

No.921-923 du 24 juillet au 13 août 2013

www.lesinrocks.com

les inRockKuptibles

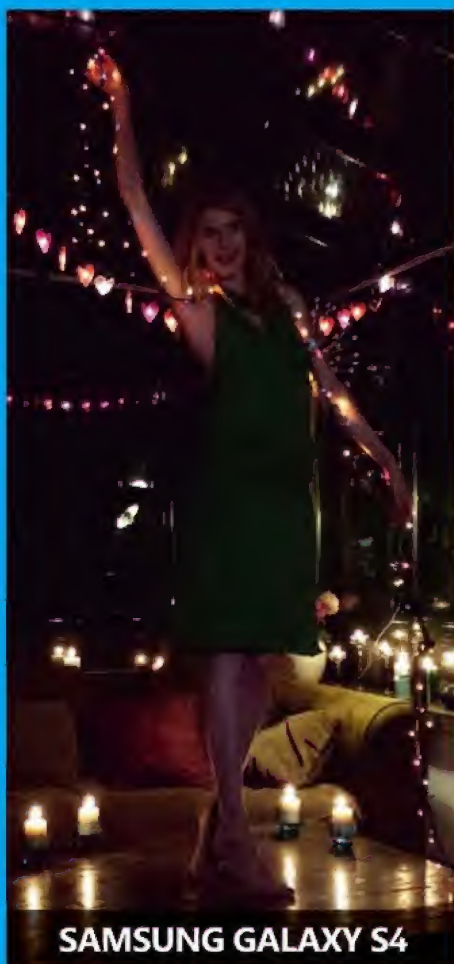


sexe
2013

M 01154 - 921 H - F: 5,90 €



Allemagne 6,80€ - Belgique 6,30€ - Canada 10,75 CAD - DOM 7 JUE - Espagne 6,50€ - Grande-Bretagne 7,00 GBP - Grèce 6,50€ - Italie 6,50€ - Liban 16 500 LBP - Luxembourg 6,30€ - Maurice Ile 7,30€ - Portugal 6,50€ - Suède 68 SEK - Suisse 11,00 CHF - TOM 1 300 CFP



SAMSUNG GALAXY S4



APPLE iPhone 5



NOKIA LUMIA 925

Photos prises sans flash, dans les mêmes conditions, sous contrôle d'huissier⁽¹⁾

NOKIA LUMIA 925

Grâce à la technologie PureView™ et le stabilisateur optique, toutes vos photos sont plus détaillées, plus lumineuses et moins floues en faible luminosité.

Jugez vous-même.



DAS : 0,81 W/kg⁽²⁾

 **Windows Phone**

NOKIA

⁽¹⁾ Photos prises de manière successive sur un sujet mouvant sous contrôle d'huissier et selon un protocole photographique consultable sur www.nokia.fr/profocoleLumia925 ou à l'étude S.C.P.G. Simonin - 54, rue Taitbout - 75009 Paris. ⁽²⁾ Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. Nokia et Nokia Lumia sont des marques déposées de Nokia Corporation. Microsoft®, Windows® et le logo Windows® sont des marques déposées des compagnies du groupe Microsoft Corporation. Les autres noms de produits et de sociétés mentionnés sont des marques déposées ou des noms commerciaux appartenant à leurs propriétaires respectifs. Tous droits réservés. © 2013 Microsoft Corporation. © 2013 Nokia Corporation. R.C.S. Paris B 493271522.

cher Manuel Valls

La libido des Françaises étant une chose complexe et parfois cocasse, c'est en ta virile compagnie que 20% d'entre elles rêvent de passer une nuit torride cet été, te plaçant ainsi en première position d'un sondage politicul du magazine *Elle*. Oui Manolo, une fois encore tu as réussi à niquer le pourtant bien outillé – avec un nom pareil – Montebourg (18% en pincent pour la marinière, idéale pour les moules) dont le redressement se révèle ainsi moins productif que ton Taser magique de premier flic de France. Je ne voudrais pas ramasser tous les clichés qui circulent mais j'imagine quand même que c'est ton côté

libère sexy qui affriole les sondées, ton faux air de Benicio Del Toro peut-être. Enfin, n'exagérons rien, Benicio Del Vachette, on va dire.

Quoi qu'il en soit, un sondage en valant bien un autre, si c'est à ce prix que l'on doit la turgescence retrouvée d'une gauche demi-molle, j'engage vivement François Hollande à te nommer sans tarder à Matignon. Car l'actuel détenteur du poste, Jean-Marc Ayrault, qui avoua passer ses vacances en camping-car, ne fait du coup fantasmer que 2% des coquines qui ont accepté de répondre mais s'imaginent moyennement à la culbute sur une aire de repos allemande avec un type qui garde sans doute ses chaussettes avec ses sandales.

Rien de tout ça chez toi, Manu, dont la garde-robe de *pimp* du 91 laisse supposer une version estivale comprenant calebar en soie sauvage, robe de chambre en satin violet et slip de bain tricolore avec .357 Magnum apparent. C'est vrai aussi qu'en tant que ministre de l'Intérieur des cuisses, tu dois assurer beaucoup mieux que Pasqua, Pierre Joxe ou Claude Guéant, et on te prête les mêmes fougueuses qualités que celui qui reste ton modèle inavoué, Sarko le flingueur, qui n'apparaît que très loin derrière toi dans le sondage.

Ton surnom de "Sarko de gauche" – pour Sarko, on voit bien, mais de gauche ? – a d'ailleurs sacrément fait gonfler tes chevilles ces dernières années. Comme lui, tu as épousé une musicienne, à ce détail près que la tienne sait jouer. Comme lui aussi, tu aimes le maintien de l'ordre à coups de cravache, tu estimes que la place des Roms est en Roumanie et que les petits délinquants doivent être mis au pas avec plus de sévérité que les délinquants financiers. Tu n'es pas contre la pratique de l'échangisme avec certaines idées émanant des back rooms les plus sombres de la droite dure tout en utilisant dans ton discours la vaseline du pacte républicain.

Tu serais donc un Premier ministre idéal pour satisfaire non seulement les pulsions érotiques des dames et demoiselles mais également les fantasmes plus communément répandus pour la trique que pas mal de Français, tous sexes confondus, aimeraient voir réalisés. J'en veux pour preuve la présence en troisième position du sondage de Laurent Wauquiez, le jeune réactionnaire le plus dangereux lorsqu'on conjugue son programme au futur, mais qui sous ses airs de George Clooney parvient à tapisser de plaisir et d'envie les rêves féminins. En revanche, pour DSK, pas classé, c'est la débandade.

Je t'embrasse pas, chuis un mec. ■





Heineken ★

* Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA



Heineken[®]
open your world^{*}

FRAÎCHE QUAND
IL FAIT **CHAUD**^{**}



^{**} Nouveau système pression Extra Cold pour le service d'une bière extra fraîche, entre 0 °C et 3 °C.

SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

ROYALE

THE FRESH COCKTAIL DÉJÀ PRÊT**



150
MARTINI

C'EST TOUT

MARTINI

WWW.MARTINI.FR

L'APPELLATION DU COCKTAIL MARTINI ROYALE EST UNE RÉFÉRENCE À LA MAISON ROYALE D'ITALIE, QUI AUTORISE L'APPOSITION DE SON BLASON SUR LA BOUTEILLE MARTINI. *COCKTAIL FRAIS.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

64

Ren Hang



les inRockuptibles

sommaire



52

Rita Lino

42

Richard Prince



Pour coller à la chaleur moite de l'été et de ce numéro, nous vous avons concocté une radio de 50 titres brûlants pour faire du sexe : des grands classiques tels Gainsbourg, Otis Redding, Marvin Gaye aux nouveaux venus AlunaGeorge, The Child Of Lov, Disclosure, Holy Other... Retrouvez la radio sexe des inRockKs sur Deezer et sur lesinrocks.com



Retrouvez Jean-Marc Lalanne, notre rédacteur en chef, dans l'émission *Des clics et des claques*, présentée par Samuel Etienne, lundi 29 juillet de 20h à 21h30. #DCDC

portfolios sélection Maria Bojikian texte Claire Moulène

prochaine parution le 14 août

actu

- 03 billet hard**
cher Manuel Valls
- 10 enquête**
et si le port du préservatif sur le tournage des pornos US devenait obligatoire ?
- 12 polémique**
Lena Dunham opposée à un *Girls X*
- 14 tendance**
coup de jeune pour les clubs libertins
- 16 portrait**
Stoya, la porn-star normale
- 18 la courbe**
du pré-buzz au retour de hype + tweestat
- 19 analyse**
Katerine décode le sexy cool
- 20 où est le sexe ?**
à la fenêtre de *Nudity Today*, chez Lonely Hearts, sur une planche à roulettes...
- 22 journaux intimes**
quelles tendances pour la nouvelle génération de revues érotiques ?
- 26 portfolio** Richard Kern
- 30 amours tarifées**
la prostitution comme fantasme
- 34 plutôt latin ou french lover ?**
un test pour déterminer vos origines sexuelles
- 38 désirs d'immensité**
qui sont les macrophiles, ces hommes qui se rêvent lilliputiens aux pieds de géantes ?
- 42 portfolio** Richard Prince
- 46 sexes simulés**
enquête sur les prothèses en usage dans le cinéma français
- 52 portfolio** Rita Lino
- 58 3D printer love**
une nouvelle de Beatriz Preciado
- 64 portfolio** Ren Hang
- 72 des homos à l'air libre**
enquête sur les nouveaux lieux de drague
- 78 trash baby star 4/7**
Savannah, groupie et porn-star. Comment celle qu'on surnommait "The Ice Queen" s'est brûlé les ailes
- 84 Les Caresses de l'aube**
sur le tournage du dernier Jack Tyler
- 87 dvd**
Torn, Bridesmaids XXX, Code of Honor...
- 89 net**
pastiche, stars de Vine et fuck machines...
- 92 livre, bd, revue**
Sex Toys, la saga *Emmanuelle*, *Sade* scénario, *La Vie sexuelle des super-héros...*

magazine

sexorama

les inRockuptibles

les inrockuptibles 24 rue Saint-Sabin 75011 Paris
tél. 01 42 44 16 16 fax 01 42 44 16 00 www.lesinrocks.com
contact par mail : inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
pour les abonnements, contactez la société Everial au 01 44 84 80 34

rédaction directeur de la rédaction Frédéric Bonnaud
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Pierre Siankowski
comité éditorial Frédéric Bonnaud, JD Beauvallet, Serge Kaganski,
Jean-Marc Lalanne, Jean-Marie Durand, Nelly Kaprielian, Christophe Conte
secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccafava
secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot
chefs d'édition Elisabeth Féret, David Guérin
reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor, Anne Laffetter,
Marion Mourgue

actu rédacteur en chef Pierre Siankowski
rédactrice en chef adjointe Géraldine Sarraïa
rédacteurs Diane Lisarelli, David Doucet, Geoffrey Le Guilcher

style Géraldine Sarraïa
idées Jean-Marie Durand

cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain,
Vincent Ostria, Erwan Huguin (jeux vidéo)

musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Thomas Burgel,
Johanna Seban, Ondine Benetier (coordinatrice)

livres Nelly Kaprielian

scènes Fabienne Arvers

expos Jean-Max Colard, Claire Moulène

médias/télé/net rédacteur en chef adjoint Jean-Marie Durand

collaborateurs P. Azoury, E. Barnett, R. Blondeau, T. Blondeau, D. Boggeri,
L. Chessel, Coco, M. Delcourt, S. des Aulnois, A. Dubois, M. Endeweld,
H. Frappat, A. Georgen, J. Goldberg, C. Kautz, N. Lecog, H. Le Tanneur,
M. Monier, P. Noiset, A. Pfeiffer, E. Philippe, B. Preciado, T. Ribeton,
L. Soesanto, P. Sourd

lesinrocks.com directrice déléguée aux activités numériques

Fabienne Martin rédacteur en chef Pierre Siankowski

rédacteurs Diane Lisarelli, Thomas Burgel, Azzedine Fall, Carole Boinet

éditrices web Clara Tellier-Savary, Claire Pomarès graphisme Dup

assistante Geneviève Bentkowski-Ménais

responsable informatique Christophe Vantghem

projet web et mobile Sébastien Hochard

lesinRockslab.com responsable Abigail Ainouz

lesinRocks.tv chef de rubrique Basile Lemaire assistant Fabien Garel

photo directrice Maria Bojikian **iconographes** Valérie Perraudin,

Aurélien Derhee, Agathe Hocquet **photographe** Renaud Monfourny

secrétariat de rédaction première sr Stéphanie Damiot

second sr Fabrice Ménaphron sr François Rousseau, Olivier Miallet,

Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Anne-Gaëlle Kamp,

Delphine Chazelas, Laetitia Rolland, Laurence Morisset

conception graphique Etienne Robial

maquette directeur de création Laurent Barbarand

directeur artistique Pascal Arvieu **maquettistes** Pascale Francès, Antenna,

Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Luana Mayerau,

Nathalie Coulon

publicité **publicité culturelle**, directrice Cécile Revenu (musiques),

tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Yannick Mertens (cinéma, livres,

vidéo, télévision) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (arts/scènes)

tél. 01 42 44 18 12 **coordonateur** François Moreau tél. 01 42 44 19 91

fax 01 42 44 15 31 **stagiaires** Caroline Mira tél. 01 42 44 44 26,

Estelle Vandeweegehe (festivals) tél. 01 42 44 43 97

publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94

directrices de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69

Anne-Cécile Aucomte tél. 01 42 44 00 77

publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98 Lizzanne Danan tél. 01 42 44 19 90

coordonateur Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13

développement et nouveaux médias directrice Fabienne Martin

directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification)

tél. 01 42 44 16 07 Laurent Girardot (événements et projets spéciaux)

tél. 01 42 44 16 08 assistant Antoine Brunet tél. 01 42 44 15 68

assistante promotion marketing Céline Labesque tél. 01 42 44 16 68

relations presse/frp Charlotte Brochard tél. 01 42 44 16 09

marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65

chef de projet marketing direct Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17

assistant marketing direct Elliot Brindel tél. 01 42 44 16 62

contact agence A.M.E. Otto Borscha (oborscha@ame-press.com)

et Terry Mattard (tmattard@ame-press.com) tél. 01 40 27 00 18,

n° vert 0800 590 593 (réservé au réseau)

abonnement Les inrockuptibles, service abonnement, libre réponse

63 096, 92 535 Levallois Perret Cedex infos 01 44 84 80 34 ou

abolesinrocks@everial.com **abonnement France** 1 an : 115 €

standard, accueil (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Ménais,

Walter Scassolini

fabrication chef de fabrication Virgile Datier, avec Gilles Courtois

impression, gravure Roto Aisne brochage Brofasud routage Routage BRF

printed in France distribution Prestatilis imprimé sur papier produit

à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant

le label "imprim'vert", brochure et routeur utilisant de "l'énergie propre"

informatique responsable du système éditorial et développement

Christophe Vantghem assistance technique Michaël Samuel

les éditions indépendantes sa les inrockuptibles est éditée

par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital

de 1 407 956,66 €

24, rue Saint-Sabin 75011 Paris n° siret 428787 188 000 21

actionnaire principal, président Matthieu Pigasse

directeur général Frédéric Roblot

comptabilité Caroline Vergiat, Stéphanie Dossou Yovo, Sonia Pied,

Frédérique Foucher

administrateurs Matthieu Pigasse, Jean-Luc Choplin, Louis Dreyfus,

fondateurs Christian Frevet, Arnaud Deverre, Serge Kaganski

cpap 1216 c 85912 • dépôt légal 3^e trimestre 2013

directeur de la publication Frédéric Roblot

© Les inrockuptibles 2013 tous droits de reproduction réservés

les inRocks.com

GET 27

Seulement ?
de la menthe ?



WWW.GET27.FR

* GET 27 est élaboré notamment à partir de menthe poivrée provenant de différents coins du monde et d'alcool.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

enquête



qu'elle était vertueuse ma vallée

La San Fernando Valley, épicentre de l'industrie du X, est suspendue à une décision de la Cour suprême de Californie : faut-il rendre obligatoire le port du préservatif sur les tournages de films pornographiques ?

L'obligation de porter un préservatif sur un tournage de film pornographique est-elle une entrave à la libre expression, ou une simple mesure de protection des salariés ? C'est le dilemme que va devoir trancher, dans les mois qui viennent, la Cour suprême de l'Etat de Californie, sollicitée par trois membres de l'industrie du X, localisée pour l'essentiel dans la fameuse San Fernando Valley, au nord de Los Angeles : la société de production Vivid Entertainment, l'acteur Logan Pierce et l'actrice Kayden Kross.

S'appuyant sur le sacrosaint premier amendement de la Constitution américaine qui garantit la liberté d'expression, ces trois-là entendent dénoncer la légalité d'une loi votée par le comté de L.A. en novembre 2012, appelée "Measure B" et qui rend le port du préservatif obligatoire "pour toute relation vaginale ou anale filmée".

Du côté des promoteurs de la loi, on met en avant la santé publique et le caractère non-exceptionnel du travail pornographique. Tom Myers, responsable des affaires publiques d'une importante fondation de lutte contre le sida

(la Aids Healthcare Foundation), explique ainsi qu'il "ne s'agit en aucun cas de limiter la liberté d'expression. Un tournage de film est un lieu de travail. Or, il y existe un risque important d'exposition à des maladies sexuellement transmissibles. Sur n'importe quel autre lieu de travail où il y a un risque d'infection ou d'accident, des mesures de protection sont requises. De la même façon que le comté a le droit et même le devoir de demander au personnel des restaurants de se laver les mains, ou aux ouvriers de chantier de porter un casque, il doit exiger des acteurs X qu'ils se protègent des MST".

Kayden Kross, l'une des porn-stars les plus en vue du moment, qui s'est associée à la plainte devant la Cour suprême, y voit elle une volonté masquée de mettre à mal une industrie déjà fragilisée, et insiste sur la sécurité qui règne sur les plateaux : "Depuis que je travaille dans ce business (six ans - ndlr), aucun performeur n'a attrapé le VIH sur un tournage. Quelques-uns l'ont attrapé en dehors - chacun fait ce qu'il veut de sa vie privée -, mais ils ont été repérés par les procédures de tests extrêmement sévères et régulières, et ont dû se retirer du métier avant de contaminer leurs partenaires. Il y a certes eu des cas de gonorrhée, de chlamydia ou de syphilis, mais, premièrement, ils venaient de gens ayant truqué leurs tests, deuxièmement, ils ont été repérés très vite, troisièmement, tous les malades ont été traités. De toute façon, le sexe



Chez Vivid Entertainment, à Los Angeles

Gabriel Bouys/épp

100 % safe n'existe pas, les préservatifs craquent aussi parfois. Notre système de test est quasi infallible, il est inutile d'en rajouter. Les MST ne viennent pas de nous : elles s'arrêtent à nous."

Si la loi, déjà appliquée en théorie, venait à être confirmée par la Cour, les industriels menacent de délocaliser les tournages : soit dans un comté voisin, moins regardant – mais certains, effrayés à l'idée de voir débarquer ce petit monde sulfureux, ont déjà menacé de voter des mesures équivalentes –, soit carrément dans un autre Etat, comme le Nevada. La menace est prise au sérieux : Los Angeles, déjà extrêmement endettée, verrait alors disparaître une source d'impôts colossale.

Mais, au fond, pourquoi faire un tel scandale pour un bout de plastique ? Un acteur français parmi les plus populaires donne son avis : "Pour commencer, il faut savoir

qu'un film avec capotes a beaucoup moins de chances de se vendre qu'un film sans : le public n'aime pas ça. Déjà qu'on subit une concurrence déloyale avec le X gratuit sur internet, nous obliger à porter des capotes serait le coup de grâce. Ensuite, c'est très désagréable à porter : un acte sexuel sur un tournage dure beaucoup plus longtemps que la moyenne, est plus intense, et le préservatif crée des frottements, en plus de rendre l'érection plus compliquée... Bref, ils veulent soi-disant nous protéger, mais c'est le contraire qui va se produire : nos conditions de travail vont empirer."

Olivier Ghis, rédacteur en chef du *Journal du hard* sur Canal+, partage, partiellement, son opinion : "Je ne suis pas sûr que le public se détourne des films tournés avec capotes. A mon avis, le public prend ce qu'on lui donne et a de toute façon autre chose à regarder qu'un préservatif.

En France, la plupart des tournages pro l'ont adopté depuis dix ans (condition sine qua non pour être diffusé sur Canal+ – ndlr) et ça n'empêche pas les spectateurs d'adhérer. En revanche, la mesure B risque d'accentuer la prise de Viagra, ce qui n'est pas forcément une bonne nouvelle." Il va plus loin : "Le plus rageant, c'est que derrière l'argument de la protection des acteurs, on leur demande d'être exemplaires. Cette vieille rengaine, déjà rampante dans le cinéma traditionnel – après chaque tuerie dans un lycée par exemple –, est décuplée dans le porno. Mais les gens viennent y chercher des fantasmes, ils font la part des choses ! L'argent dépensé pour appliquer cette loi, ne vaudrait-il pas mieux le dépenser dans l'éducation sexuelle ?"

La San Fernando Valley retient son souffle (et sa semence), en attendant le verdict de la Cour dans les prochaines semaines. **Jacky Goldberg**

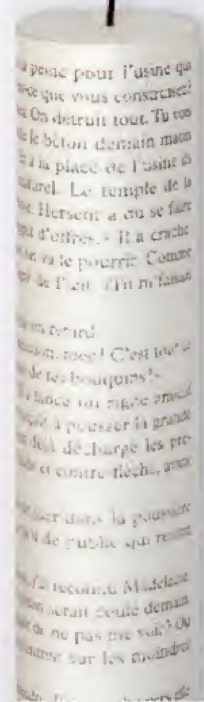
les **inRockuptibles**

reviennent le 14 août

numéro spécial
rentree littéraire

+ un supplément
de 36 pages

les douze livres de
la rentrée sélectionnés
par Les Inrocks



conception & réalisation : Agathe Rouquet / photo : Sophie Collin

polémique



Lena Dunham n'hésite pas à s'exhiber, aussi bien dans *Girls* que, comme ici, dans un sketch des Emmy Awards en 2012...

Girls ne veut pas passer au rayon X

Féministe affirmée, **Lena Dunham** s'oppose à la diffusion de la parodie porno de sa création, *Girls*. Une prise de position en cohérence avec la manière dont elle aborde le sexe dans sa série.

The *Walking Dead* – A Hardcore Parody, *Breaking Bad XXX*, *How I Fucked Your Mother...* L'industrie porno américaine a depuis longtemps fait son beurre sur le dos de la télévision. Au même titre que les films, blockbusters et comédies populaires en tête, chaque nouvelle série en cours de diffusion bénéficiant d'un succès d'audience se voit récupérée et parodiée par une société de production X. Le concept est toujours le même : on décline le titre, on conserve le pitch de départ, quelques situations clés et des personnages principaux que l'on remplace par des acteurs/actrices qui s'enfilent. La formule marche, personne ne s'en plaint et les networks dépossédés de leur marque s'accommodent en général plutôt bien de cette publicité à moindre frais. Mais dans cette course aux pastiches, les studios Hustler, propriété de l'infatigable Larry Flynt, se sont attaqués à la mauvaise cible.

En mai dernier, ils annonçaient la mise en chantier imminente d'une nouvelle parodie, une de trop : *This Ain't Girls XXX*, une version porno de la série la plus cotée du moment, *Girls*, qui raconte depuis deux saisons sur HBO le quotidien d'une *wannabee* écrivaine et de ses copines new-yorkaises, entre galère de thunes, valse

sentimentales et petites misères sexuelles.

Interrogée par le site *xbiz.com*, l'équipe Hustler déclarait vouloir rester le plus fidèle possible à la série originale, à ses personnages, son humour et son atmosphère un peu bizarre, tout en y injectant le quota obligé de sexe explicite, dont une tendance au BDSM (bondage, discipline, domination, soumission, sadomasochisme). Un discours de précaution qui n'aura pas vraiment suffi à rassurer la principale concernée : Lena Dunham, la créatrice et interprète surdouée de *Girls*, qui a très vite fait savoir son opposition à la parodie dans une salve de tweets féroces adressés au studio porno. "*Girls est foncièrement féministe alors qu'Hustler est une société qui commercialise et monétise l'idée que se font les hommes de la sexualité féminine*", écrivait-elle.

Sans préciser si elle comptait engager des poursuites judiciaires, Lena Dunham a ainsi déclenché une polémique inédite dans le milieu feutré de la télévision US, où aucun showrunner n'avait encore pris la parole contre une parodie porno de sa création, où la coutume était plutôt au silence indifférent, sinon complice. Que la jeune auteur de *Girls* brise cette petite omerta n'est pas une surprise, tant elle

... mais elle refuse que l'industrie du X s'approprié une part du gâteau, que l'actrice Alex Chance semble pourtant apprécier



“toute ma vie sexuelle a été dirigée contre l'héritage du porno”

Lena Dunham

Huarter Video

a fait du sexe l'une des préoccupations centrales de sa série. Penser le sexe et ses enjeux contemporains, redéfinir ses modes de représentation dans la fiction américaine, ce sont là quelques-unes des pistes de la création, en partie autobiographique, de cette fille de 27 ans, féministe autoproclamée, lectrice d'Edna O'Brien et grande gueule notoire bien décidée à bousculer les mentalités. *“Dans un sens, on peut dire que le sexe visible dans la série est une réaction à la pornographie. Une grande partie de ce qui se passe aujourd'hui dans la sexualité vient du porno. Et toute ma vie sexuelle a été dirigée contre cet héritage”*, confia-t-elle au *Los Angeles Times*.

Pour défier l'emprise de la pornographie, le premier coup de force de Lena Dunham fut donc un déshabillage littéral : un plan fixe sur son corps nu dans le pilote de la série, où elle dévoilait avec panache ses rondeurs. Moquée par les uns, applaudie par les autres (dont la féministe Gloria Steinem), l'image de l'actrice dénudée est devenue le symbole de *Girls*, un geste de réappropriation du corps féminin, enfin délié des impératifs de beauté de l'époque.

Ce rejet des codes esthétiques liés notamment au porno, Lena Dunham l'appliqua aussi à toutes

les scènes de sexe qui scandent les premières saisons de la série. Dans sa relation avec l'inquiétant boy-friend campé par Adam Driver (une figure de masculinité extrême), ses rencontres passagères (un adolescent baisé une nuit à la campagne, un flirt avec un quadra dépressif), mais aussi toutes les histoires parallèles (l'initiation du personnage de Shoshanna), le sexe est toujours filmé de la même manière dans *Girls* : clinique, anti-érotique, voire carrément glauque – *“Je ne considère pas le sexe comme quelque chose de glamour”*, résumait l'actrice dans *The Independent*.

C'est à la fois une démarche militante (extraire le sexe du monopole masturbatoire masculin) et l'expression d'un rapport plus torturé et complexe au cul, dont Dunham n'a jamais caché l'origine. Dans un entretien accordé à l'édition américaine de *Rolling Stone*, elle revenait ainsi sur ses premières expériences sexuelles chaotiques, honteuses, et sur la peur phobique des MST qu'elle développa enfant, entre autres troubles obsessionnels compulsifs. La manière dont *Girls* met en scène le sexe, comme un rapport de force inquiet et parfois monstrueux entre hommes et femmes, vient sûrement d'ici : dans les yeux d'une gamine découvrant la chose, curieuse, effrontée, un peu dégoûtée. **Romain Blondeau**

tendance



Françoise Blumet/Hot Video

Les nouveaux accords du libre-échange

Plus soignés, à l'image rajeunie et à la clientèle moins ringarde : les **clubs libertins** seraient-ils en train de connaître une seconde jeunesse à Paris ?

Il paraît que l'on ne pratiquerait plus le libertinage en club à Paris. Que le sexe partageur, après un bref retour au début des années 2000, serait définitivement passé de mode.

Qu'il y aurait un problème d'image dans le milieu libertin, associé à un truc ringard pour vieux couples lubriques ou à de sombres affaires de mœurs. "Same old shit !" répondent en chœur quelques jeunes entrepreneurs du sex-business qui ont décidé de réveiller les clubs de la capitale polissonne.

Pour Didier Menduni, libertin notoire depuis plus de trente ans et auteur du guide *France coquine* (éd. Petit Futé), "les choses ont bien commencé à bouger". "Il y a eu un moment de creux ces dernières années, où les gens favorisaient les soirées libertines privées, en appartements, dit-il. Mais ça a obligé les clubs à évoluer, à faire un effort sur l'accueil, la décoration, l'hygiène. Du coup, les consommateurs de sexe sont enfin sortis de chez eux."

En l'espace de quelques mois, on a ainsi recensé près d'une dizaine de nouveaux lieux disséminés dans tout Paris, certains plus ou moins fréquentables, avec une forte tendance

pour les saunas, piscines et hammams échangistes (L'Exhib bar, StarCity, sauna Caméléon). "Les amateurs de sexe étaient en demande : ils voulaient des endroits plus détendus, plus jeunes, plus clean", confirme David, l'un des patrons du Rituel Foch, un sauna hyper haut de gamme installé dans le XVI^e arrondissement depuis mai.

Parmi ces nouvelles adresses, un club a peu à peu réussi à devenir le spot de référence du néolibertinage, celui dont tout le monde murmure le nom énigmatique : le Mask. Planté en plein cœur de Paris, à quelques pas de la place de la Bourse, ce concurrent direct des fameuses Chandelles (la boîte échangiste la plus people de la ville) s'est taillé une solide réputation depuis plus d'un an avec une devise : "le libertinage pour tous". "On a bossé dur pour changer l'image de la pratique. Notre principe, c'était de faire revenir la jeunesse vers les clubs libertins, de prouver que ce ne sont pas forcément des lieux de baise un peu glauques, qu'on peut aussi y faire la fête", lance Nicolas, l'un des patrons de l'établissement, issu de l'événementiel.

Ce soir-là, il reçoit une quinzaine de couples, parisiens et touristes, tous

masqués (c'est le concept) et éparpillés dans l'espace confiné du club, dont la décoration minimale chic tranche avec l'imagerie ordinaire des "boîtes à cul". L'endroit est partagé en deux espaces : un coin soft en haut où l'on se chauffe, et un sous-sol où l'on danse et se lèche entre voisins – tandis qu'on baise franchement dans un salon mélangiste plus isolé.

La "révolution jeune" ne paraît pas encore tout à fait atteinte ce soir mais le Mask résume bien les nouvelles velléités de ce libertinage moderne, plus cool, décomplexé, sorti de la clandestinité. Sur les forums internet consacrés à l'échangisme, certains s'interrogent pourtant : ce retour de hype d'un libertinage en quête de respectabilité ne serait-il pas, aussi, une manière d'aseptiser la pratique ? Didier Menduni est formel : "Vous pouvez mettre des libertins dans l'endroit le plus branché du monde, ils finiront quand même toujours à poil, les uns sur les autres..." **Romain Blondeau**

Rituel Foch, 26, rue Le Sueur, Paris XVI^e
Le Mask, 18, rue Feydeau, Paris II^e

Volume
à présente

GODSPEED YOU!BLACK EMPEROR

Paris
Le Trianon
18 Aout

Volume
à présente

GOCO ROSIE



SALLE PLEYEL 8 MARS | LES BOUFFES DU NORD 27 MAI | LE TRIANON 28 MAI
COMPLET ! COMPLET ! COMPLET !

CONCERT SUPPLEMENTAIRE
MERCREDI 25 SEPTEMBRE

A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

A L'OCCASION DE LA SORTIE DU DISQUE

QUADRILAB VOL

QUADRIVIUM RADIO ET VOLUME PRESENTENT

THE BESNARD LAKES

CANADA - POST-ROCK

SHEEP, DOG & WOLF

NOUVELLE-ZELANDE - FOLK

JULL

FRANCE - CHANSON

LA BOULE NOIRE

17 SEPT. - 19H30



LE DISQUE QUADRILAB PROPOSE UN APERCU DE LA SCENE EXPERIMENTALE FRANCAISE.
UN EXEMPLAIRE SERA REMIS A CHAQUE ACHETEUR D'UNE PLACE SUR DIGITICK.COM
LE CD EST DISPONIBLE GRATUITEMENT A L'ADRESSE :
[HTTP://WWW.QUADRIVIUMRADIO.COM](http://WWW.QUADRIVIUMRADIO.COM)
UNE PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT EST DEMANDEE.

Volume
à présente

LAURA VEIRS



MERCREDI 6 NOVEMBRE 19H30
Paris - Divan du Monde

QUADRILAB - MARS 2017 - LE TRIANON - PARIS - 19H30

girl neXXXt door

Elle tourne quand ça lui chante, sort avec le sexy James Deen et a 138 000 followers sur Twitter. A 27 ans, la très hot **Stoya** est devenue la porn-star la plus excitante de sa génération, fusionnant net, culture porno et un sens aigu du *self-branding*.

Combien d'actrices entrent et sortent du porno sans jamais atteindre la reconnaissance et la célébrité ?

Pour percer, il faut pouvoir sortir du lot. Stoya fait partie de ces filles qui marquent ce milieu, dont le nom résonne hors du cercle des fans de porno. En avril dernier, le magazine *The Village Voice* lui consacrait sa une, intitulée "The prettiest girl in New York is a porn-star". Même le *Vanity Fair* US, mag glamour et prescripteur du bon goût, publie une photo d'elle dans son numéro d'août. Dans une industrie qui tend à l'uniformisation, cette Américaine de 27 ans tranche : "too beautiful for porn", de celles qu'on pensait cantonnées aux photos de charme ou à l'érotisme, mais pas au porno, au vrai, explicite et concret.

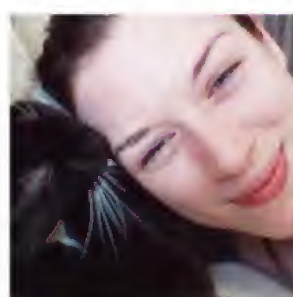
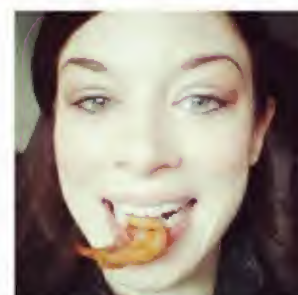
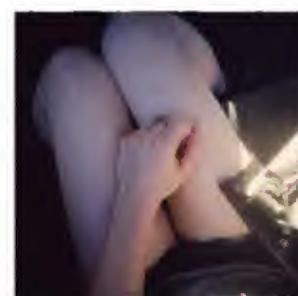
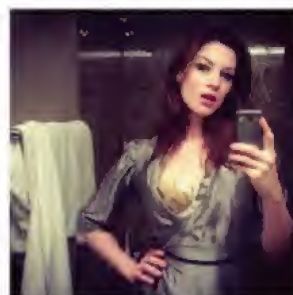
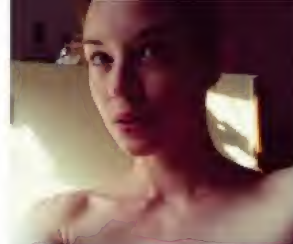
Stoya abolit les frontières : à la fois féminine et musclée, star du porno et intellectuelle, tout en incarnant la copine idéale. Le magazine *GQ* la surnomme la "porn-star-next-door" que l'on "croise régulièrement dans les soirées branchées de Brooklyn". Brune, très belle, fraîche, avec

de petits seins, la peau nacrée et naturelle, elle diffère des canons du genre, même si elle rappelle sur *Vice.com* que "dans l'industrie porno, 'naturelle' est un outil marketing comme un autre". Elle est en contrat exclusif avec Digital Playground, quasiment depuis ses débuts, il y a plus de six ans. Sa boîte de prod cherchait une fille avec un look alternatif, à la Sasha Grey.

Ils sont aussi tombés sur une fille indépendante.

Stoya a fait un break d'un an pour mésentente avec son employeur. "Je n'étais pas vraiment contente de la façon dont j'étais traitée chez eux", explique-t-elle sur le blog Popporn, irritée par leur prod peu créative. Son studio lui suggère une mammoplastie avec un éminent chirurgien ? Elle refuse. "J'ai vu votre travail, je ne suis pas impressionnée", a-t-elle répondu. Avec seulement 44 scènes à son actif depuis 2007, soit 6 à 7 scènes ou films par an, Stoya fait figure d'ovni dans un milieu où une star tourne 50 à 70 scènes annuelles.

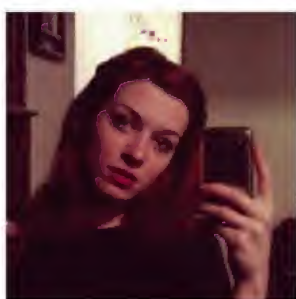
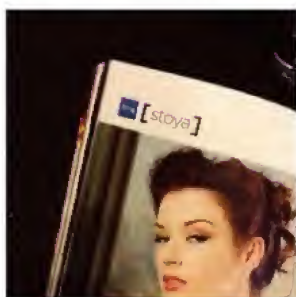
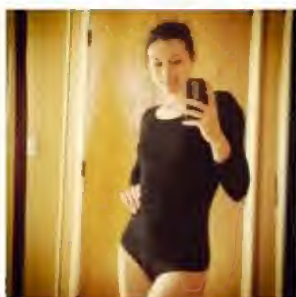
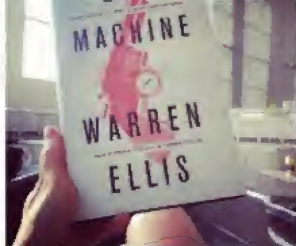
La jeune femme vit en dehors de la Porn Valley californienne. Elle passe son temps dans le quartier



branché de Bushwick, à New York. Elle ne tourne que 46 jours par an. Un luxe réservé à l'excellence, car au-delà de sa beauté, Stoya est un produit marketing incroyablement efficace qui, dès ses débuts, stupéfie son studio. "Ils étaient tellement surpris que ça en était presque insultant, ils m'ont dit : 'On ne sait même pas

pourquoi tu vends autant.' Je leur ai répondu : 'Hey les mecs, c'est internet...'", confiait-elle au *Village Voice*. Car Stoya a bien compris que le net a changé la donne de l'industrie porno.

Elle se définit avec ironie comme une marque sur son Tumblr : "Stoya™ : superstar internationale du porno, incendiaire,



"Stoya™ : superstar internationale du porno, incendiaire, chimérique, culottée"

son autoportrait sur Tumblr

des mags féminins. Pour elle, les limites et zones de confort sont propres à chacun, la liberté est de mise, les genres indéfinis et multiples. Une vision du sexe influencée par sa mère, féministe et hippie. Stoya sublime le concept de la *"girl next door"*, existant en dehors du fantasme sexuel et du simple cadre porno. Les hommes et les femmes trouvent en elle une figure rock'n'roll (elle est sortie un temps avec Marilyn Manson), geek (elle a appris à lire et l'informatique à 3 ans) et moderne (du fait de son épanouissement en marge du milieu).

Depuis un an, elle forme avec James Deen, l'acteur porno le plus connu et respecté du moment, un couple glamour et discret, qui se met en scène par blogs interposés. Elle l'appelle "Daddy", il l'appelle "The Prom Queen". Lui, bon vivant amateur de burritos et de "pornromance" à la grammaire chancelante, elle, la tête dans ses bouquins et ses projets artistiques que le porno lui permet de développer : *"Les chèques que je reçois de ce rouleau compresseur capitaliste me donnent le temps de m'engager dans*

des projets qui, j'espère, servent le bien commun."

Deux stars, deux styles, deux acteurs plébiscités par la génération Youporn et un *power couple* à la Jay-Z/Beyoncé : à eux deux, ils se fondent en une formidable machine à fantasmes, humaine et sympathique. James Deen, le Californien, parle toujours de sa passion pour le "buttsex" avec ses actrices et partenaires. Stoya, la New-Yorkaise, de ses projets et de ses performances arty, comme celle qu'elle a faite pour l'artiste Molly Crabapple, où elle a passé une journée dans une baignoire remplie de faux billets, grimpée en Marie-Antoinette, pour soutenir Occupy Wall Street. Ils craquent devant des petits chats mignons, les adoptent et documentent leurs vies sur le net. Comme deux jeunes gens ordinaires, ou presque : sur une photo publiée sur son Tumblr, Stoya fait mine d'avaler entièrement son bébé chat, dans une parodie de *deepthroat* (pratique où l'acteur enfonce son sexe le plus loin possible dans la gorge de l'actrice). Car au fond, quoi de plus proche d'une grosse queue qu'un bébé chat ? **Stephen des Aulnois**

chimérique, culottée". Elle publie des essais sur son Tumblr, comptabilise plus de 138 000 followers sur son compte Twitter et écrit régulièrement pour le *Guardian* et *Vice*. A l'opposé du stéréotype de la bimbo siliconée, Stoya est une intello geek amatrice de littérature. "J'aime Terry Pratchett, Warren Ellis et les énormes bouquins

sur la sexualité qui me font exploser le cerveau", expliquait-elle récemment sur Reddit. Sur *Vice*, elle met en garde contre "les dangers de l'hétéronormalité", théorise une "métaphysique de la pipe" et remet en question les représentations pornographiques. Son approche du sexe est l'antithèse de la sexologie

pré-buzz



la prison à perpétuité pour quiconque emploierait le mot "nibards"

"mais si bien sûr que c'est Dalida qui a inventé les cougars"

"Get Lucky c'est quand même une chanson sur les crevards qui restent tout bourrés jusqu'à la fin de la soirée pour pécho"

buzz

Amanda Seyfried dans *Lovelace*, le biopic de Linda Boreman, aka Gorge profonde

HotMalm.com

la saint Amour



"mais elle a quel âge Miley Cyrus?"

les marques de bronzage

hype

Jon Hamm

retour de bâton



"je suis abstinent depuis que j'ai fait un rêve érotique impliquant Jean-François Copé"

le coup de la panne

la retraite de Lexi Belle

retour de hype

"y a un trait d'union à gang bang ou pas?"

les poils

les juilletristes

La prison à perpétuité pour quiconque emploierait le mot "nibards" ainsi que "tétés", "miches", "nénés", "nichons" et autres qualificatifs horribles pour parler des seins. La saint Amour C'est le 9 août. "Mais si bien sûr que c'est Dalida qui a inventé les cougars" Vous avez maintenant

Il venait d'avoir 18 ans dans la tête. HotMalm.com Marre de YouPorn et Pornhub? Voici venu l'étonnant HotMalm.com ou "la plus grosse collec de vidéos et d'images de Malms bien chaudes". Une idée qui vaut le détour. Clic clic clic. Jon Hamm Hmm. Les poils Pour du vrai. Si si. D. L.

tweetstat



Jessie Andrews

Suivre

I love when it rains in LA.

2:33 PM - 11 juil., 13

Répondre Retweeter Favori



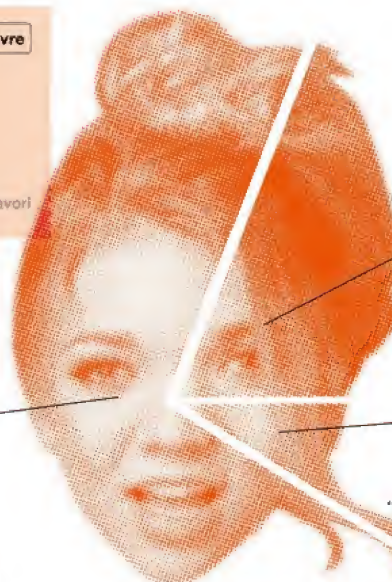
19% L.A. Woman

"L.A. Woman Sunday afternoon/ Drive thru your suburbs/Into your blues, into your blues, yeah"



72% Catherine Laborde

rapport aux gros cumulus, probablement



9% Verlaine

"Il pleure dans mon cœur/Comme il pleut sur la ville/Quelle est cette langueur/ Qui pénètre mon cœur?"



analyse

l'interview sexy cool

Avec son nouveau single, **Katerine** fait du sexy cool la notion-clé de l'été. Tentative d'exégèse dialectique.

Quelle fille, pour toi, est sexy cool ?

Katerine – Ça existe vraiment ? Je crois que le sexy cool est un graal, un espoir...

Est-ce que Marilyn Monroe est sexy cool ?

Oh non ! C'est pas évident pour moi de trouver une fille sexy cool.

Il n'y a pour toi que chez les hommes que le cool est sexy ?

Peut-être. Chez les femmes, ce n'est pas le cool qui me les rend sexy. Je suis attiré par les femmes dangereuses, inquiétantes...

Nabilla, sexy cool ?

Je la connais assez peu, mais je dirais que non. Elle a l'air traversée par des ouragans, des tempêtes intérieures...

Dans ton single, tu cites Dean Martin. Lui, c'est l'emblème du sexy cool ?

Absolument. C'est le roi. Moi, je suis d'une génération dont les modèles masculins dominants était Sting et Bruce Springsteen. Pour moi, ce n'était pas possible. J'avais l'impression qu'ils avaient toujours quelque chose à prouver : qu'ils étaient des hommes, qu'ils avaient de l'humanité. J'ai choisi Dean Martin contre eux. Parce qu'il n'a rien à prouver. Et que pour lui, vivre semblait une activité sans effort.

Ryan Gosling, sexy cool ?

Non. Il n'est pas sexy pour moi. Il endosse trop souvent des rôles noirs, violents, j'en ai marre de le voir jouer les tueurs. Il pourrait être cool, mais ses choix, pas assez marqués par une forme de légèreté, l'empêchent d'endosser le cool dans sa plénitude.

François Hollande, sexy cool ?

Hum... Pas loin, quand même. Je ne vote pas, mais si je le faisais, j'aurais voté pour lui. Il incarne quelque chose d'un peu rond, qui peut s'approcher du sexy cool. Il a un côté vieux chat qu'on a envie de caresser, avec qui on a envie de jouer. C'est sûrement pour cet aspect qu'il a été élu. L'hystérie lassait. Le cool rassurait. Mais il va peut-être finalement être quitté pour les raisons pour lesquelles il a été aimé. Mais ça, c'est le cas de tout le monde. C'est le scénario de base d'une histoire d'amour.

Marine Le Pen, sexy cool ?

(Il s'étouffe)

Ben, sexy le temps d'une chanson quand même... (Le 20.04.2005 sur l'album Robots après tout – ndr)

Qui, mais de dos. *(rises)*

Get Lucky des Daft Punk, sexy cool ?

Ah oui, bon exemple. D'ailleurs, Pharrell Williams est la quintessence du sexy cool. Si on écoute les paroles de ses chansons, c'est toujours un peu idiot. Dans le sexy cool, il faut savoir mettre son cerveau en veille, s'en libérer. Et c'est un combat, une victoire. Pharrell

Williams, pour moi, est un génie, une puissance créative inouïe. Et en même temps, dans ces moments de grâce absolue, c'est comme s'il parvenait à débrancher son cerveau, pour atteindre un état de légèreté totale, d'apesanteur.

C'est quoi la musique la plus sexy cool ? Le funk ?

Oui, entre autres. Cette année, j'ai beaucoup écouté de rap de la Côte Ouest. Kendrick Lamar est assez sexy cool, même si ses paroles sont dures. J'adore Frank Ocean. J'ai découvert récemment une danse géniale qui vient, je crois, de cette scène hip-hop, le cooking dance. Il s'agit de faire semblant de cuisiner – on fait comme si on touillait quelque chose dans une casserole, qu'on assaisonnait un plat... – et on en fait une danse. Il y a une vidéo où on voit DJ Lunis, proche d'Azealia Banks, danser comme ça, habillé comme un joueur de base-ball devant ses platines. C'est merveilleux. Ça exprime toute la puissance et le vide de notre condition humaine.

Porter un peignoir, c'est sexy cool ?

Le peignoir a vécu des moments un peu ingrats ces derniers temps avec l'affaire DSK. Je pensais qu'il fallait se réapproprier le peignoir. Mais je n'ai pu le faire qu'avec un peignoir de femme. Je crois que je ne pourrais pas porter un peignoir d'homme. Après l'affaire DSK, ce n'est plus possible.

recueilli par Jean-Marc Lalanne

single *Sexy Cool* (Barclay), disponible
album *Magnum* (Barclay), sortie le 14 octobre

“le peignoir a vécu des moments un peu ingrats ces derniers temps”

où est le sexe ?

par Géraldine Sarratia et Dafne Boggeri

style



à toutes les pages de *Nudity Today*

Le nu vu par une jeune génération de photographes américains qui a grandi en intégrant l'esthétique *snapshot*, les nouvelles possibilités et contraintes de la photographie digitale : tel est l'objet de *Nudity Today*, un recueil de photographies piloté par Jesse Pearson, qui a entre autres été le rédacteur en chef de *Vice* et du *Vice Photo Book*. Stimulante, l'introduction examine l'influence qu'a pu exercer sur cette génération le travail de Ryan McGinley, Terry Richardson et Richard Kern.

Nudity Today (éditions PictureBox)
www.jesse-pearson.com

Brian Holm Nielsen

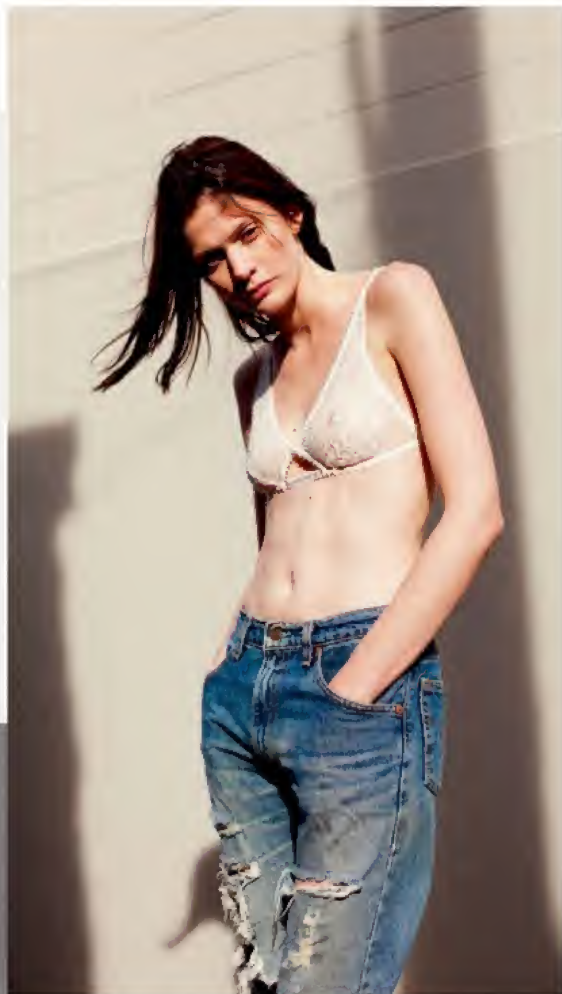


dans ce bijou d'oreille Stine Goya

En or 24 carats, ce bijou siéra aux oreilles doublement piercées et aux âmes fétichistes. Il a été designé par la Danoise Stine Goya qui, depuis Copenhague, a dans ses collections le goût des silhouettes très construites, edgy, à l'austérité un poil SM.
www.stinegoya.com

à l'intérieur de cette pochette Fleet Ilya

Née de l'association du Russe Ilya Fleet, maroquinier de formation, et de Resha Sharma, Anglaise diplômée de la Central Saint Martins Graphic Design, Fleet Ilya réalise des sacs, harnais ou encore ceintures inspirés par la culture bondage et dont la beauté laisse pensif. Que renferme donc cette pochette-cage, conçue pour être sanglée sur un harnais ?
www.fleetilya.com



chez Lonely Hearts

La marque, créée en 2003 par Helene Morris et Steve Ferguson en Nouvelle-Zélande, propose des vêtements féminins à l'érotisme casual et d'irrésistibles sous-vêtements à l'esthétique joliment rétro.
www.lonelyheartslabel.com

collé-serré, sur une planche à roulettes

Basé à Liverpool, le Studio Adrianus (Adrian Turrel-Watts et Matthew Edward Fox) est une boîte de production coopérative qui tente de faire du postporno, à l'approche plus arty. Fans de Derek Jarman mais aussi de films tels que *Shortbus* de Cameron Mitchell, *9 Songs* de Winterbottom ou *Weekend* d'Andrew Haigh, ils planchent sur *Gay Sex on Mars*, actuellement en postprod.
studioadrianus.tumblr.com

plus de style sur les Inrocks Style
www.style.lesinrocks.com

inRocks.com



Le sexe fait bonne impression

Une jeune génération de **revues érotiques** émerge depuis le début des années 2000. Si elles proposent un nouveau rapport au corps et à l'intime, le politique n'est jamais loin.

par Alice Pfeiffer

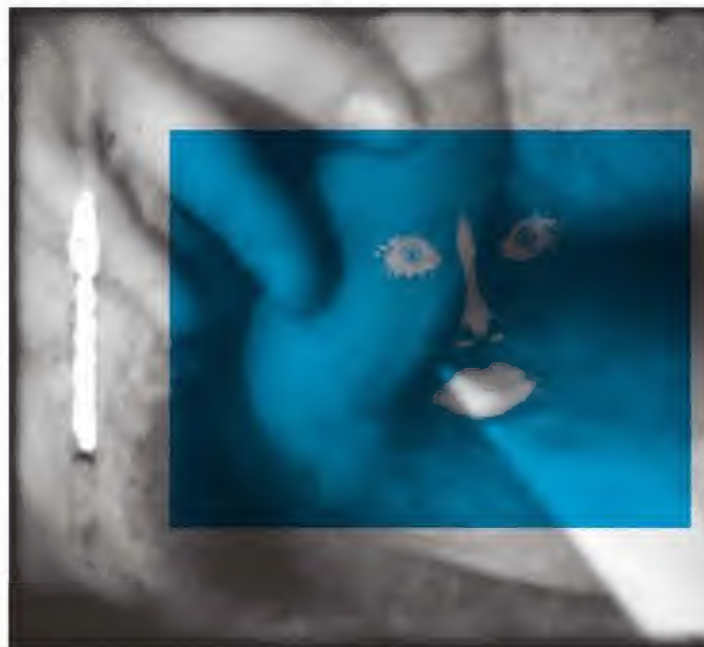
Sur un présentoir de la galerie parisienne huppée Yvon Lambert, les magazines indé semblent se disputer la palme de la branchitude. L'un traite de culture automobile, un autre de métiers d'art. Mais

c'est une couverture grenat qui attire plus particulièrement l'œil : elle représente une jeune fille au torse sanglé d'un harnais, seins nus et visage digne d'un Modigliani. C'est le dernier numéro de *L'Imparfaite*, revue qui passe le sexe sous tous les angles (archi, design, arts...) et s'impose comme le chef de file d'une nouvelle génération de publications érotiques *do it yourself* qui envoient quelques coups de boutoir bienvenus dans la presse de charme et ses représentations des corps et des sexualités. Car *L'Imparfaite* – mais on pourrait citer *Irène*, *Passion*, *Jacques Magazine*, *Little Joe*, *The Anonymous Sex Journal*, *Tissue* – est un des nombreux fanzines érotiques à avoir vu le jour ces derniers mois, en France mais aussi en Allemagne ou aux États-Unis.

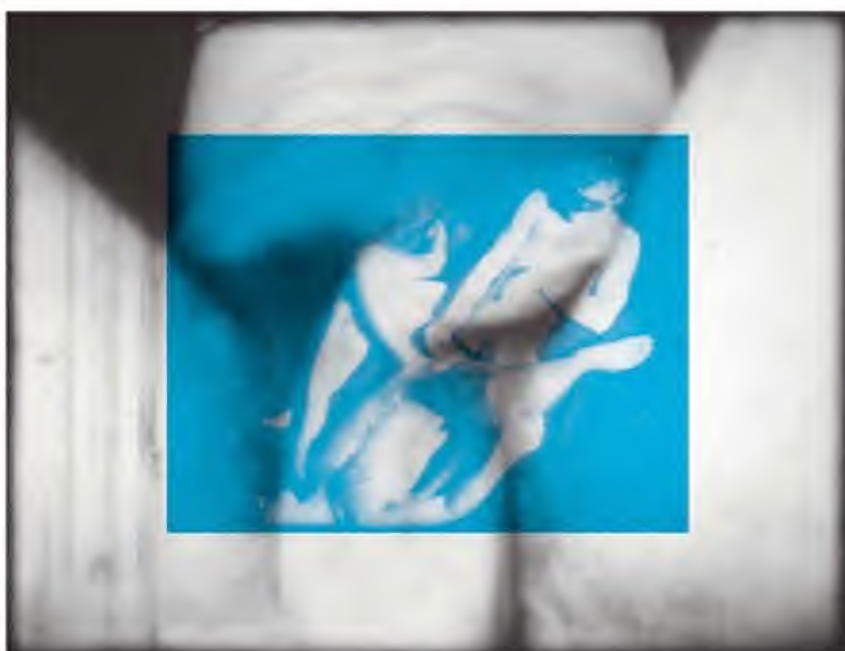
Des revues ou fanzines réalisés avec peu de moyens mais curieusement matures, qui éclosent au sein d'une ère plus trouble que jamais. Économiquement d'abord, quand les grands titres voient leurs annonceurs divisés par quatre et se retrouvent à proposer des publiereportages travestis en articles. ►

78

Little Joe — No. 4

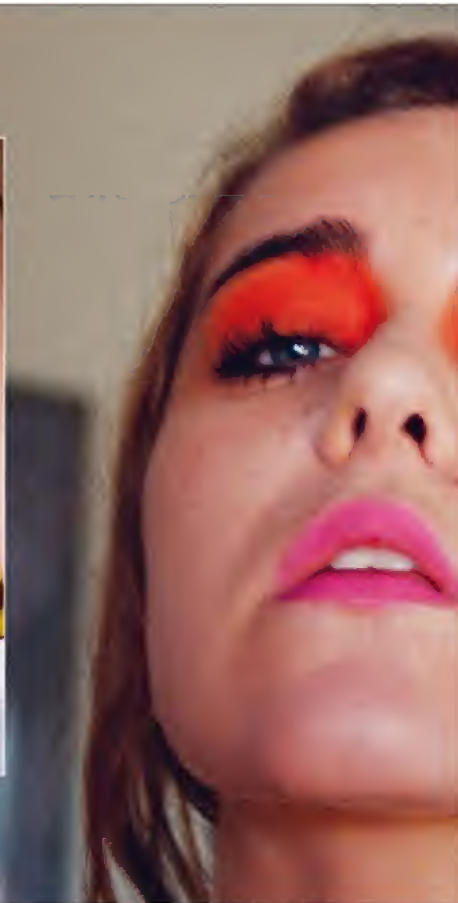


Le londonien *Little Joe* s'intéresse à la culture gay masculine et au cinéma

Stills from *Christmas on Earth* (1963)

tendance

L'élégant Irène mêle esthétique snapshot et sensualité légère, loin du poid s de l'érotisme conventionnel (extrait du n°4)



Socialement ensuite, alors que la société n'a jamais été plus paradoxale et scindée qu'aujourd'hui. D'un côté la face libertaire qui a vu des jeunes adultes grandir entourés de films pornos en libre accès sur internet, avec en conséquence l'apparition d'une nouvelle culture pop porn. Les stars de l'industrie sont suivies par milliers sur Twitter et des références claires à diverses pratiques sexuelles apparaissent dans les campagnes de pub. De l'autre, l'émergence d'une culture plus prude et conservatrice que jamais – depuis les combats contre le mariage gay jusqu'au barrage de *La Vie d'Adèle* aux oscars en passant par une mode célébrant les classiques BCBG au collet monté.

Pour le sociologue Pascal Monfort, l'arrivée de ces fanzines se comprend en réaction à la dégradation de l'industrie du sexe : *"L'érotisme et le pornographique sont tombés dans une esthétique cheap, voire glauque. Une jeune fille presque gamine, une caméra et c'est parti. Ces magazines sont en quête d'un nouveau langage d'intimité."* Ils prônent en effet une approche des corps "normaux", à mille lieues de l'esthétique porno chic instaurée par la journaliste fashion Carine Roitfeld. A la fin des années 90, la tête pensante de *Vogue*, bardée du photographe Mario Testino et du couturier Tom Ford, impose une esthétique qui va infuser toute la décennie suivante.

Le sexe aussi glamour que sexiste est étalé partout mais ne raconte rien si ce n'est la promesse consumériste et douteuse de tel ou tel escarpin.

Aux antipodes, le très arty Irène mêle une approche snapshot, où instants quotidiens et anodins se fondent dans des nus féminins doux et "normaux" pour défendre *"un parti pris plus sensuel et féminin, et ramener de la légèreté, du mystère et de la plasticité autour de sujets comme le sexe souvent trop galvaudés"*, expliquent les fondatrices, Lucie Santamans, Esthèle Girardet et Geneviève Eliard. Agées de 25 à 27 ans, ces Françaises posent elles-mêmes ou prennent les photos. Elles disent s'adresser aux hommes et femmes de toute sexualité dans le but d'ouvrir la notion d'hétérosexualité : *"Juger, observer, toucher le corps d'une femme en étant soi-même une femme hétéro n'a rien d'anormal!"*

Cette nouvelle recherche de proximité s'exprime d'une tout autre façon dans le magazine allemand *Tissue* (qui signifie joliment mouchoir mais aussi peau), où la cellulite ou l'inflammation postépilatoire sont les moteurs d'un récit sexuel brut mais jamais voyeuriste. *"Je veux montrer une réalité vraiment nue, je ne cherche pas l'interdit mais ce qui dérange. J'ai envie d'encourager les questions sur la notion de barrières"*, dit son fondateur Uwe Jens Bermeitinger.

Sublimer la sexualité dans une société culturellement réprimée, se poser en échappatoire, interroger les limites sociales : telle a toujours été la fonction du magazine de charme, dès son apparition, parallèlement aux débuts de la presse. A l'ère industrielle, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, des publications se présentant comme pronaturistes exposent des corps dénudés, certes, mais visiblement nostalgiques d'une féminité classique. L'Angleterre d'après-guerre voit également apparaître un grand nombre de publications olé olé (comme le magazine culte *Kamera*, lancé par le photographe George Harrison Mark), échappatoire provoc à une société brimée et en crise profonde. Dans les années 50, la revue *Physique Pictorial*, lancée par Bob Mizer en 1951, magnifie les corps masculins. Les déguisements de cow-boys ou de marins de ses mannequins participent à une protestation enjouée contre le modèle de la famille nucléaire de l'époque et donnent le premier coup de tambour aux révoltes sociales des années 60.

Mais c'est bel et bien le fanzine tel qu'il apparaît dans les années 90 qui annonce la tendance actuelle. Ces petites publications faites maison et nées dans le sillage de la culture punk se réapproprient le média comme engin politique et contestataire. On pense notamment à *Dry Pocket to Piss in* (littéralement "poche

entre les pages rose papier cul format A5, Butt raconte une existence sexuelle et sexuée dans toute sa largeur, pour finalement mieux parler de sa vie quotidienne



sèche dans laquelle on peut pisser”), une publication queer et punk entièrement composée de collages. Il faut attendre le début des années 2000 et le fanzine hollandais *Butt*, devenu culte, pour déceler les bases de la révolution actuelle.

Fondé par Gert Jonkers et Jop van Bennekom (qui après la presse érotique viendront révolutionner le journal de mode en créant *Fantastic Man* et *Gentlewoman*), *Butt* jette des ponts, liant références gay ultraniches et univers de mode pointus grâce aux contributions des photographes Wolfgang Tillmans ou Walter Pfeiffer. Sa formule magique réside dans son ton direct et irrévérencieux, comme cette couverture représentant un garçon chez lui, le cul à l’air, titrée *“Lorenzo Martone est le mec de Marc Jacobs et il a écrit un livre sur le sexe”*. *Butt* est un des premiers à se distancier d’une culture du sexe née dans les strip-tease ou les peep-shows – et pensée comme un interdit – pour se diriger vers une approche intimiste et communautaire. Entre ses pages rose papier cul format A5, on raconte une existence sexuelle et sexuée dans toute sa largeur, pour finalement mieux parler de sa vie quotidienne.

Celle des créateurs de ces nouveaux fanzines est intimement liée à la culture internet, pense Alex Tieghi-Walker, 20 ans passés, fondateur à Londres du tout nouveau *Anonymous Sex Journal*. Cette revue de nouvelles érotiques autobiographiques mais anonymes *“propose une franchise, un récit de timidité et de maladresse loin du sexy prédéfini. Ce genre de support permet honnêteté et démocratie : tout le monde peut être un auteur publié car toutes les voix sont valables – ce qui est aussi le propre des réseaux sociaux”*.

Un lien techno-culturel que l’on remarque aussi dans *L’Imparfaite*, qui, hormis son esthétique tumblr, mêle thématiques artistiques, sexuelles et sociales. *“Nous avons grandi avec vingt onglets ouverts, tous différents, tous cohérents”*, dit Antoine Roux du studio de création hype VLF et codirecteur

artistique du magazine. La revue alterne donc *“tout naturellement un article sur le cunnilingus de la chauve-souris et un sujet sur l’architecture romaine, sans être hors sujet”*. Ainsi, *“on montre tous les genres de pratiques sans les juger. Cela crée une forme d’égalité entre toutes les formes de sexualité. La revue devient avant tout un lieu de rencontres”*, ajoute-t-il.

Aujourd’hui, comme en écho à la philosophe Judith Butler, qui prône la démultiplication d’existences sexuelles au sein d’un domaine d’identification, la presse sexuelle s’est diversifiée. Il est donc loin le temps où l’on avait le choix entre seulement deux ou trois titres et aussi peu de visions de la sexualité. De très nombreuses jeunes publications héritées de ce travail de défrichage traitent de microspécialisations : *Extra Extra*, issu des Pays-Bas, explore le lien entre l’urbain, le storytelling et l’érotique ;

le londonien *Little Joe* s’intéresse à la culture gay masculine et au cinéma ; le pure-player et français *Han-Han* à la littérature et au sexe.

Une nouvelle culture fourmillante et réjouissante qui montre que les barrières sont tombées et que la culture du sexe n’est plus une chose honteuse que l’on se refille sous le manteau. Mais si le récit de société proposé par ces publications est crucial dans sa distillation des différences, n’oublions pas le principal : *“La politisation du sexe ne doit pas diluer sa liberté, son bonheur, son plaisir. Si l’érotisme est politique, c’est aussi parce qu’il est un formidable catalyseur du bien”*, rappelle Damien Bright, fondateur de *L’Imparfaite*. Comme le suggère Nicole Kidman à la fin d’*Eyes Wide Shut* : *“Let’s fuck!”* ■

limparfaite.com ; irene-eroticfanzine.com ;
tissuemagazine.com ;
extraextramagazine.com ;
buttmagazine.com

pour Lui... mais aussi pour elles

L’icône de la presse masculine des seventies ressort à la rentrée. Il se veut déconnant, acide et sale gosse.

Jane Birkin à demi nue en couve, François Truffaut critique ciné, des interviews décalées et un contenu second degré : c’était la recette magique du magazine *Lui*, lancé en 1963 par Daniel Filipacchi (*Salut les copains* et plus tard *Paris Match*). A sa sortie, le mensuel “des hommes modernes” est mal accueilli par la France du général de Gaulle encore “très traditionnelle, rétrograde en matière de mœurs”, raconte l’historien des médias Patrick Eveno. Mais à cinq ans de Mai 68, le corset se craquelle. C’est le temps de la contestation, de la révolution sexuelle et des premières minijupes. *“Avec Lui, Filipacchi anticipe la libération post-68, il s’adresse aux jeunes adultes branchés – la même cible que Playboy aux USA”*, explique Steven Jézo-Vannier, spécialiste de la contre-culture. Brigitte Bardot, Catherine Deneuve et Romy Schneider se dénudent sur des unes aux accents érotiques. Le mag polisson bon chic-bon genre connaît un succès fulgurant, avant de périr dans les années 90 et se transformer en mag porno en 2001.

C’est avec le *Lui* des origines que Jean-Yves Le Fur (*DS Magazine, Numéro*) veut renouer. *“Il y a un créneau pour une sorte de Vanity Fair plus épicé”*, estime Patrick Eveno. Frédéric Beigbeder et Yseult Williams (ex de *Grazia*) le dirigeront. On y (re)trouvera du sexe dans des articles sociétaux et des nus “libérés et sophistiqués”. *“Du sein lourd, pas des femmes tunées, de beaux corps aux accents seventies”*, souhaite Céline Perruche, en charge de la Mode/Savoir-vivre. Pour succéder à BB, Jane Fonda ou Isabelle Huppert, Yseult Williams imagine *“Louise Bourgoïn, Scarlett Johansson ou Léa Seydoux...”* Cette dernière ferait d’ailleurs, selon *L’Express*, la couve du premier numéro. Et NKM ou Najat Vallaud-Belkacem ? *“Si elles acceptent !”*, répond Céline Perruche. Son public ? *“Des hommes hédonistes et esthètes”*, affirme Yseult Williams. *“Et les femmes qui ne se reconnaissent plus dans les mags féminins, ajoute Céline Perruche. Nous ne faisons pas un mag où les hommes parlent entre eux comme GQ.”* D’ailleurs, la rédaction de *Lui* est mixte. **Marie Monier**
Lui mensuel, 200 pages, 2,90 €. En kiosque le 5 septembre



Shirin in the USA



Shot in Poland

des filles culottées

Shot by Kern – comprenez **Richard Kern**, le photographe new-yorkais le plus cool de ce début de XXI^e siècle –, c'est le nom d'un beau livre de 300 pages peuplé de jeunes créatures fraîches comme la rosée, gentiment délurées ou carrément débauchées. Edité par Taschen, l'ouvrage est accompagné d'une vidéo dont Thurston Moore, de Sonic Youth, signe la BO.



Shot in France



Shot in the USA



Shot in Russia



tu prends combien ?

Comme Isabelle dans *Jeune et jolie*, le film de François Ozon, des femmes, mais aussi des hommes, rêvent de vendre leur corps ou de coucher avec une prostituée, mais sans forcément passer à l'acte. Pourquoi et comment fonctionne ce fantasme.

par Carole Boinet

Quand je me touche, j'aime imaginer que je suis la pute de service et que je ne coûte pas cher (ben oui, car je suis au rabais en plus)." Dans un billet publié en février sur son blog L'Introvertie perverse, Poupie déballe

son fantasme. "Je trouve excitant de me soumettre aux caprices du client, qu'il ait une certaine autorité et qu'il me désire au point de payer (une maigre somme et une chambre d'hôtel) pour le plaisir de tripatouiller ma sympathique personne."

C'est avec son mari, dans la chambre conjugale, que Poupie a assouvi son fantasme. Après s'être habillée "en prostituée" (jupe courte et rouge à lèvres), Poupie a rejoint son "client" avec un certain malaise : "Je ne savais pas trop comment me comporter. Je lui serre la main ? Je lui fais la bise ? J'essaie de le séduire ? Que faire ? Dans le doute, j'ai fait ce que je fais de mieux dans ce genre de situation : j'ai pris l'air gêné et arboré un semi-sourire niais combiné à une expression perdue." La blogueuse raconte ensuite comment il lui a remis "une liasse de billets" avant de "l'examiner" ("il semblait relativement satisfait de son achat") et de se lancer dans des ébats SM (car elle est aussi adepte des jeux sado-maso).

Poupie n'est pas la seule à fantasmer sur la prostitution. Rencontré sur un forum, Stéphane* avoue s'écarter avec son épouse "pour le fun", sans mise en scène ni échange d'argent. "Elle voulait simplement que je lui achète pas mal de choses. Elle a eu les cadeaux qu'elle voulait." Caroline*, 48 ans, assouvit son fantasme environ une fois par

mois, également avec son mari.

Un vendredi soir, vers 23 heures, son conjoint revient d'un déplacement.

"Je l'attendais sur le lit dans une tenue sulfureuse (une petite jupe courte en latex, des bas résille, des talons de 15 cm, un top noir transparent, des boucles d'oreille et un maquillage soutenu). Il arrive dans la chambre, ne dit rien, me regarde sans émotion, tourne autour du lit. Puis il passe sa main entre mes jambes, des talons jusqu'à mon sexe."

Les ébats terminés, son mari laisse 50 euros et sort de la chambre. "Il est allé boire un café dans la cuisine. Pendant ce temps, j'ai mis ma nuisette classique, j'ai rangé mes vêtements érotiques, je suis descendue le rejoindre et lui ai demandé 'Tu as passé une bonne journée mon chéri ?'", raconte Caroline avant de préciser que ce fantasme exige "de la maturité et beaucoup de confiance en l'autre car après l'avoir réalisé, tout redevient comme avant, avec le travail, le quotidien".

femmes ouvertes, maisons closes

Talons aiguilles, jupe en cuir, rouge à lèvres, porte-jarretelles : le fantasme passe, entre autres, par le (sous-) vêtement, qui fonctionne comme une barrière entre le quotidien et la sphère érotique. Une dissociation qui rejoint l'éternelle opposition de la maman et la putain. Pour Brigitte Rochelandet, docteur en histoire des mentalités et auteur d'une *Histoire de la prostitution : du Moyen Âge au XX^e siècle*, cette opposition véhiculée avec le christianisme a connu un pic au XIX^e siècle. "La femme devait élever les enfants, être au foyer, bien sage. La prostituée avait un côté femme libre, elle était celle à qui on demandait des choses." ►

enquête



Marina Vacht
dans *Jeune et jolie*
de François Ozon
(2013)



Catherine Deneuve
dans *Belle de jour* de
Luis Buñuel (1967)

C'est aussi son univers qui fait fantasmer, avec d'un côté Pigalle, ses spectacles, ses bars à escort et ses sex-shops, et de l'autre les mythiques maisons closes, "un endroit secret où l'on imaginait des tentures, des tapisseries et des femmes très belles, alanguies", explique Brigitte Rochelandet. Malgré leur fermeture, le cliché a perduré, véhiculé par les vitrines du Quartier rouge d'Amsterdam. Que dire de Zahia, ancienne escort devenue businesswoman ? "Il y a un côté tellement conte de fées chez elle, c'est Cendrillon ! Ça renvoie une image lisse et donc rassurante de la prostitution, qui plaît aux gens", décrypte l'historienne. Un conte de fées qui sert de trame au film culte *Pretty Woman*, où Julia Roberts loue ses services à Richard Gere avant qu'ils ne tombent amoureux l'un de l'autre.

des billets sur le corps

Le fantasme de la prostitution déborde le cadre de cet imaginaire pour s'appuyer sur une autre pulsion : voir son propre corps chosifié. "Pouvoir abandonner son corps, être un objet, reste un élément d'excitation", analyse Philippe Brenot, psychiatre, anthropologue, thérapeute conjugal et auteur de deux enquêtes

"le fait de pouvoir abandonner son corps, d'être un objet, reste un élément d'excitation"

Philippe Brenot, psychiatre

approfondies sur les sexualités masculine et féminine². Enfin, beaucoup seraient excités par le jeu de domination/soumission qui se dessine en arrière-plan et repose en grande partie sur l'échange d'argent (ou toute autre compensation).

Qualifié d'"aphrodisiaque" sur nombre de forums, l'argent apparaît comme l'attrait principal de ce fantasme. Un internaute nous confie que cela lui permet de "tout demander, tout exiger" de sa partenaire. Estelle*, 26 ans, avoue "aimer avoir des billets sur (son) corps". Dans un article consacré à son fantasme de prostitution, posté le 30 mai sur Sexactu, son blog hébergé sur le site de GQ, l'écrivaine Maïa Mazaurette mène la réflexion plus loin. Pour elle, "faire payer est une affirmation politique qui relève d'un mélange de réalisme et d'arrogance". "C'est une réaction au fait qu'une femme doive toujours faire profil

bas, toujours prétendre ne pas avoir conscience de sa position sur l'échiquier du sexe, explique-t-elle. Il y a un aspect voyeuriste (dans ce fantasme) : découvrir chez un homme la partie de lui qu'il n'ose pas révéler à une femme gratuite."

L'argent ne symbolise donc pas forcément la domination du client sur la prostituée. Il permet aussi à la femme de prendre les commandes. "La femme n'est pas contrainte à la passivité. C'est un fantasme libérateur", assure Philippe Brenot.

beau gosse et joueur

La prostitution est-elle un fantasme exclusivement féminin ? En majorité, affirme Philippe Brenot, qui en souligne le caractère "très personnel" : "Pour certaines, ce fantasme va être excitant, pour d'autres, insupportable." Les hommes, eux, s'intéressent davantage au fait de coucher avec une prostituée, comme Benjamin*, 36 ans, qui y pense "en solitaire". "Avec ma femme, nous avons une sexualité tout à fait dans la norme, je n'ai pas envie qu'on me juge pour mes envies", explique-t-il en précisant qu'il ne va jamais voir de prostituées. "J'y ai déjà pensé, j'ai déjà consulté des annonces sur internet.

Le problème, c'est que ça fait très vite marché à viande et que ça casse mon fantasme. Ce qui me plaît, c'est la prostituée dans un cadre un peu érotique, surtout pas grossier avec le menu des prestations."

Certains hommes rêvent eux aussi de se faire payer. Antoine* nous écrit sur un forum : *"Je fantasme sur le fait de me prostituer... Mais ce serait de la prostitution de luxe... Je veux une certaine forme de confort et de classe."* Son scénario : *"Une femme riche m'invite chez elle et me paie pour lui faire l'amour. Là, plusieurs versions : elle peut me recevoir habillée très chic ou en tenue légère mais pas nue. Nous buvons du champagne dans sa chambre et je la déshabille avant que nous nous donnions du plaisir."* Antoine se dit *"prêt à passer à l'acte"*. Comme Elliot* : *"Je suis plutôt beau gosse et joueur, donc si je pouvais en plus rencontrer des filles pour me faire plaisir et gagner un peu d'argent, ça serait formidable !"*

une fellation dans les toilettes

Et si certain(els) sautaient le pas et se prostituaient par pur plaisir ? On pense à *Belle de jour*, de Luis Buñuel, où Séverine (Catherine Deneuve) se prostitue pour

qualifié d'"aphrodisiaque" sur nombre de forums, l'argent apparaît comme l'attrait principal de ce fantasme

assouvir son fantasme. Mais aussi à *Jeune et jolie*, de François Ozon, qui raconte l'histoire de la belle Isabelle (Marine Vacth), lycéenne de 17 ans qui poste une annonce sur un site de cul et se lance dans les relations tarifées par pur désir, en plein éveil de sa sexualité.

Certain(els) sont passé(els) à l'acte. François* nous raconte sur un forum gay qu'un après-midi, alors qu'il *"était bien jeune"*, il a enfilé un short vert fluo et une chemise de sa sœur et est parti tapiner du côté de la gare de sa commune. Etouffé par le stress, il s'apprêtait à renoncer lorsqu'un homme l'a rejoint dans les toilettes. François y a pratiqué une fellation, pour 60 francs d'alors.

Sur Voissa, autre forum coquin, Laura*, 29 ans, explique à ses followers comment une mauvaise drague – dans la rue, un type lui demande combien elle prend –

lui a donné l'idée de se prostituer un soir, un seul, en accord avec son compagnon. *"Georges va garer la voiture dans l'ombre, moi je me place sur le bord de la route... Si je 'lève un client', je l'amène dans notre voiture, il me baise sur les sièges arrière. Georges est tout près en cas d'embrouille, pour me protéger ! Je suis à la fois morte de trouille et très excitée. Je prends mon courage à deux mains et je me change, j'accentue aussi mon maquillage et met des talons hauts !!! Heureusement qu'on est en été, je n'ai rien sur la peau ! Ah ! Reste une dernière chose... Combien ?!!",* écrit-elle avant de se lancer dans une description très érotique de son expérience sur un parking. Bilan de la soirée : deux relations tarifées et une multitude d'orgasmes. Laura a pris son pied mais, le lendemain matin, la vue des billets l'a dégoûtée : *"Nous n'avons jamais recommencé."* Philippe Brenot l'affirme : *"On a plus d'énergie sexuelle quand on ne réalise pas tous ses fantasmes."* ■

* les prénoms ont été changés

1. Ed. Cabédita (2007)
2. *Les Hommes, le Sexe et l'Amour* et *Les Femmes, le Sexe et l'Amour* (éd. Les Arènes, 2011, 2012)

SPRING BREAKERS UN TRIP AU PARADIS QUI VIRE À L'ENFER !



LE 10 JUILLET
EN DVD, BLU-RAY ET VOD AVEC VOD MYTF1

TF1
VIDEO

PREMIERE

VICE

Sofilm

WAL TV

inRockuptibles

RI
MUSIC ONLY



quelle est votre nationalité sexuelle ?

En matière de cul, vous seriez plutôt français, scandinave ou latin ? Le test définitif.

par Diane Lisarelli

A quel âge avez-vous eu votre premier rapport ?

- après 17 ans
- l'année de vos 17 ans
- avant 17 ans

Avez-vous déjà participé à un jeu sexuel impliquant de la burrata ?

- non, mais avec du hareng, carrément
- oui
- peut-être

Selon vous, à partir de quel âge peut-on se marier ?

- jamais
- avant 18 ans
- 18 ans

Le plus souvent, vos relations intimes sont ponctuées de :

- *si si*
- oui oui (est si fier de sa voiture jaune et rouge)
- *ja ja*

Aimeriez-vous avoir des rapports plus fréquents ?

- un peu
- beaucoup
- à la folie

Quel est pour vous le plus gros atout de séduction ?

- le pantalon blanc
- les dents blanches
- le vin blanc

Combien avez-vous eu de partenaires sexuels en tout ?

- plus de 12
- autour de 8
- moins de 6

Avez-vous déjà fait l'amour devant une caméra ?

- non
- peut-être
- oui

Avez-vous déjà eu une aventure sans lendemain ?

- non
- peut-être
- oui

Avez-vous déjà fait l'amour à trois ?

- peut-être
- non
- oui

Avez-vous déjà été infidèle ?

- ne se prononce pas
- carrément
- oui

Où achetez-vous vos sex-toys ?

- plutôt sur internet
- plutôt dans un sex-shop
- autant sur internet que dans un sex-shop

comptez vos ● ● ●
et rendez-vous p. 36





Morgan Navarro / Jody / 80 cult Les Requins Marteaux

majorité de ● Vous êtes latin

Pas la peine de faire ce regard de braise, l'image du latin lover s'est largement érodée ces dernières années. En Italie et en Espagne, la fréquence des rapports sexuels est à peine supérieure à la moyenne générale (103 fois par an). Le nombre de partenaires sexuels est lui aussi assez décevant : douze en Italie, six en Espagne et sept au Portugal. Avec huit rapports par mois en moyenne (contre 11,5 en Grèce – une pensée pour le 0,5), le Latin semble toutefois plutôt satisfait de lui-même. En Italie, 30 % des personnes interrogées aimeraient avoir des rapports plus fréquents, pour seulement 25 % en Espagne et 19 % au Portugal. Assez traditionnel, à l'image de l'Espagnol ou du Portugais, il ne vous vient même pas à l'idée de coucher avec deux personnes en même temps (seulement 8 à 12 % des interrogés sur la péninsule Ibérique ont expérimenté l'amour à trois) et n'êtes pas particulièrement branché par les relations sexuelles sans lendemain. D'ailleurs, même si vous n'envisagez pas pour l'instant de vous marier, vous pensez tout de même qu'un enfant a besoin d'un cadre (la preuve : seulement 25 % des naissances en Italie

se passent hors du cadre d'une union matrimoniale]. Toutefois, il ne vous a pas échappé que si on se marie plus en Italie, on se trompe aussi pas mal : dans le palmarès des villes les plus adultères, Milan et Rome obtiennent respectivement la deuxième et troisième places, juste après Paris. Ah ben bravo.

majorité de ● Vous êtes français

Français de couche. Dans votre cerveau, l'âge légal pour se marier est bien 18 ans, soit un an après l'âge que vous aviez lors de votre premier rapport sexuel – pas la peine de nier, les chiffres ne mentent pas. Que vous soyez un homme ou une femme, vous aurez en moyenne huit partenaires dans votre vie ce qui fait déjà cinq fois plus que les Indiens ou les Chinois. Vous avez en moyenne dix rapports par mois et en êtes plutôt satisfait : seulement 30 % des Français aimeraient avoir des rapports plus fréquents. Cause ou conséquence : près d'un Français sur deux s'est déjà essayé à ce mythe moderne dit du "coup sans lendemain". A part ça, malgré *Jules et Jim*, la Nouvelle Vague et tout, vous n'êtes pas trop amour à trois (seulement 13 à 16 % des Français ont déjà testé la chose) et encore moins sextape :

10 à 12 % des Français ont déjà fait l'amour devant une caméra. Ne vous en déplaise, le Français est donc assez traditionnel, même si le nombre de mariages est en déclin et que 55 % des naissances se font hors union matrimoniale. Et à propos de mariage, la capitale est bien la ville de l'infidélité par excellence avec plus de 150 000 Parisiens inscrits sur un site de rencontres spécialisé dans l'adultère. Lyon est la quatrième ville de ce classement moyennement glorieux. Oh ! la la !, sacrés Français.

majorité de ● Vous êtes scandinave

Si si. Avec plus de dix partenaires sexuels, vous êtes manifestement suédois, norvégien ou finlandais, soit les nationalités qui se hissent au sommet de la liste des pays européens classés selon le nombre de partenaires. En effet, seulement 12 % des Norvégiens, Suédois et Danois vivent leur sexualité avec un seul partenaire contre les deux tiers des hommes et femmes de Hong Kong, par exemple. Pas la peine de parader pour autant, on sait aussi que la fréquence de vos rapports n'est pas à la hauteur : les pays du Nord comptabilisent une relation sexuelle tous les quatre jours en moyenne et 50 % des Scandinaves avouent qu'ils voudraient secrètement avoir des rapports plus fréquents. Reste, quand même, que vous avez clairement la palme dans tout ce qui est "amour à trois" (20 % des personnes interrogées entre Norvège, Suède et Finlande l'ont déjà expérimenté), relations sexuelles sans lendemain (60 à 70 %) et sextape (16 à 18 % des Norvégiens et Suédois ont déjà fait l'amour devant une caméra, ce qui est plus que quasiment partout ailleurs en Europe, sauf en Bulgarie). En Norvège, 70 % des femmes et des hommes ont eu une aventure sans lendemain contre seulement 28 % en Italie. On comprend alors assez bien que, contrairement au bassin méditerranéen, le mariage n'a pas vraiment la cote pour vous qui vous réjouirez d'apprendre que la Suède est le pays d'Europe où l'on compte le plus de célibataires (28 % de la population). *Tack tack.* ■

Données chiffrées issues du très sérieux *Atlas mondial des sexualités* de Nadine Cattat et Stéphane Leroy (Autrement), 96 pages, 19 €

SCOPITONE

CULTURES ÉLECTRONIQUES
ARTS NUMÉRIQUES

17 | 22 SEPT. 2013

NANTES

EMPTYSET & JOANIE LEMERCIER

DAVID LETELLIER

WE: MANTRA

VITALIC VTLZR

SEXY SUSHI

DISCLOSURE

JUVENILES

SUPERPOZE

AUFGANG

LA FEMME

POLYSICS

CARBON AIRWAYS

PACHANGA BOYS

JACKSON & HIS COMPUTER BAND

CHASSOL

STILL CORNERS

THE STEPKIDS

GRAMME

MAELSTRÖM & LOUISAHHH!!!

BORN RUFFIANS

THOMAS AZIER

VATICAN SHADOW

JULIAN JEWELL

JON HOPKINS

DIAMOND VERSION

THE JUAN MACLEAN

TROUMACA

RYOICHI KUROKAWA

CHATEAU MARMONT

MORITZ SIMON GEIST & MR-808

PROGRAMMATION COMPLÈTE SUR :

W W W . S C O P I T O N E . O R G

deezer

SOURDOREILLE

digitalarti

mcd®

ouest france

lotus

radio nantes

TSUG

VICE

PARROQUINABLES

SNATCH

velenantes

TÊTU

nova

stereolux

Crédit Mutuel

la fabrique

la fabrique

PAYS DE LA LOIRE

la fabrique

Nantes Métropole

LA FABRIQUE

la fabrique

la folie des grandeurs

Plus elle est grande, mieux c'est.
Si **le fantasme des macrophiles**
a de tous temps nourri l'art, il trouve
avec le web un véritable exutoire.

par David Doucet photo Geoffroy de Boismenu

On s'était habitué à voir Selena Gomez jouer les pom-pom girls dans des séries niaises pour ados, mais sur le web, l'amie de Justin Bieber apparaît dans un autre registre. Traversant New York du haut de ses talons

compensés, Selena écrase des voitures d'un simple mouvement du pouce et domine les hommes d'un regard céleste. En quelques années, l'ancienne égérie de Disney est devenue le fantasme préféré des macrophiles, ces hommes qui rêvent d'un monde peuplé de déesses plus hautes que la tour Eiffel. A coups de photomontages, ces web-fétichistes parviennent à donner l'illusion que Selena Gomez tutoie les gratte-ciel.

Si, à en croire Jacques Séguéla, internet est responsable d'une grande partie des maux de notre société, l'attrance pour les femmes géantes n'a pas attendu le web pour éclore. Depuis longtemps, elle nourrit l'imagination des écrivains et des cinéastes. *"J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante, comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux"*, écrivait Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*. Dans le septième art aussi, les géantes ont eu leur quart d'heure warholien. On songe à *L'Attaque de la femme de 50 pieds* de Nathan Juran, petit bijou de série B, mais aussi au fameux film à sketches

italien sixties *Boccace 70*. Dans l'épisode réalisé par Fellini, c'est une affiche publicitaire géante d'Anita Ekberg vantant les bienfaits du lait qui rend fou le prude docteur Antonio, jusqu'à ce que le modèle s'anime et que la vamp de 10 mètres ne descende de son panneau pour poursuivre et affoler le vieil homme.

Mais c'est véritablement sur le web que ce fantasme a trouvé une forme d'exutoire. Regroupés sur des sites de porno autour du tag (*mot-clé - ndlr*) "giantess", ces fétichistes partagent le même désir impossible : faire l'amour avec une femme géante, quitte à prendre le risque de périr écrasés sous ses pieds ou asphyxiés entre ses seins.

Le site Clips4sale.com sert d'eldorado à la communauté macro. Sur la plus grosse plate-forme de vidéos fétichistes à la demande, des producteurs – professionnels mais surtout amateurs – proposent leurs clips. Pour réduire les hommes à leur plus petite condition, celle d'un lilliputien soumis, les actrices X ont recours à différents subterfuges : utilisation de petits soldats verts en plastique, de Lego ou bien de maisons de Polly Pocket. *"Sur Clips4sale, des femmes se filment en super contre-plongée en plaçant la caméra au sol pour donner l'impression d'être gigantesques"*, explique Stephen des Aulnois, créateur du Tag Parfait, site spécialisé dans la culture porn. ►



tendance



“lorsque vous avez 5 ans, votre mère est une géante face à vous. Tout au long de votre vie, votre inconscient se demande comment répondre à cette démesure”

Jacques André, psychanalyste

que “le gigantisme de la femme géante renvoie à cette recherche d’un phallus gigantesque et puissant chez la femme. N’importe quel fétichisme porte les réminiscences de l’enfance, mais dans le cas de la macrophilie, l’infantilisme semble très marqué. Comme dans leur jeunesse, aux yeux des ‘macros’, la femme sera toujours une grande personne”.

Le sociologue Philippe Rigaut, auteur de *Le Fétichisme – Perversion ou culture* ? (Belin), explique que

ce fantasme gynocratique en regroupe d’autres : “*La vénération des pieds d’une géante chez les macrophiles renvoie au fétichisme du pied ou bien à celui de l’écrasement.*” Une manière d’expérimenter ce type de fétichisme est d’ailleurs possible aux Etats-Unis, où de grandes escorts bodybuildées organisent des séances privées où elles piétinent et malmènent leurs clients à coups de jeux de rôle et de séances de domination.

Et si les macro étaient victimes de leur trop-plein d’imagination ? C’est l’hypothèse qu’avance Philippe Rigaut. “*Toute la singularité des macrophiles tient au fait que l’objet de leur désir ne peut tout simplement pas exister et suppose qu’ils doivent le créer pour l’assouvir. C’est une situation très démiurgique.*”

Si dans les cinquante prochaines années l’avenir du sexe réside dans la virtualité, les casques orgasmiques et les hologrammes 3D, à en croire les prévisions pessimistes du philosophe Milad Doueïhi, il se pourrait bien que les macrophiles aient un temps d’avance avec leurs déesses *ex machina* de 50 pieds. ■

Certains vidéastes ont même recours à la représentation 3D ou à l’incrûte vidéo sur fond vert en contre-plongée pour réussir ce tour de passe-passe.”

Aux Etats-Unis et au Japon, la macrophilie bénéficie d’une véritable visibilité. Sur le web, les Gulliverians échangent des images, des détournements photo et même des études scientifiques pour analyser les conditions de viabilité des Giantess sur la planète bleue. Au sein de cette communauté, Ed Lundt fait figure de père tutélaire. En 1988, il édite *Giantess Magazine*, le premier journal au monde consacré aux femmes géantes. Interrogé par *Libération*, Ed Lundt justifiait ainsi ce fétichisme : “*Aux USA, la macrophilie est un véritable phénomène de société parce que les hommes en ont assez d’être des héros virils qui assurent en permanence. Ils veulent remettre leur volonté entre les mains d’une maman symbolique.*”

Quels sont les ressorts de cet étrange fantasme ? Parfois bousculés dans leur virilité par des businesswomen qui leur tiennent la dragée haute, les macrophiles prennent du plaisir à cultiver leur sentiment d’infériorité. Sur le forum Doctissimo, véritable

confessionnal de la sexualité francophone, un macrophile s’épanche : “*Je suis fasciné par les géantes : l’idée d’une femme immense (genre 50 mètres ou plus) m’excite au plus haut point ; mon plus grand fantasme demeure la destruction d’une ville par une femme, façon Godzilla, celle-ci semant la terreur, brisant et piétinant tout sur son passage, disposant des minuscules humains à sa merci comme de jouets, d’insectes ou de friandises.*”

Le psychanalyste Jacques André, auteur de *La Sexualité masculine* (PUF) estime que ce fantasme renvoie à une image d’enfance. “*C’est comme si le macrophile regardait toujours les femmes avec ses yeux d’enfant. Lorsque vous avez 5 ans, votre mère est toujours une géante face à vous. Disproportionnée par la taille et l’amour qu’elle dégage. Tout au long de votre vie, votre inconscient se demande comment répondre à cette démesure.*”

En son temps, Lacan avait expliqué que le fétichisme est avant tout la recherche par l’homme chez la femme d’un phallus symbolique dont il ne parvient pas à imaginer l’absence. Cela fait dire à Jacques André

DU 31 OCTOBRE AU
2 NOVEMBRE 2013



GRANDE HALLE
DE LA VILLETTE

PITCHFORK

MUSIC FESTIVAL

PARIS

THE KNIFE HOT CHIP DISCLOSURE
DEERHUNTER PANDA BEAR YO LA TENGO
ARIEL PINK GLASS CANDY WARPAIN
A-TRAK JUNIP MAC DEMARCO
TODD TERJE OMAR SOULEYMAN
BLOOD ORANGE MOUNT KIMBIE
YOUTH LAGOON SAVAGES COLIN STETSON
BATHS ICEAGE JAGWAR MA NO AGE
DEAFHEAVEN THE HAXAN CLOAK
MAJICAL CLOUDZ ONLY REAL EMPRESS OF
+ MORE TO BE ANNOUNCED

3-DAY PASSES & 1-DAY TICKETS AVAILABLE

PITCHFORKMUSICFESTIVAL.FR

CONVERSE

Greenroom
session.fr

digitick

ANOUS PARIS

The QUIETUS

TSUG

magic

Next

le
mouv



Richard Prince. Untitled, 2012. c-print, copyright the artist, courtesy Sadie Coles HQ, London

merchandising

Oubliez les *Nurses* lubriques du début des années 2000, **Richard Prince**, artiste-clé de l'*appropriation art*, est de retour avec une série de collages soft-porn. Un panel de jeunes femmes prêtes à l'emploi sur lesquelles il est venu greffer codes-barres et stickers prélevés sur les standards musicaux ou cinématographiques de ces dernières décennies. Entre marchandisation des corps et consommation culturelle.





Richard Prince, *Untitled*, 2012, c-print, copyright the artist, courtesy Sadie Coles HQ, London





histoire de faux culs

Phallus en latex, sexes de femme en silicone, "doublures bites" pour les gros plans : le cinéma français rivalise d'imagination pour **simuler le sexe**. Mais il garde jalousement ses secrets.

par Romain Blondeau

Quel est le point commun entre *World War Z* et *La Vie d'Adèle* ? Entre le blockbuster américain à plus de 200 millions de dollars de budget et la romance lesbienne d'Abdellatif Kechiche, récompensée d'une Palme d'or au dernier Festival de Cannes ? La réponse se trouve à Montreuil, en Seine-Saint-Denis, dans le petit atelier d'effets spéciaux de Pierre Olivier Persin, l'un des



Dans *Sex Is Comedy*, Catherine Breillat dévoile les coulisses d'un tournage utilisant des prothèses

maquilleurs les plus cotés du moment. C'est là, dans quatre pièces nichées au fond d'une cour, envahies de produits chimiques, de têtes découpées et de monstres en latex, qu'ont été fabriqués certains maquillages des deux films. Pour le premier, on ne nous dira rien : la Paramount a imposé par contrat à l'équipe française de ne dévoiler aucun de ses effets spéciaux inventés sur le tournage. Pour le second, c'est un peu plus compliqué :

Pierre Olivier Persin peut désormais parler plus librement de son travail avec Kechiche, mais une partie de sa mission était au départ soumise à un accord tacite de confidentialité. *"La commande était simple : il voulait des maquillages de vieillissement pour les actrices, et un autre trucage à propos duquel la production nous avait demandé de rester discrets. Disons qu'il y avait une petite omerta sur le sujet"*, raconte

le spécialiste dans son atelier. Le sujet sensible en question, c'est un effet très spécial réclamé par Kechiche, dont Pierre Olivier Persin a conservé quelques échantillons qu'il a accepté de nous montrer : des prothèses hyperréalistes de sexes féminins utilisées notamment par les actrices principales, Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos, lors du tournage de scènes de baise explicites de *La Vie d'Adèle*. Ce sont de minces tulle en silicone, obtenus

à partir des moulages en plâtre du sexe des actrices, recouverts de faux poils pubiens puis repeints en différents tons de couleur chair. Disposés à même le corps, l'illusion est parfaite. *"Les réalisateurs ne souhaitent pas communiquer sur ce genre de trucs en général, et surtout dans le cas de Kechiche, dont le cinéma repose sur un postulat réaliste. Ça casse un peu le mystère"*, précise le créateur d'effets spéciaux. ►



S'il peut aujourd'hui dévoiler ce secret de fabrication, c'est que les actrices du film ont brisé l'omerta au Festival de Cannes, confiant à la presse que les scènes avaient été filmées avec des prothèses. Erreur professionnelle ? Sortie calculée ? Ces révélations auront confirmé une chose : le sexe, au cinéma, est un trucage comme les autres. Des prothèses féminines, des pénis en silicone, des plans de coupe sur des doublures nues, femmes ou hommes : le cinéma français a en effet eu recours à de nombreux artifices depuis qu'il a entrepris de filmer le sexe, et il refuse encore d'en révéler tous les mystères.

un volume de métal

Selon le spécialiste des effets spéciaux Dominique Colladant, qui bosse dans le biz depuis quarante ans, l'essor des trucages

sexuels remonte au début des années 90 en France, avec l'apparition de la "mode des scènes de cul explicites dans les films dits traditionnels". On sortait alors d'une décennie d'érotisme soft façon *37°2 le matin* (1986) de Jean-Jacques Beineix lorsque des cinéastes ont décidé de se confronter réellement au sexe, de ne plus rien dissimuler. Parmi ceux-ci se distingua une femme, Catherine Breillat, qui explorait la question du désir depuis ses débuts (*Une vraie jeune fille*, 1976) et allait désormais accéder à une nouvelle visibilité avec un mot d'ordre : sortir le sexe du monopole de la pornographie. "À l'époque, on nous imposait un modèle de représentation unique, il fallait montrer un peu, tout en restant bien à distance : le sexe, ça choquait le bourgeois. J'ai fait des films contre cette censure, contre l'idée qu'il y avait

des images interdites", se souvient la réalisatrice.

De *36 fillette* (1988) à *Romance* (1999), les films de Catherine Breillat exposaient désormais le sexe sans fard (masturbation et fellation plein champ), et d'autres initiatives équivalentes allaient bientôt émerger – jusqu'à l'apparition du sexe non simulé avec le coup d'éclat *Baise-moi* de Virginie Despentes. "Tout le monde, dans les années 90, voulait avoir sa bite en érection dans son film. Alors comme les acteurs refusaient de se déshabiller, on nous a commandé des trucages", raconte Dominique Colladant, qui fabriqua des imitations pénienues pour Claire Denis (*Trouble Every Day*), Jeanne Labrune (*Si je t'aime, prends garde à toi*) et plus tard Arnaud des Pallières (*Parc*) ou Catherine Breillat, dont le film *Sex Is Comedy* montrait les

coulisses d'un tournage exploitant des prothèses. La technique était au départ rudimentaire, calquée sur les postiches de sexes masculins apparus dans les films érotiques de Tinto Brass ou Russ Meyer : on fabriquait un pénis avec un volume de métal, recouvert d'un godemiché soutenu par deux tuteurs, des tiges disposées entre les cuisses de l'acteur.

Un simple bricolage qui s'est vite perfectionné au cours des années 2000 : du silicone plus translucide a été exploité pour les faux pénis (même si la base reste un godemiché classique, le moulage d'un corps caverneux étant trop compliqué), jusqu'à atteindre un effet d'illusion saisissant dans certaines scènes – voir le faux pénis utilisé par Denis Lavant dans *Holy Motors*. Plus réaliste, plus légère, la prothèse



“les réalisateurs ne souhaitent pas communiquer sur ce genre de trucs en général. Ça casse un peu le mystère”

Pierre Olivier Persin, créateur d'effets spéciaux

Chloë Sevigny et Vincent Gallo dans *The Brown Bunny*. Prothèse ou pas ? L'énigme demeure

est ainsi devenue la meilleure alternative pour les réalisateurs qui souhaitent filmer le sexe sans avoir forcément à négocier avec les acteurs. “C’est compliqué de demander à quelqu’un de se mettre à poil. Et puis, en tant que cinéaste, ça indispose, on a l’impression de violenter les acteurs. Avec une prothèse, on évite ce genre de problèmes”, observe Yann Gonzalez, auteur d’un premier long métrage remarqué cette année à la Semaine de la critique, *Les Rencontres d’après minuit*, où il affuble un personnage joué par Eric Cantona d’une prothèse phallique XXL.

Voilà l’intérêt premier de ces postiches : ils permettent aux cinéastes de représenter le sexe plus librement, en même temps qu’ils décomplexent les acteurs vis-à-vis de leur intimité. “La prothèse est une protection psychologique, c’est une

manière d’être plus cool sur le plateau. Dès qu’on l’enfile, on a l’impression de se déconnecter de sa propre sexualité, d’être dans un registre de jeu”, confirme l’actrice Mona Walravens, qui a elle aussi tourné des scènes explicites dans *La Vie d’Adèle* (coupées au montage du film montré à Cannes).

Mais tous les cinéastes ne s’accommodent pas si facilement de la dimension artificielle des postiches, et certains refusent encore d’y recourir. “Même s’il y a eu des progrès dans la fabrication, on voit bien que c’est du fake : la texture n’est pas naturelle, ça brille, les dimensions sont ridicules”, affirme Sébastien Lifshitz, qui a préféré dans son premier film, *Presque rien* (2000), tourner les scènes de sexe sans trucage (dont une masturbation en gros plan de Jérémie Elkaim). ►

Juliette Binoche et Denis Lavant dans *Les Amants du Pont-Neuf* de Leos Carax





Extrait de *L'Inconnu du lac* d'Alain Guiraudie

doublure cachée

Quand les prothèses ne suffisent plus, il existe alors une autre technique à disposition des réalisateurs pour mimer le sexe : le recours à des doublures, ou *body double*. Ce sont des hommes et des femmes, parfois issus de l'industrie porno, recrutés sur un tournage traditionnel (moyennant 500-600 euros par jour) pour remplacer les acteurs dans les gros plans explicites. Alain Guiraudie en a fait l'expérience sur le tournage de son dernier film, *L'Inconnu du lac*, comportant des plans de baise entre hommes.

"Comme mes acteurs avaient fixé des limites vis-à-vis des scènes de sexe, on a lancé un casting bites. Mais c'est compliqué, il faut que ça fasse illusion, que le corps de la doublure et sa pilosité correspondent bien à l'acteur remplacé. Nous, on avait décidé de ne pas chercher dans le milieu du X, où les physiques sont trop formatés", explique le réalisateur, qui a fini par trouver sur un site de rencontres la doublure de ses scènes les plus hard – dont une éjaculation en plan rapproché.

Ce genre d'emploi de *body double*, le cinéma français en est coutumier

"comme mes acteurs avaient fixé des limites vis-à-vis des scènes de sexe, on a lancé un casting bites"

Alain Guiraudie, à propos de *L'Inconnu du lac*

depuis quelques années : on en connaît dans *La Vie de Jésus* (1997) de Bruno Dumont ou *Pola X* (1999) de Leos Carax (des scènes de pénétration assurées par des doublures, créditées au générique), dans *Anatomie de l'enfer* (2004) de Catherine Breillat (une fellation) ou encore *Sade* (2000) de Benoît Jacquot (une masturbation). Et comme pour les prothèses, certains cinéastes, par souci de réalisme, sont assez réticents à l'idée d'avouer qu'ils ont eu recours à l'artifice des *body double* : ce serait reconnaître la tricherie, rompre le contrat de croyance avec le spectateur. Ils préfèrent donc parfois laisser planer un doute sur les méthodes de fabrication des scènes de sexe, sur l'emploi ou non de doublures, au risque, à terme, de nuire aux acteurs impliqués.

Car jouer dans un film contenant du sexe explicite, même simulé, même ayant eu recours à des prothèses, n'est malheureusement pas sans conséquence pour les acteurs, et l'on ne compte plus les carrières qui ont eu à en souffrir. Aux États-Unis, Chloë Sevigny a ainsi passé ces dernières années à devoir s'expliquer au sujet du fameux plan de *The Brown Bunny* (2003) : une fellation qu'elle prodiguait en gros plan à l'acteur-cinéaste Vincent Gallo. Lui, affirmait qu'aucune prothèse n'avait été utilisée sur le plateau,

tandis que la réalisatrice Claire Denis confiait à la presse avoir reconnu, dans cette scène, le faux pénis utilisé pour son film *Trouble Every Day*. Mais personne n'a jamais su le fin mot de l'histoire, et Chloë Sevigny, toujours assez vague sur la question, se confronte encore aujourd'hui à la polémique.

En France, Caroline Ducey eut à subir une situation équivalente au moment de la sortie de *Romance* de Catherine Breillat, dont elle incarnait le premier rôle féminin face au hardeur Rocco Siffredi, avec qui elle partageait des scènes explicites, certaines non simulées : *"Catherine m'avait demandé de ne pas parler pendant la promotion, de ne pas dévoiler ce qui était réel ou faux dans les scènes de sexe, se souvient-elle. J'avais 21 ans, aucune expérience, et j'ai vécu la sortie du film comme une violence : tout le monde voulait savoir ce que j'avais fait sur le tournage, je recevais des remarques salaces... Je me suis pris le puritanisme en pleine face. Ensuite, il y a eu l'arrivée d'internet, la récupération des images de sexe du film, sorties de leur contexte. J'ai eu l'impression de perdre mon intimité."*

Voilà ce qui explique sûrement les déclarations des actrices de *La Vie d'Adèle* de Kechiche : reconnaître que tout est faux, c'est se protéger à la fois des moralisateurs et des voyeurs. ■

P-H·O~E,N·I^X



12.11

MARSEILLE, LE DÔME
MARDI 12 NOVEMBRE 2013

14.11

LYON, HALLE TONY GARNIER
JEUDI 14 NOVEMBRE 2013

15.11

NANTES, ZÉNITH
VENDREDI 15 NOVEMBRE 2013

16.11

TOULOUSE, ZÉNITH
SAMEDI 16 NOVEMBRE 2013

23.11

LILLE, ZÉNITH
SAMEDI 23 NOVEMBRE 2013

NOUVEL ALBUM "BANKRUPT!" DÉJÀ DISPONIBLE

LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS
WEAREPHOENIX.COM



CORIDA

TSUG

inRockuptibles



belle de jour

"I am what you want to see, I show what I am not."

C'est sur cet aphorisme que s'ouvre la page d'accueil de **Rita Lino**, star montante des réseaux sociaux et autres magazines érotiques underground. Dans son journal en ligne, cette jeune artiste basée à Berlin écume ses jours et ses nuits dans de tendres mises en scène et de compulsifs autoportraits.







portfolio







3D printer love

une nouvelle de Beatriz Preciado

Paris, dans un futur indéterminé. Belleville s'appelle désormais Chéngshi-Qatar et les imprimantes 3D, qui fonctionnent avec de l'encre de cellules vivantes, savent reproduire toutes sortes d'organes humains. **illustration Broll & Prascida**

L'avait préféré marcher dans la ville pendant plusieurs heures pour arriver jusqu'ici, alors que le même trajet lui aurait pris à peine trois minutes en Transporteur. Il avait besoin de sortir, il avait passé ces dix derniers jours enfermé à programmer dans son appartement. L'air était oppressant, mais la lumière diaphane l'aidait à respirer. Il avait rejoint le boulevard de la Bastille en remontant le jardin qui s'étendait depuis quelques années dans le creux de ce qui avait été le lit de l'ancien fleuve, la Seine. Depuis que les voitures avaient complètement disparu de l'espace urbain, les rues avaient été repeuplées : au centre des avenues les plus larges s'élevaient de hautes tours d'habitations unipersonnelles inspirées de la Nakagin Capsule Tower du XX^e siècle, à ceci près qu'au lieu d'être construites en béton, elles étaient faites de bambou vivant renforcé au biopolycarbonate alvéolé. Les rues plus étroites avaient été transformées en ruelles où se regroupaient une multitude de services : bars électroniques, cabines de robot-massages, casinos bancaires, salles de tirs télédirigés... Max aurait pu y louer un espace de bureau pour deux ou trois heures, les clients ne manquaient pas, mais Alice l'attendait au coucher du soleil. L'ancien quartier de Belleville, que tout le monde connaissait à présent sous le nom de Chéngshi-Qatar, s'était transformé récemment en une *gated community* : un territoire corporatif qui, bien que physiquement situé à l'intérieur de la ville de Paris, fonctionnait comme

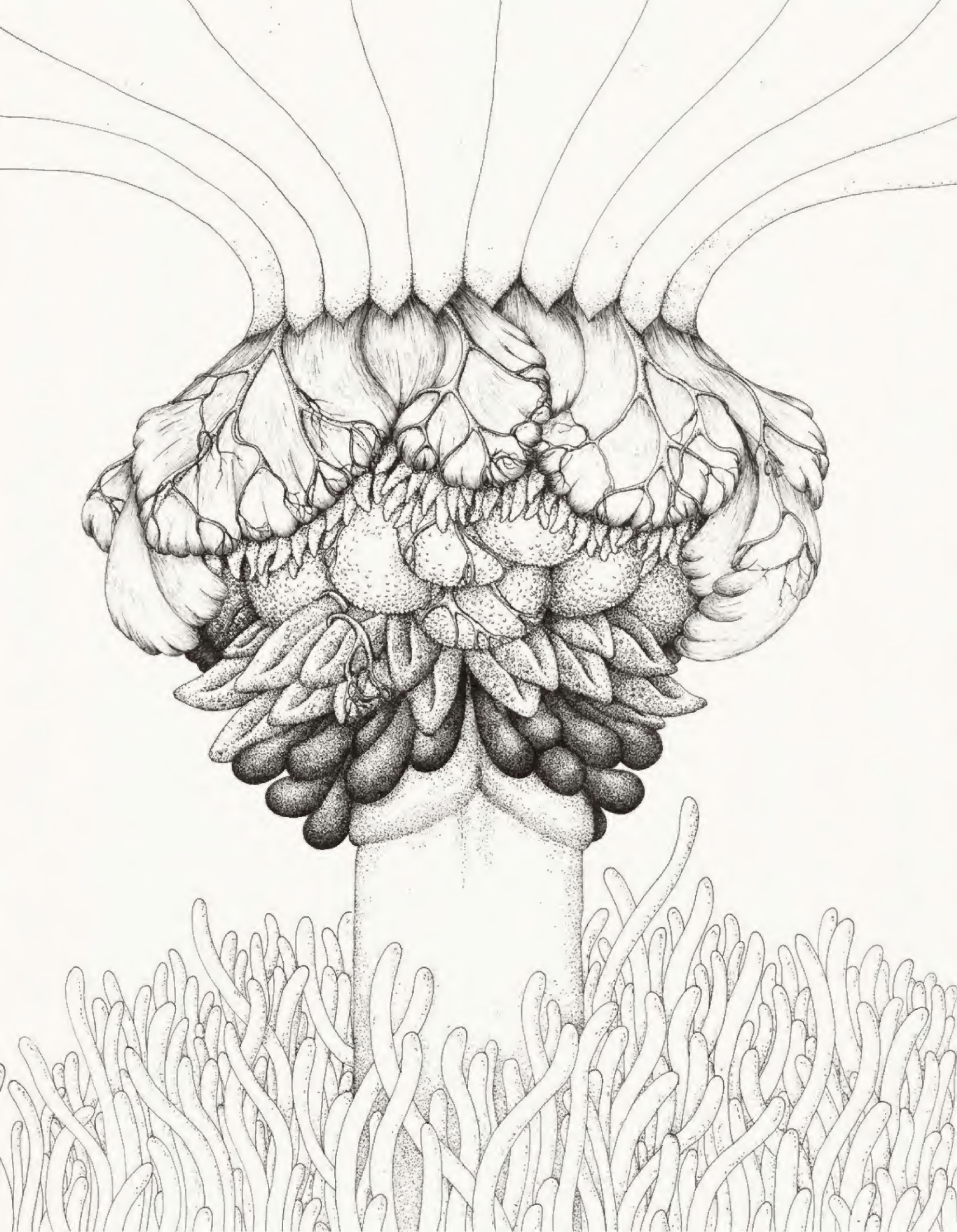
une province politiquement extériorisée appartenant à une alliance unissant quelques-unes des industries les plus puissantes du Qatar et de l'ancienne République de Chine. Bien que chaque résident soit identifié et que pour y avoir accès par les rues des Pyrénées, Saint-Maur ou Ménilmontant il faille passer par le portail de reconnaissance d'ADN, il n'était pas très compliqué d'entrer par les galeries souterraines du parc des Buttes-Chaumont ou encore de soudoyer un résident des petites rues de la butte Bergeyre, pour se faufiler discrètement dans l'avenue Simon-Bolívar.


Max connaissait parfaitement ces chemins, il était entré des centaines de fois : tel le vieux coyote mexicain, le sexo commercial était habitué à passer les frontières. Il avait étudié la bio-informatique au début du siècle, dans le département d'histoire de la conscience de l'université de Santa Cruz. A cette époque, il appartenait à une communauté Queer Ecosex qui remettait en cause la différence sexuelle. Ils plaidaient pour l'autodétermination de sexe et de genre, et la reconnaissance de la terre, Gaia, comme sujet politique. Quoique encore jeune, il avait publié quatre livres et travaillé dans les départements d'études bioculturelles les plus prestigieux de la planète. En ces temps-là, une nouvelle révolution sexuelle paraissait imminente, le corps de la multitude était en ébullition. Mais ce qui arriva finalement fut la guerre, et non la révolution. Les grands conflits de 2022, le changement de gouvernement et la recrudescence des contrôles d'identité sexuelle ne lui avaient plus ►



l'auteur

Beatriz Preciado est philosophe. Elle a publié *Manifeste contra-sexuel* (2000), *Testo Junkie - Sexe, drogue et biopolitique* (2008) ou *Pornotopie - Playboy et l'invention de la sexualité multimédia* (2011)





permis d'enseigner, ni de conserver une tribune publique. A 35 ans il avait changé de nom et appris à vivre de n'importe quoi : promenade de chiens, dépannage domotique, enseignement de lecture de codes à domicile... Il n'avait pas tout de suite pensé au travail sexuel jusqu'à ce qu'il découvre que ses anciens collègues avaient déployé un réseau de services sexuels, une couverture pour une plate-forme de résistance contra-sexuelle. Aujourd'hui il programmat des jeux vidéo grâce auxquels ses clients pouvaient réaliser n'importe quel fantasme avec lui, avec elle, ou avec ses variations transsexuelles – Max, virtuel ou réel, était pansexuel.

Si ce n'était l'actuel contrôle paragouvernemental, les transformations technologiques de ces vingt dernières années auraient pu induire des changements biopolitiques qui dépassaient de très loin les innocentes utopies queer du début du siècle. La science aurait pu rejoindre la poésie. Max avait connu les premières imprimantes 3D, bien avant la guerre dans le Massachusetts Institute of Technology, il les avait vues naître, à l'époque où elles paraissaient encore des mécaniques maladroites, avant de devenir les mères du nouveau millénaire. Les imprimantes 3D n'avaient d'abord été que de simples machines capables d'imprimer des maquettes en volume, à partir de patrons conçus par ordinateur. L'encre des premières imprimantes 3D étaient le métal, le plastique, la cellulose, les photopolymères de base acrylique... Mais tout a basculé lorsque les cellules vivantes sont devenues la nouvelle encre des imprimantes 3D. La guerre et le vieillissement de la population mondiale avaient provoqué une crise du système de santé que seule l'impression des organes en 3D avait permis de résoudre. Les expériences sur des animaux mammifères laissèrent rapidement la place à l'expérimentation sur les humains : la guerre avait transformé le champ social en laboratoire. Les livres disparaissaient alors que nos nouveaux organes poussaient des machines. On commença à imprimer la chair quand on a cessé d'imprimer le texte.

On commença la commercialisation pour usage hospitalier des logiciels

qui permettaient d'imprimer en moins de dix heures un rein, un foie ou un pancréas à partir de biomatière cultivée avec l'ADN des cellules-mères de chaque individu. Héctor Corrales, du département de médecine régénérative de l'armée américaine, mit au point la première maquette de sexe imprimé prêt à accrocher : ce fut un pénis XL spécialement dessiné pour remplacer les organes des soldats mutilés ou endommagés pendant la guerre. Il fut surnommé la "post-war dick". Les blagues des G.I. disaient : si tu es musulman et que tu prends une bombe sur la gueule tu vas au paradis, si tu es américain, tu te réveilles avec une bite high-tech. Le corps à réparer était inséré dans une imprimante 3D qui fabriquait l'organe en injectant directement sur la peau des tissus vivants et des vaisseaux sanguins. Ça marchait plutôt bien, les organes étaient biocompatibles, il n'y avait pas de rejet ni de panne. L'armée américaine avait jugé prudent de garder secrets les noms des hommes sexo-imprimés pour éviter toute discrimination, mais très vite quelques nouveaux implantés avaient fait fortune dans le porno. Un biomarché visant à remplacer des pénis bio par des pénis 3D imprimés s'était développé et Monsanto Body Care en profita pour breveter des logiciels permettant d'imprimer les bites de stars mythiques comme Rocco Siffredi ou François Sagat. On parlait même d'un marché parallèle avec des logiciels "historiques" reconstruits rétrospectivement à partir d'ADN de la bite de Mao, Lénine, Malcolm X, Mandela, Foucault et Oussama Ben Laden.

Il paraissait étrange que personne n'y ait pensé plus tôt. La philosophe néomatérialiste ougandaise Abitbol Wiembé avait élaboré dans la clandestinité une théorie nommée "blocage métaphysique" : Wiembé affirmait que le problème n'avait pas été instrumental, mais plutôt épistémologique. Nous avions les machines mais nous n'avions pas les concepts. Nous n'avions pas pris la matière au sérieux. Bien sûr, il y avait eu des visionnaires, comme Jérôme Bosch au XV^e siècle, ou Gironcoli au XX^e siècle, mais ils avaient été des artistes plutôt que des gouvernants.



Monsanto acquit les brevets de toutes les maquettes d'organes humains, y compris seins, pénis, vagins et anus

La société de la fin du XX^e siècle pensait encore le corps comme un tout organique sacré dont l'intégrité était plus ou moins donnée au moment de la naissance. On venait au monde et on mourait dans le même corps, avec les variations évidentes causées par la croissance, la reproduction, la vieillesse, la maladie et la mort. Si l'ère Gutenberg s'était caractérisée par l'abandon de la matière au profit de l'idée (transformée ensuite en image, signe virtuel, code), l'ère Gutenberg 3D impliquait un retour à la matière comme lieu au sein duquel le signe devient vivant. Tout cela avait probablement quelque chose à faire avec le nouveau syncrétisme techno-taoïste-chrétien qui a permis la nouvelle alliance sino-occidentale : le Verbe s'est fait chair, la chair capital et demeura parmi nous.

Il aurait été possible d'imprimer n'importe quel organe sexuel sur n'importe quel corps : pas simplement des pénis sur le bras des femmes ou des clitoris sur le nombril des hommes, mais encore de maquetter de nouveaux organes, dépassant formellement et fonctionnellement la logique de la différence sexuelle. Mais les corporations bio-informatiques ont passé un accord avec les armées paragouvernementales : en moins de deux ans, il fut interdit de maquetter, imprimer et implanter des organes sexuels non-conformes au sexe assigné à la naissance. La programmation interracial fut interdite, la synthèse homme-animal punie avec des peines de prison à vie.

En réalité, la bio-imprimante 3D était d'un fonctionnement assez simple, ce qui était complexe était la conception et l'accès aux logiciels permettant la réalisation de maquettes d'organes. La fondation Robert Wood Johnson, première société à disposer d'un logiciel de rein, fut absorbée par Monsanto qui ne tarda pas à acquérir les brevets de toutes les maquettes d'organes humains, y compris seins,

pénis, vagins et anus. Le Bio-Facebook 3D, qui contenait les codes ADN et les cellules-mères de tous ses usagers, devint une bio-archive planétaire qui permit à Monsanto de gérer la distribution des organes et des patentes.

Malgré tout et comme Abitbol Wiembé l'avait annoncé, le biocontrôle pharmacopornographique était le préambule à l'anarchie. Grâce au réseau de piratage qui se développa, la conception des organes ne fut bientôt plus le privilège des médecins et des ingénieurs, mais s'ouvrit au travail de l'intelligence collective. Pour la première fois, il n'y avait plus de limite à la conception d'un organe. Ou plutôt les seules limites étaient le désir et la capacité d'un corps à l'insérer dans son système fonctionnel, et surtout libidinal. L'hétérosexualité normalisée des XIX^e et XX^e siècles correspondait à la logique de l'identité et de la différence, de la mécanisation industrielle, d'une sorte de fordisme reproductif : son but était la reproduction sexuelle à moindre coût, en masse et dans le moins de temps possible. La nouvelle esthétique contra-sexuelle, en revanche, découlait de la logique diffuse proposée par Lofti Zadeh, de l'automation copyleft, des principes de complexité, singularité, intensité et lenteur. C'était ça que l'imprimante 3D avait rendu possible.

Il existe de nombreux opposants aux organes imprimés, les plus radicaux sont des nostalgiques de l'esthétique sexuelle du siècle dernier qui se passent en boucle des pornos de 1980. Ils se font appeler "généralistes". Ils refusent tout processus d'érotisation de la biomatière imprimée. Ils affirment que les corps avec des organes sexuels imprimés souffrent du fétichisme 3D. Mais quoique illégale, la contre-culture des organes imprimés pirates gagne du terrain de jour en jour. Les fétichistes 3D sont précisément les clients de Max.

Pendant les six dernières années, Max a dédié deux ou trois jours par semaine au travail sexuel, ce qui lui permettait de consacrer la plupart de son temps à la rédaction de textes, logiciels et maquettes virtuelles qui étaient ensuite diffusés sur l'intranet de la Résistance contra-sexuelle de Paris à La Havane en passant par Istanbul. Alice Kang était une pièce clé du réseau : transsexuelle ►

en d'autres temps, informaticienne et formée à Pékin en médecine chinoise, Alice s'était spécialisée en hacking des softwares permettant d'imprimer des organes sexuels et de craquer des maquettes de sexes. Alice n'était pas simplement douée, elle était la meilleure biohacker de la planète. Elle avait été surnommée 3-Diderot parce qu'on disait d'elle qu'elle était en train de réécrire l'Encyclopédie de la vie.

Pour arriver aux bureaux d'Alice Kang, il fallait d'abord traverser une pharmacie chinoise située au numéro 17 de la rue Civiale. Il ne s'agissait pas d'une façade : Alice Kang faisait fonctionner l'imprimante 3D en observant les plus strictes recommandations de la médecine orientale. Max avait tendu à la jeune apothicaire au comptoir une ordonnance avec les codes qui permettaient l'accès à l'arrière-boutique. Alice et Max échangeaient de l'info et des maquettes depuis plus de deux ans mais ne s'étaient jamais rencontrés physiquement. Des centaines de théories circulaient à propos de l'apparence du corps de 3-Diderot. Selon certains, elle se serait implanté le premier organe sexuel totalement hacké de l'histoire en 2025, et à partir de cette date n'avait jamais cessé d'utiliser son corps comme une plate-forme d'expérimentation micropolitique. Mais aucune image d'elle ne circulait sur les réseaux.

Max était plongé dans ces spéculations anatomiques lorsqu'un corps quasi humain lui ouvrit la porte : Alice Kang avait les yeux d'un tigre, les oreilles droites d'un bulldog, ou peut-être d'une chauve-souris dépassant d'une longue chevelure blanche, une poitrine totalement plate couverte d'une tunique de fougère vivante qui lui donnait l'apparence d'un personnage sorti d'un tableau de Max Ernst. L'idole d'Alice était El Lissitzky : elle tentait de faire une synthèse organique et incarnée de toutes les esthétiques révolutionnaires. Mais le plus troublant, sans aucun doute,

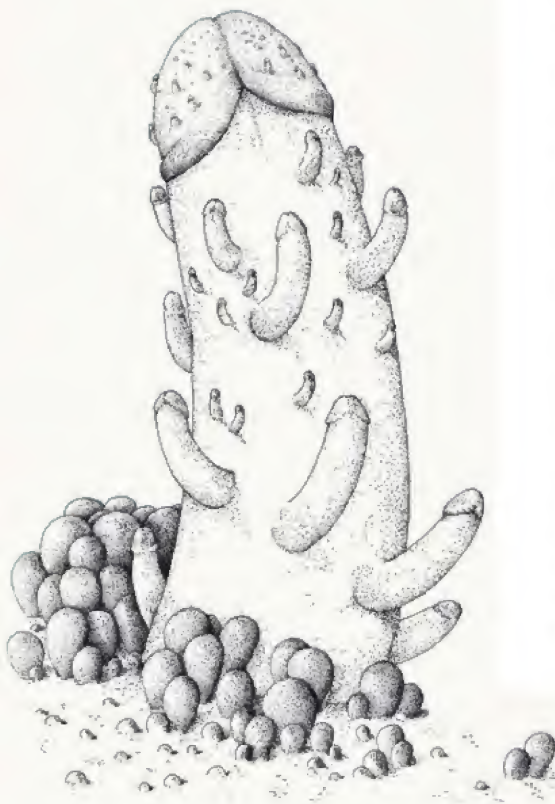
il allongea sur la plate-forme de l'imprimante son corps banal, presque une relique biopolitique du XX^e siècle

lors d'une première rencontre, était qu'Alice avait trois bras dont l'un, le plus long, partait de son pelvis, de telle sorte que quand Max dut lui serrer la main il ne sut vers quel bras la tendre. Mais avant même que Max ait pu faire un geste, comme si elle était coutumière de cette hésitation, Alice recouvrit sa main de ses trois mains, comme on protégerait un petit oiseau de la pluie. Elle avait attendu ce moment depuis des mois.

Alice avait dessiné la maquette d'un sexe entièrement neuf pour Max : il s'agissait d'une variation vivante

de la bande de Möbius reprogrammée à base de cellules vascularisées du clitoris. L'implantation allait se faire sur sa poitrine. Ils en parlaient depuis des mois, ils se connaissaient, ils avaient déjà signé quelques contrats sexuels mais celui-là était le plus intense : Max se ferait implanter un sexe conçu par Alice. Pendant tout ce temps, Alice avait manipulé le code génétique de Max, adénine, thymine, cytosine, guanine, elle connaissait son code par cœur. Elle l'aimait. Max avait vu la maquette de son nouveau sexe en version digitale, il s'était connecté à un programme real-life qui lui avait permis d'expérimenter quelques effets de l'implant, mais le processus d'incorporation, lui avait assuré Alice, ne ressemblerait à rien de ce qu'il connaissait.

Max désirait qu'Alice imprime ce nouveau sexe sur son corps. Ils avaient parlé pendant deux heures, sans s'arrêter, sans se toucher. Max aurait aimé voir quelques-uns des organes sexuels hackés du corps d'Alice avant d'implanter le sien. Mais cette retenue anatomique faisait partie du contrat. Max se déshabilla pour la première fois devant Alice : son corps banal, presque une relique biopolitique du XX^e siècle. Il s'allongea sur la plate-forme de l'imprimante. D'une main, Alice lui installa la perfusion et le connecta au système qui contrôlerait ses signes vitaux, tandis qu'avec les autres mains elle lança le programme de l'ordinateur connecté à la bio-imprimante 3D. Encore éveillé, bien qu'anesthésié, Max sentit comment l'encre composée de cellules vivantes s'imprimait sur son plexus. ■



CHARLIE
SHEEN

INFO DISTRIBUTION PROCESSING LINE PRODUCTION ZOTROPE

JASON
SCHWARTZMAN

DANS LA
TÊTE DE
Charles
Swan III

**La nouvelle fantaisie
de l'équipe de
MOONRISE KINGDOM
& DARJEELING LIMITED
ACTUELLEMENT**

UN FILM DI

ROMAN COPPOLA

KATHERYN WINNICK AUBREY PLAZA PATRICIA ARQUETTE & BILL MURRAY

independent.

MUSIQUE ET CHANSONS DE LIAM HAYES DIRECTEUR ARTISTIQUE ELLIOTT HOSTETTER
VONDEE HENLEY, RONAN O'BRIEN

APRIL NAPIER PRODUCED BY AMERICAN POSTERS

DARREN DEMETRE
 FOUNDER, DEMETRE

PRODUCED BY MICHAEL ZAKIN & ROBERT MARON
CALIFORNIA [C] 2004 ROMAN CORREA



PRODUCED BY YODIE HENLEY & ROMAN CUPPOLA

AMERICAN ZOO/TROPE

HOLLYWOOD,

CALIFORNIA 3 REARVIEW MIRROR ROMAN COPPOLA

10

10

10



intrusions

Né à la fin des années 80 dans le nord-est de la Chine, **Ren Hang** expose cet été aux côtés de la jeune garde d'Asie de l'Est, dans le off des Rencontres d'Arles. Ses saynètes, ultrasophistiquées, cachent bien leur jeu (de mains et de vilains).

exposition ASEAN, jusqu'au 15 septembre
à la galerie Le Magasin de jouets, à Arles (13)
www.renhang.org & www.lemagasindejouets.fr









portfolio









reportage



l'inconnu des bois

A l'heure d'internet et des smartphones, les lieux de **drague homo en plein air** continuent de subsister, comme le laisse entrevoir le film d'Alain Guiraudie, *L'Inconnu du lac*.

Témoignages d'habitues qui y trouvent une autre manière de vivre leur homosexualité...

par Marc Endeweld photo Fabien de Chavanes

Depuis la fin du XVIII^e siècle, Tiergarten est le lieu de rapports homosexuels payants. A partir des années 1920, une partie de ce vaste parc au cœur de Berlin est devenue un lieu de drague homo, de jour comme de nuit. Photos extraites de la série *Ich bin ein Berliner*

Bois de Vincennes, près de la porte Dorée dans le XII^e arrondissement de Paris. Un haut lieu de la drague homo, situé le long du périphérique. Il est 23 heures, en été. Le bruit des moteurs est étouffé par les arbres et la pénombre. Au loin, les lampadaires scintillent. Des silhouettes d'hommes se découpent dans les bosquets. Près d'une trentaine. Tous les âges, tous les styles – mais pas mal de jeunes. Ils marchent lentement, se jaugent du regard, se matent parfois avec insistance, dans un silence quasi total. On entend seulement leur respiration et leurs pas tandis qu'ils se fraient un chemin parmi les feuilles et les brindilles. Une branche craque ici ou là. Ça tourne assez vite, chacun semble vraiment excité. "Tu viens souvent ici ?", lance Karim¹, 20 ans environ. Il semble gêné mais arbore un sourire entendu. Il fréquente assez régulièrement le lieu : "Je n'aime pas le Marais, avec toutes ces folles musclées. Je ne suis pas communautariste." S'il ne se retrouve pas dans les images gays habituelles, il est pourtant "out" auprès de sa famille et vit avec un mec de son âge depuis deux ans. Ce n'est pas le cas de Youssef, 34 ans, qui a divorcé il y a quelques mois. S'il est venu à Vincennes ce soir, c'est pour retrouver un plan cul régulier avec un mec : "Tas pas de l'herbe ? ►



reportage

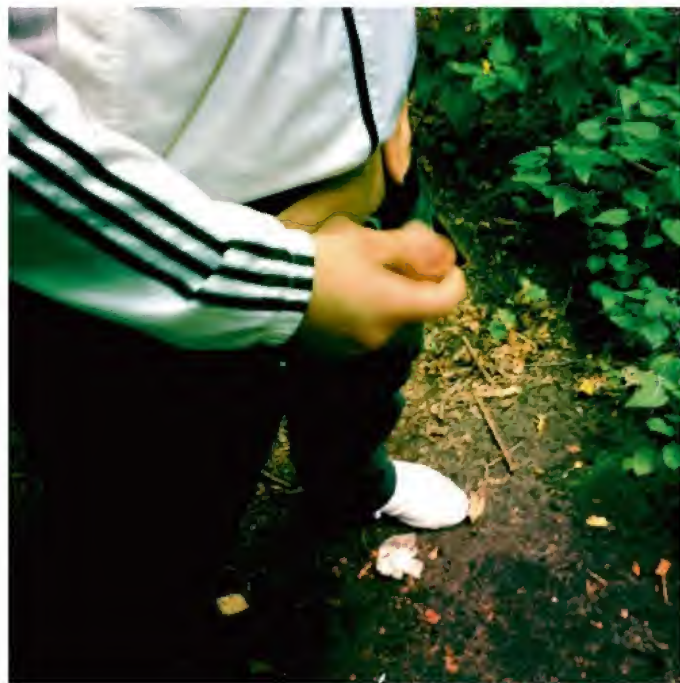
Je préfère fumer quand je viens ici, c'est un endroit glauque. Et puis je me sens souvent mal avec les mecs. T'as un mec ? Un mari ? Car maintenant il y a le mariage même pour vous..." Plus loin, on trouve Franck, grand gaillard qui se dit "pédé" mais vit depuis six ans avec une fille. Officiellement hétéro : "Ma famille ne le comprendrait pas. Pourtant, c'est irrépissible. Donc, dès qu'il fait beau et que ma copine n'est pas là, je viens ici."

le manège des dragueurs

Le géographe et universitaire Stéphane Leroy s'est intéressé de 1996 à 2009 aux "interactions sexuelles impersonnelles" au bois de Vincennes durant la journée. En découvrant les lieux il y a une quinzaine d'années, il a décidé d'y mener une enquête, intrigué par le manège incessant des dragueurs. A partir de multiples observations, d'une centaine d'entretiens avec des dragueurs, des flics et des SDF, Stéphane Leroy a réussi à décrire les dynamiques actuelles de drague au fin fond du bois de Vincennes : pour beaucoup de gays "out", la bronzette du week-end n'est plus forcément synonyme de drague aboutissant à des plans cul. En semaine, les dragueurs se définissent aujourd'hui à 70 % comme des hétéros, souvent mariés, avec enfants, et certains sont parfois homophobes...

"la chasse en plein air, c'est beaucoup plus sympa que les plans cul froids que tu négocies sur le net"

Nathan, habitué des Tuileries



Les lieux traditionnels de la drague homo sont divers : en ville, on les trouve du côté des gares, des toilettes publiques, des quais, des parcs, des cimetières ou des chantiers abandonnés ; à la campagne, ils se situent à l'arrière des plages, sur les aires d'autoroute. Stéphane Leroy rappelle que "ces lieux de drague nés de pratiques interdites défient la norme hétérosexuelle qui façonne et contrôle les espaces publics". Candidat en juin à la primaire écolo de Paris, Thierry Schaffauser, ancien d'Act Up et cofondateur du Strass, le Syndicat du travail sexuel, a la même analyse : "Derrière la répression de la sexualité en plein air, il y a une question éminemment politique. Les riverains voient les lieux de drague comme une nuisance mais en fait, ce qui les gêne, c'est qu'ils perdent symboliquement un espace. En réalité, dans l'imaginaire collectif, cette homosexualité de plein air reste une forme de déviance sexuelle. Il y a deux siècles pourtant, il était normal de baiser en plein air à Paris car il n'y avait pas d'intimité dans les logements, les gens vivaient entassés. Pourquoi ça ne serait plus légitime aujourd'hui ?"

provocations policières

Bien sûr, cette "répression" ne dit pas son nom. Les services des jardins taillent les bosquets, les policiers multiplient les patrouilles sur les lieux de drague. L'heure est à la respectabilité. Contactée, la préfecture de police de Paris nous répond "ne pas avoir d'interlocuteur qui se sente à l'aise sur le sujet" ! L'avocat Etienne Lesage confirme pourtant que des baiseurs impénitents se font régulièrement arrêter et poursuivre pour exhibition sexuelle, passible d'un an d'emprisonnement et jusqu'à 15 000 euros d'amende selon l'article 222-32 du code pénal : "Avant, c'était un renvoi systématique au tribunal correctionnel. Aujourd'hui, ce sont plutôt des rappels à la loi et des amendes de 200 euros. Il y a deux ans, j'ai réussi à annuler les poursuites dans deux affaires car les policiers avaient provoqué la commission du délit" en se mêlant aux homosexuels.



Interpeller la nuit tombée dans des espaces déserts et loin des enfants, c'est manifestement excessif en terme de liberté publique. Certains policiers se constituent même partie civile ! Moi j'y vois des relents d'homophobie."

Un tabou de la drague en plein air pour le moins paradoxal au regard de la lutte contre la discrimination : *"Les responsables politiques comme Bertrand Delanoë rappellent que la police doit lutter contre l'homophobie, or l'espace où il y a le plus d'agressions, où l'homophobie s'exprime le plus, c'est dans les espaces de sexualité en plein air. Mais ça, personne ne veut en parler,*

c'est un sujet politiquement trop clivant", constate Thierry Schaffauser.

Aux Tuileries, il est loin le temps où des centaines de mecs se retrouvaient l'après-midi sur la terrasse de l'Orangerie, le long de la Seine, pour se draguer tranquillement à travers tout un cérémonial que l'on trouverait aujourd'hui suranné. La nostalgie guette d'autres lieux, comme le petit parc au bout de l'île Saint-Louis, où de rares dragueurs viennent encore s'aventurer, comme au milieu du cimetière du Père-Lachaise, du côté du chemin des Anglais... ►

“dans l’imaginaire collectif, cette homosexualité de plein air reste une forme de déviance sexuelle”

Thierry Schaffauser, du Syndicat du travail sexuel

La baise hard au quai d'Austerlitz, que l'on aperçoit dans le film de Cyril Collard, *Les Nuits fauves*, ou la drague dans les chiottes de la gare du Nord, filmée par Patrice Chéreau dans *L'Homme blessé*, sont-elles réellement des expériences du passé rendues impossibles par le développement d'internet et des politiques sécuritaires ?

camaraderie homosexuelle

La nécessité d'une camaraderie entre homosexuels, en dehors des lieux de commerce, n'a pourtant pas disparu et de nombreux jeunes gays la recherchent : *"Je crois qu'il est possible de faire de vraies rencontres dans les coins de drague, confie Richard, 32 ans, qui a pourtant grandi avec internet. Ce genre d'endroit génère beaucoup plus que du sexe. Les contacts sociaux sont réduits à peau de chagrin mais ils peuvent être de qualité. Et surtout, pour beaucoup de pédés déracinés, immigrés 'fresh off the boat', c'est souvent le moyen de retrouver une vie sociale. Généralement, il y a toujours un pédé plus folle que les autres qui aime alpaguer les dragueurs et demander son avis à tout le monde sur tout et n'importe quoi. Là, ça devient marrant. Les mecs parlent, quitte à oublier la raison même de leur venue. Même si ça paraît surfait, il y a une forme de fraternité, malheureusement trop éphémère."* Il ajoute : *"Les rencontres dans les parcs ont constitué la matière brute de ma vie gay."*

Car comme le rappelle Roland Barthes dans la préface de *Tricks*, récit culte de l'écrivain Renaud Camus de ses multiples expériences de drague dans les années 70, *"ce qui excite le fantasme, ce n'est pas seulement le sexe, c'est le sexe plus l'âme"*. *"Dans ce genre de lieu, tout passe par les regards, confie Baptiste, 32 ans, qui habite Issoudun dans le Berry. La motivation pour y aller vient surtout de l'excitation en elle-même et du shoot d'adrénaline que cela procure."* Ancien habitué du lac du Val d'Auron à Bourges, il constate une nouvelle vie de la sexualité en plein air avec le développement des applications de drague sur smartphones : *"Avec Grindr, c'est très simple de retrouver quelqu'un de passage ou un vacancier sur une aire d'autoroute. Avant, les spots de drague n'étaient connus que des initiés, routiers ou VRP. Maintenant, ça peut être un étudiant de retour de vacances. Et c'est idéal pour les gens qui ne peuvent pas recevoir. Même tempo, même envie, chacun fait 20 kilomètres en bagnole, on se trouve un bosquet et voilà !"*

pique-nique en Ardèche

Autre ambiance en Ardèche, du côté de Vallon-Pont-d'Arc. Alexis, 42 ans, préfère la tranquillité des plages naturistes. *"Comme il y a des campings naturistes dans la région, beaucoup de mecs seuls viennent draguer près de la rivière. Certains y pique-niquent. La drague se passe surtout de jour. L'ambiance est vraiment sympa. On peut facilement parler avec les mecs. Les gens ici sont nature, pas comme sur les plages près de Montpellier où les types viennent se montrer. Ici, ils ne vont pas regarder si t'as un kilo de trop ou une ride de plus. Et tu trouves de tout : du bi, du marié, de l'homo efféminé..."*

Cette diversité sociale, c'est également ce que recherche Nathan, 25 ans, quand il vient draguer le soir aux Tuileries où on trouve encore à la tombée

de la nuit une très grande variété de mecs : hommes en veston et attaché-case, jeunes fashion, gays SM, jeunes à cagoule sportswear, mannequins perdus, bourgeois du XVI^e et gars du 93... *"Les sites de rencontre sur internet sont un peu oppressants, raconte Nathan. Tout le monde y décrit dans le détail ses pratiques sexuelles et son physique. Ça enlève tout le charme et l'excitation de la chasse en plein air. La drague à l'extérieur, c'est beaucoup plus sympa que les plans cul froids que tu négocies sur le net."*

Pour concilier tranquillité des riverains et sécurité des dragueurs, plusieurs villes des Pays-Bas, notamment Amsterdam et Rotterdam, tolèrent désormais, une fois la nuit tombée, la baise dans leurs parcs publics, dans certaines zones qui sont délimitées par des plots et des panneaux, les flics se chargeant seulement de prévenir tout risque d'agression ! C'est d'ailleurs en draguant dans les parcs de Rotterdam que Richard a compris à quel point *"le besoin de draguer à l'extérieur, dans les parcs, est super fort"*, découvrant *"un brassage phénoménal de mecs différents, métissés et vraiment cool"*. Pour lui, certains lieux de drague n'ont pas perdu de leur attrait : *"Mes meilleures expériences se sont passées à Rotterdam. En plein milieu d'un parc, à côté d'un musée d'art moderne. Des sculptures géantes et étranges rappellent à quel point notre situation est bizarre... et privilégiée."*

draguer dans la rue

Justement, Frédéric, Parisien de 34 ans qui se définit lui-même comme un *"chasseur"*, constate une diffusion de la drague homo dans la rue : *"Aujourd'hui, elle a lieu n'importe où. A coups de regards, c'est beaucoup plus ouvert, moins dangereux. Je peux draguer rue du Louvre, sur les Champs-Élysées. Avant, il fallait aller dans des lieux bien précis, aux Tuileries, sur les quais dans le XIII^e, le XIX^e, à Jaurès, au Trocadéro."* Même sentiment chez le chanteur Nicolas Bacchus, 42 ans, qui adore plus que tout draguer dans la rue : *"Ça m'amuse tellement de draguer des hétéros ! Quand t'y vas d'une manière frontale, en souriant, avec un compliment, comment veux-tu qu'ils répondent par de l'agressivité ? J'ai toujours aimé provoquer mais en fait, depuis quelque temps, je m'aperçois que ça choque de moins en moins. C'est devenu tellement montrable socialement que je ne vais pratiquement plus dans les lieux de drague traditionnels..."* ■

1. les prénoms ont été changés

LE VOYAGE

DU 28 JUIN AU 1^{ER} SEPTEMBRE
— NANTES —



WWW.LEVOYAGEANANTES.FR

l'étoile polaire

Avant de se suicider à 23 ans, **Savannah** avait déjà eu deux vies : groupie et porn-star. Mais entre défonce et mauvais caractère, et malgré sa beauté et ses seins hors norme, celle que ses partenaires surnommaient l'“ice queen” traversa nos vies telle une comète. **par Philippe Azoury**

La première fois que j'ai vu Savannah, elle était en porte-jarretelles émeraude en train de sucer un mec qui avait un abat-jour sur la tête. Il y avait une blonde avec elle pour l'aider à trouver comment allumer la lumière. Comparée à Savannah, la blonde était physiquement moyenne mais elle, au moins, faisait preuve de bonne volonté. En 1991, les producteurs de *New Wave Hookers 2* – les frères Mitchell – savaient d'instinct qu'il fallait ajouter une fille vulgaire et volontaire dans une scène avec Savannah. Que Savannah était trop Savannah, c'est-à-dire trop défoncée à tout, trop méprisante, trop canon et trop consciente de sa beauté hors norme pour que la scène soit réellement excitante. Pour réchauffer un film avec Savannah, il fallait tout ce qu'il manquait à son jeu : de la cochonnerie spontanée et bien salace et beaucoup d'humour. De là, la blonde cochonne. De là, l'abat-jour.

La première fois que la France a entendu parler de Savannah, ce devait être en février 1991, en couverture de *Hot Video*. On y voyait une jolie poupée blonde style marshmallow totalement nue juchée sur une moto. Le titre annonçait tout simplement “*La copine de Billy Idol fait du porno*”. Le papier confirmait que Savannah était pour ainsi dire née groupie. A 16 ans, en 1986, alors qu'elle mangeait avec sa mère dans un restaurant huppé de Los Angeles, Gregg Allman, l'un des anciens Allman Brothers Band (étendard du rock sudiste), la remarque et la regarde avec insistance. C'est la mère de Savannah elle-même qui jouera les entremetteuses

en venant à la table du musicien et lui disant : “*Voici ma fille Shannon*”. L'idylle pourrie durera deux ans, pendant lesquels Savannah s'initie au cirque rock, suit le groupe en tournée, fait un caméo dans le clip *I'm No Angel* (et non *Can't Keep Runnin'* comme il est écrit dans cette bible pleine de coquilles qu'est *The Other Hollywood*), où elle est une des cow-girls qui tient Gregg Allman en joue avec un fusil collé contre son petit minois. On dirait qu'elle a 12 ans, et c'est sans doute pour cela qu'en dépit de son statut de favorite, elle n'est pas exactement mise en avant dans le clip.

Elle participe à ce qu'on lui demande (ouvrez grand la boîte à fantasmes : le rock est aussi fait pour ça) et apprend à se comporter en petite chipie à qui tout est dû. C'est en tournée avec le Gregg Allman Band qu'elle a appris à traverser un club comme si elle en était la seule star, se servant dans les verres des autres, arrachant les clopes des mains de ceux qui venaient de s'en allumer une, toisant la foule depuis sa frange blonde peroxydée et ses longs cheveux raides de jolie Barbie ou de sale mioche, cela dépend des jours et des humeurs.

Il a beaucoup été écrit que l'humeur de Savannah était généralement mauvaise, que c'était là celle d'une fille qui avait depuis longtemps déposé son rapport au réel entre les mains de tous les dealers de Sunset Strip. Quand il n'y avait pas de drogue, elle était insupportable et quand il n'y en avait plus, elle était tout à fait absente. Allman étant à cette époque réputé clean, enfin désintoxiqué, le management du groupe a toujours rejeté l'idée que l'entrée de Savannah sur la scène de la défonce daterait d'avant sa majorité. ►





Pour réchauffer un film avec Savannah – trop défoncée, trop méprisante, trop canon... –, il fallait tout ce qu'il manquait à son jeu : de la cochonnerie spontanée et beaucoup d'humour. D'où les actrices un peu plus vulgaires et salaces, d'où l'homme abat-jour (*New Wave Hookers 2*, 1991) ou le professeur vicelard (*The Invisible Maniac*, 1990)



Pas en ce qui concerne l'héroïne en tout cas (il semblerait que ce soit venu vers 1992, alors qu'elle avait déjà deux pieds dans le porno). Pour la coke, elle circulait en telle quantité à L. A. à la fin des années 80 que personne n'a jamais pensé à poser la question. De toute façon, avant et pendant le porno, la vie de Savannah a toujours été backstage, là où circule le plus de dope, persuadée que sa mission sur terre était de faire corps avec l'électricité du hard-rock et d'en remercier physiquement ceux qui la produisent. Est passé entre ses mains, le sémillant Vince Neil de Mötley Crüe (et vague sosie de Gregg Allman en plus jeune et plus décoiffé), qui n'a rien trouvé de mieux que de se lancer dans une idylle avec Savannah le week-end même où le manager du groupe l'a viré parce qu'il était trop borderline – même pour un groupe aussi barré que Mötley Crüe. De son propre aveu, il est sorti de cette histoire lessivé.

**entre 1992 et 1994,
sa seule présence
sur une jaquette de
VHS poussait des
milliers de mecs
à sortir leur Amex**

Puis ce fut Slash, le "guitar hero" de Guns N' Roses, considéré comme un demi-dieu par les mecs (qui kiffent son art du solo) et comme une bombe par les filles (qui voient dans ses longues bouclettes noires, sa lippe méprisante, son air sombre et détaché – il joue en continuant de fumer sa clope – un croisement sexy entre Jimi Hendrix et Keith Richards). Slash est marié, mais l'histoire avec Savannah commence à durer, au point qu'il dépose des affaires chez elle. La belle est aux anges : Slash à ses côtés, elle est la groupie la plus enviée, comprendre détestée, de tout L. A., une gloire qu'elle alimente en lui faisant une pipe en public dans un bar de la ville. Slash lui promet un week-end à Hawaii. Le samedi venu, elle l'attend. Longtemps. Il ne lui donnera plus signe de vie et enverra quelqu'un chercher plus tard ses affaires. Pour certains de ses amis dans le milieu du porno, où elle commençait à aligner les tournages, le gros des problèmes a commencé là. Et Billy Idol, au fait ? Le truc avec Billy Idol a (selon le hardeur boule de poils Ron Jeremy, qui lui a présenté pas mal de ses potes musiciens métalleux) duré quelque chose comme un quart d'heure. Mais en avoir fait un argument marketing prouvait que Savannah était une fille des années 90 (là où son look veste à franges en cuir blanc et santiags sentait encore très fort la fin des années 80).

Dans une interview pour un obscur magazine français (était-ce *Connexion* ? *Introspection* ? *Sensation* ? *Permutation* ? *Démolition* ?), Savannah disait en gros ce qu'elle a toujours répété : qu'elle détestait qu'on lui éjacule sur le visage ("ce truc visqueux me donne la sensation de m'être vidée le nez en éternuant"), qu'en amour elle n'était pas très fille (un gros mensonge : ses scènes lesbiennes, notamment avec Melanie Moore,



C'est en commençant à poser pour *Hustler* (ci-dessus, en mars 1991) et *Playboy* que Savannah découvre le moyen de satisfaire sa nature exhibitionniste

sont ses meilleures et l'une de ses grandes histoires d'amour restera sa relation volcanique avec la hardeuse brune Jeanna Fine, qui finira par quitter la ville et le porno pour fuir leur relation) mais que ce qu'elle préférait était de se faire lécher par un mec aux cheveux très longs, "longs comme ceux d'une fille".

Avant le porno, Savannah avait commencé par faire l'escort. C'est en posant pour *Hustler* et *Playboy* qu'elle découvre le moyen de satisfaire sa nature exhibitionniste. Ceux qui l'ont entourée durant les quatre ans qu'aura duré sa carrière de porn-star, de 1990 à 1994, disent qu'elle est entrée dans cette industrie pour la pire raison possible : non par manque d'argent, mais par besoin d'être aimée. Son pseudo lui-même (elle est née Shannon Wilsey) est un résumé du problème : il est tiré d'un film de 1982, *Savannah Smiles*, l'histoire d'une petite fille qui fugue pour attirer l'attention de son père, un sénateur trop accaparé pour s'occuper d'elle. Savannah était elle aussi une ado fugueuse, enchaînant les conneries peu après avoir découvert à 13 ans que l'homme qui l'avait élevée n'était pas son père biologique. On trouve dans *The Other Hollywood*, de Legs McNeil et Jennifer Osborne, un extrait d'une lettre que Savannah avait envoyée à son véritable père : "Où étais-tu il y a vingt-trois ans ? Où étais-tu quand j'avais 17 ans et que je sortais avec Gregg Allman, un homme de 42 ans (à chercher le père que j'avais jamais eu) ?"

Ce besoin d'être aimée et d'être reconnue est assorti de celui d'être regardée. Ça saute aux yeux dans cette scène de *New Wave Hookers 2* où Savannah fait ce plan à trois avec la petite blonde vulgos (Sandra Scream) et le type déguisé en lampe d'appartement (T.T. Boy) :

elle y dégage un sentiment permanent de solitude qui s'achève sur un regard caméra quasi désespéré. Le regard caméra est un des gros filons des porn-stars pour se fabriquer un public mais ceux que lançait Savannah avaient un goût différent. Elle a toujours eu l'air de tellement se faire chier sur un plateau, sûre de pouvoir compter sur sa seule plastique – son cul rond, ses seins extraordinairement larges, sa chute de reins – pour dominer la scène que jamais ses regards ne cherchaient à entrer en connivence avec le spectateur. Ça ne se jouait qu'entre elle et elle-même.

Pourtant, entre 1992 et 1994, sa seule présence sur une jaquette de VHS poussait des milliers de mecs à sortir leur Amex : il leur fallait savoir si tout cela était bien réel. Savannah était presque aussi jolie que sur les photos retouchées, mais là n'était pas le problème : Savannah était glaçante. Les mecs du porno, les hardeurs lui avaient donné le surnom de "Ice Queen". Tom Byron rapportait qu'à chaque fois qu'il jouait avec elle et qu'il balançait le sempiternel : "C'est bon, hein ?", elle s'amusait à lui répondre : "Non". Pourtant, elle appréciait Byron, avec qui elle avait fait une de ses meilleures scènes (dans *Forever*, en 1990, avant que l'héroïne n'anesthésie lentement son jeu). Son succès public était ainsi inversement proportionnel à sa cote d'amour auprès des gens du métier. Lorsqu'elle reçut, en 1992, le AVN Award (Adult Video News Award) de la meilleure actrice, elle fut copieusement sifflée et répondit à ses pairs qu'elle savait pertinemment qu'ils ne l'aimaient pas. Pialat, sors de ce corps [de rêve] !

Tout le monde commençait à savoir qu'en 1991-92, Steven Hirsch, le patron des studios Vivid, lui passait tous ses caprices car il avait une liaison avec elle. ►



Jolie poupée blonde, style marshmallow, en couve du *Hustler* de mars 1991. En février 1992, elle pose avec la hardeuse américaine Jeanna Fine, avec laquelle elle vécut une histoire d'amour volcanique

Quand elle le quitte (pour Jeanna Fine puis pour le comique de stand-up Pauly Shore), son attitude de diva cocaïnée ne passe plus : le producteur la renvoie en 1993. Entre temps, Savannah, comme toutes les Vivid girls, était passée sous le bistouri du docteur Pearl, un chirurgien véreux qui exerçait ses talents dans un bled paumé de l'Idaho, escorté par des infirmières d'1,80 mètre avec des seins comme des obus. Doc Pearl, comme à son habitude, lui avait doublé la poitrine. Elle est méconnaissable.

La suite de l'année 1993 ressemble à une longue descente : Savannah se croit poursuivie par un fan, s'achète un rottweiler et ne sort plus sans son Beretta. Elle tourne une vidéo bien *freaks* avec John Wayne Bobbitt, alias Mr Frankenpenis, l'homme qui a défrayé la chronique : il s'est fait greffer sa propre bite après que sa petite amie la lui avait coupée ! Dans la foulée, elle tourne, pour un cachet de 9 000 dollars, un premier gang-bang avec dix mecs : *Starbangers 1*. C'est la grande mode à l'époque, mais beaucoup d'actrices reconnues savent que c'est aussi une sorte de point de non-retour, un truc pas très gratifiant pour l'image. *Anyway...* A revoir le film aujourd'hui, on peut se demander si son esprit est vraiment présent sur le plateau tellement elle a l'air en dehors de l'action. Sa consommation

d'héroïne, seule capable d'apaiser sa paranoïa, augmente. Mais il lui faut le double de coke pour se réveiller. Le mélange alcool-drogue lui donne un aspect bouffi et dans une de ses dernières vidéos, *Outdoors*, où elle s'envoie le jardinier au bord de la piscine, elle déborde de partout, son fessier a doublé de volume – elle n'a que 23 ans. Elle décide d'arrêter un peu le porno, retrouve la ligne, apparaît amincie mais l'air exténué dans *One Point*, le clip du groupe de hip-hop blanc House Of Pain (elle sort alors avec le bassiste), et se fait engager comme stripteaseuse à Las Vegas, dans un gros club qui met le paquet sur la promotion. En bonne tox, elle plante le contrat au bout de trois jours – uniquement parce que David Lee Roth, l'ex-chanteur de Van Halen, est en ville et qu'il est hors de question qu'elle rate ça.

Quand elle revient, elle est tellement persuadée d'être une star qu'elle s'imagineréengagée sur-le-champ : le club lui signifie qu'elle est virée, pour de bon. Le 11 juillet 1994, de retour à Los Angeles, elle a un accident de voiture à l'angle de la Cahuenga : bourrée, elle vient d'enfoncer une clôture et les éclats de verre ont abîmé son petit visage et fait quelques fêlures à son nez. Elle revient dans sa villa de Burbank, à bout, en plein cocaïne blues : elle n'a plus d'argent, plus de contrat, l'accident vient de la déposséder de sa seule arme : ce visage si lisse, si mutin. Elle demande au garçon qui est censé s'occuper de son rottweiler de sortir le chien, puis elle tente de joindre Nancy Pera, son agent, pour lui dire qu'elle va devoir annuler le show qu'elle devait faire à New York pour 5 000 dollars, et qu'il va lui falloir trouver du fric pour de la chirurgie esthétique. Quand Nancy arrive à la villa, il est trop tard : Savannah vient de se faire exploser la cervelle avec le Beretta qui devait la protéger. Elle avait 23 ans. A l'annonce de sa mort, le magazine *Screw* titrera : "*Ding dong, the witch is dead*" ("Ding dong, la sorcière est morte"). Slash, son grand amour, lèvera les yeux deux secondes de sa guitare pour demander : "*Savannah s'est suicidée ? C'est triste.*" Oui : triste. ■

Savannah est entrée dans l'industrie du porno pour la pire raison possible : par besoin d'être aimée



Photo extraite de *The Other Hollywood* (Éditions Allia)

sexorama





Dominants, dominés,
violence, politique...
Jack Tyler veut plus
que du simple sexe
dans ses films

idéal X

Dans une industrie du porno sur le déclin, l'œuvre raffinée de **Jack Tyler** fait figure de chant du cygne. Visite sur son dernier tournage.

Ils sont peu nombreux, les réalisateurs de films X capables de vous envoyer un scénario arborant fièrement sur la couverture la mention "V8" – pour huitième version. Le film s'appelle *Les Caresses de l'aube*, beau titre garrelien qui change des habituels "Infirmières sans culotte" ou "Petite bourgeoise abusée". Jack Tyler, son réalisateur, est un habitué des pas de côté, dans un milieu qui tend plutôt à favoriser le droit au but. Auteur, en dix ans, d'une quinzaine de films pornographiques ("scénarisés", précise-t-il), en plus de deux longs métrages "classiques" – l'un, *André le magnifique* (coréalisé avec Thibault Staib), sorti en salle en 2000, l'autre, *Villa captive*, sorti l'an dernier en DVD –, Emmanuel Silvestre, de son vrai nom, a choisi son pseudo en hommage à Tyler Durden, l'anar qui transformait la cellulite des bourgeoises en pains d'explosif dans *Fight Club*.

Justement, d'anarchie et d'explosifs il est beaucoup question dans *Les Caresses de l'aube*, et c'est finalement moins à Garrel qu'à Mocky, ou au Godard de *Pierrot le Fou* ("un de mes films cultes", nous avoue-t-il), qu'on pense en lisant ces soixante pages de scénario finement dialogué : une histoire de délégué syndical viré pour avoir mis le feu à son usine, vivant aujourd'hui avec deux stripteaseuses, et pressé d'en découdre avec le grand capital. Chez Tyler, sexe, violence et politique sont toujours imbriqués, la pornographie servant à révéler les rapports de domination plutôt qu'à les confirmer – de quoi couper court au reproche le plus souvent fait au genre. ►



Le titre du film est garrélien, mais son actrice, Julie Valmont, y lit le scénario d'un film d'Eustache

Pour ce film, il dit s'être inspiré de *Fish Tank* d'Andrea Arnold, et surtout de *La Saison de la terreur* de Kôji Wakamatsu, qu'il a cherché à adapter dans la France contemporaine.

C'est précisément dans cette position, au lit avec deux nanas, qu'on retrouve le "héros" des *Caresses de l'aube*, au beau milieu de la paisible Fontenay-sous-Bois. Dans un petit pavillon protégé des regards indiscrets par une haute grille, l'équipe est réunie depuis la veille, après avoir passé trois jours dans une discothèque, l'autre décor principal du film. Une fois traversé le jardin où se prélassent ceux qui n'ont rien à faire sur le plateau, nous montons un escalier étroit qui conduit à l'unique chambre. Un simple sommier, une table de nuit, une bibliothèque bien remplie et un poster (avec un poing levé) décorent sobrement la pièce. "Tout comme les gens qui vivent ici et me prêtent leur maison, mes personnages ne sont pas des consommateurs. Ce sont des idéalistes, qui ont eu le courage de remettre en cause le ciment bourgeois de la société : le couple", se justifie le réalisateur. On l'aurait deviné.

une histoire de délégué syndical viré pour avoir mis le feu à son usine et vivant avec deux stripteaseuses

Sous la couette – oui, sous la couette et pas sur – se blottissent Titof (qui, à presque 40 ans, ne mérite plus vraiment son surnom de "petit prince du X"), Julie Valmont et Carla Cat, deux visages relativement neufs dans le milieu. La minuscule équipe (chef op, ingé son, cadreur et maquilleuse) prépare le plan, pendant que Tyler explique la scène aux comédiens. C'est une scène de comédie, la dernière de la journée avant d'entamer les scènes de cul.

Avec une grande douceur, Tyler leur fait répéter un texte inhabituellement long pour eux. "C'est pas évident, c'est sûr, pour nous qui ne venons pas du théâtre ou du ciné traditionnel, mais il sait nous mettre en confiance", explique, fière, la rousse Julie Valmont. Carla Cat ajoute : "C'est pour ça qu'il engage souvent des débutantes :

pour qu'on ne soit pas conditionnées par les habitudes du métier."

Les répétitions avancent bon train, mais quelque chose manque à la scène. Il se tourne vers la bibliothèque, son visage s'illumine. Il se saisit d'un exemplaire du scénario de *La Maman et la Putain*, le feuillet quelques instants, et le tend à Julie Valmont, qui se met à lire : "Tu te souviens. On disait qu'on l'avait échappé belle. Qu'on avait eu la chance d'avoir une enfance et qu'on n'était pas sûrs que nos enfants en auraient une dans ce nouveau monde où les vieillards ont 17 ans. Et tu deviens la femme d'un cadre (...). Vous ferez un couple très moderne. Très nouvelle société (...). Un voleur et une criminelle... Vous, méfiez-vous. Vous bâtissez sur du pourri. Les familles perdent toujours." Elle referme le livre. "Baise-moi. Baise-moi comme si c'était la fin du monde." "Tout de suite", lui répond Titof. **Jacky Goldberg photo Rudy Waks pour Les Inrocksuptibles**

Les Caresses de l'aube de Jack Tyler, avec Titof, Julie Valmont, Carla Cat, en février sur Canal+

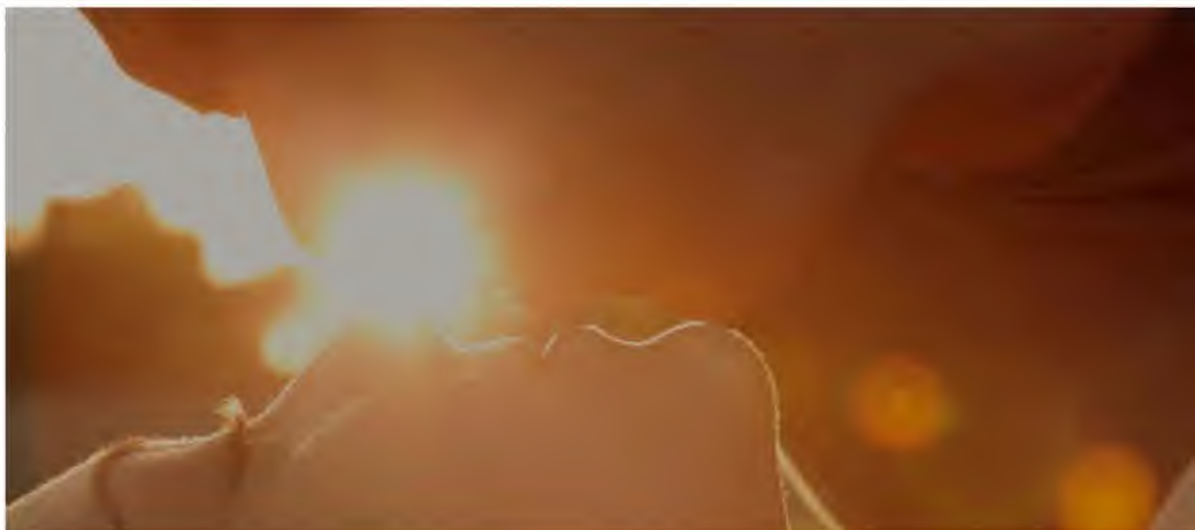
jus d'Apatow

Quand le X pastiche les comédies du king Judd.

Tournant autour du sexe, le cinéma de Judd Apatow se devait d'être parodié par l'industrie du X. Après *The 41 Year Old Virgin Who Knocked up Sarah Marshall and Felt Superbad about It* (davantage une pantalonnade érotique qu'un film porno), c'est au tour de *Bridesmaids* et 40 ans, mode d'emploi de passer à la casserole. Le premier est américain, produit par un gros studio et avec les plus grandes stars du moment ; le second est français et réalisé par le roi de la gaudriole Olivier Lesein, déjà auteur d'*Un plan cul presque parfait*, de *Do Not Masturb...*

Deux visions de la parodie, deux façons de passer à côté de son sujet. *Bridesmaids* reprend exactement le titre et le concept de son modèle (deux témoins de mariage se déchirent) et sexualise chaque situation, mais les vide de l'essentiel : la drôlerie. *Mûres, mode d'emploi*, lui, n'essaie même pas de faire illusion : sans rapport avec le film d'Apatow, il enchaîne les scènes de baise glauques sur des canapés-lits. On comprend que Lena Dunham ait frêmi en apprenant que sa série *Girls* allait bientôt être parodiée (lire pp. 12-13). **J. G.**

Bridesmaids XXX avec Jesse Jane, Kayden Kross, Stoya... (Digital Playground, E.-U., 2013, 2 h 34) ; **Mûres, mode d'emploi** d'Olivier Lesein, avec Cristale Rock, Michael Cheritto, Rico Simmons... (JTC, Fr., 2013, 1 h 24)



nuances de romance

L'éditeur **New Sensations** accouple porno et collection Harlequin dans des films qui donnent la part belle aux acteurs et à la qualité du scénario.

Drew est à un tournant de sa vie. Avec le temps, son mariage a perdu de son étincelle, de son intimité, et par-dessus tout, son lien. Rien dans le synopsis, la jaquette ou même la bande-annonce de *Torn* ne laisse paraître qu'il s'agit d'un porno. Et pourtant. Le film est le petit dernier d'une ligne dite "Romance" chez l'éditeur américain New Sensations (à qui l'on doit *Baby Needs a Black Cock* ou la parodie X de *Scooby-Doo*).

Si la mode des parodies pornos voulait élargir le public via l'humour, ces "romances" visent les spectatrices et couples à l'heure où *Cinquante nuances de Grey* et la cigarette électronique font un tabac pour s'encanailler sans danger. La bienséance règne dans cette dizaine de titres sortis depuis 2010 – entre autres *Recipe for Romance* ou *Almost Heaven*, au doux parfum de roman Harlequin. Tu ne sodomiseras, ni n'éjaculeras sur le visage de ta partenaire. On y gagne ailleurs : adieu le gonzo, son éclairage de bloc opératoire et ses gros plans transformant les actrices en steaks saignants. La réalisation (re)découvre le montage, le flou, la caméra RED, les vertus d'un scénario – comme dans les années 70 –, même s'il n'est pas question de rivaliser avec la métaphysique du couple façon Gerard Damiano (*Odyssey: The Ultimate Trip*, 1977).

Du grain, du mystère et un peu de tendresse : la vertu principale de ces films est de mettre en valeur autrement acteurs et actrices. Et de croire qu'ils peuvent simplement "jouer". Dans *Torn*, le mari est Steven St. Croix, un vétéran du X avec 1 000 films au compteur – quelquefois crédité sous le pseudo de Jean-Luc Godard. Malgré ses faux airs de Will Ferrell, il s'en tire plutôt bien en quadra affligé du démon de midi, sans trop se forcer.

Là où les acteurs/actrices X sont réquisitionnés pour charger en soufre le cinéma tradi (de Marilyn Chambers à Sasha Grey en passant par Rocco Siffredi), St. Croix n'a qu'à apporter son air essoufflé. Lorsque sa voix off se lamente sur "la routine", on ne sait plus s'il parle de son couple ou du porno. Ce n'est pas un contre-emploi mais bien du vécu. De quoi lui faire décrocher cette année l'AVN Award (l'équivalent des oscars du X) du meilleur acteur et d'y faire rentrer la catégorie "romance" parmi les sous-niches "meilleur film orgie/gang-bang", "meilleur film latino" ou "meilleur film femme mûre/jeune fille". On n'est plus dans le romantisme, mais le darwinisme : la démonstration encore que, pour survivre, le porno doit constamment s'adapter à un marché éclaté. **Léo Soesanto**

Torn d'Eddie Powell et Jacky St. James, avec Steven St. Croix, India Summer, Raylene (E.-U., 2012, 1 h 50)



agents actifs

Le studio Digital Playground à son meilleur : du **cul élégant**, et surtout incarné autour d'une troupe d'espionnes accomplissant leur dernière mission.

A la question de savoir quel peut être le futur du porno, une réponse revient sans cesse depuis le milieu des années 2000 : Digital Playground. C'est là, dans ces studios californiens créés au début des nineties et rachetés par la toute-puissante compagnie Manwin (propriétaire de YouPorn), que s'inventent quelques-uns des plus ambitieux pornos de l'époque. Leur stratégie est simple : pour sortir le X de son ghetto gonzo, il faut des budgets conséquents, des scénarios, des personnages crédibles et des castings *all stars*. Il y eut donc les sagas *Pirates*, *Fighters*, *Skip Trace*, des blockbusters de cul spectaculaires détournant des titres du cinéma traditionnel ; et il y a désormais *Code of Honor*, le chef-d'œuvre du studio, propulsé dès sa sortie en tête des ventes du X américain.

En apparence, c'est un banal croisement de *Desperate Housewives* et d'*Expendables* : l'histoire d'une petite troupe d'espionnes aujourd'hui à la retraite (Jesse Jane, Kayden Kross, Selena Rose), contraintes de se reformer pour une dernière

mission. Tous les signes extérieurs de la "qualité Digital Playground" sont ici réunis (le design est soigné, l'image est belle, le découpage élégant), mais avec une audace supplémentaire, très rare dans l'ordinaire du porno : le temps.

Plutôt qu'une simple copie de film d'action, *Code of Honor* préfère approfondir ses personnages

et adopte le rythme d'une chronique indolente, déployant les portraits de ces espionnes à la retraite dans une langueur jarmus(chienne) favorable à l'incarnation du sexe – dont une baise démente entre la fabuleuse Stoya et James Deen. Jusqu'à son final explosif, le film repoussera ainsi ses enjeux spectaculaires pour rejouer une sorte de *Broken Flowers* X, culminant dans une superbe scène où Tommy Gunn, l'acteur butor de 46 ans, effondré en larmes devant sa partenaire, se remémore leur amour passé avant de solliciter son cul. **Romain Blondeau**

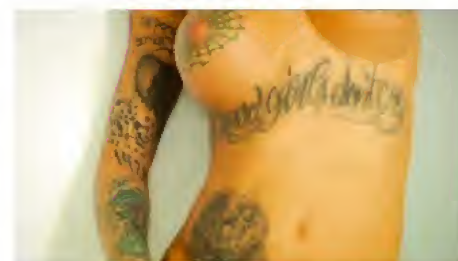
Code of Honor de Robby D. avec Jesse Jane, Kayden Kross, Selena Rose (E.-U., 2012, 2h37), Digital Playground, en import, environ 24 €

Hot Body Ink de William H.

avec Bailey Blue, Bonnie Rotten, Christy Mack (E.-U., 2013, 2h15), Elegant Angel, en import, environ 20 €

Dans un banal gonzo surgit une petite fée punk à la sauvagerie éclatante : Bonnie Rotten.

Bonnie Rotten a 20 ans mais déjà son corps n'a plus d'âge. Recouverte presque entièrement de tatouages aux significations cryptées à tendance goth et zombie, opérée pour une augmentation mammaire XXL, dissimulée sous des tonnes de maquillage, la petite fille de Cincinnati est devenue le nouveau freak du porno américain, une ultraperformeuse adepte du bondage, du fist et d'autres pratiques extrêmes. Sa particularité ? Une manière bien à elle de ne jamais être dominée, de prendre en charge les scènes les plus violentes avec une fougue et une sauvagerie dont une scène du gonzo hardcore *Hot Body Ink* constitue la meilleure preuve : brutalisée par un acteur agressif, Bonnie encaisse puis renverse le rapport de force, exhortant son partenaire à faire mieux, plus violent, plus rapide, et l'on croit ici revoir la jeune Sasha Grey lancer à Rocco Siffredi son fameux "punch me in the stomach" à ses débuts. Bonnie Rotten, faut-il le préciser, est un hommage au Johnny du même nom. **R. B.**



un bon coup de pastiche

Associer le cul et l'humour ? C'est le pari de **Woodrocket.com**, un site qui s'amuse à détourner la pop-culture américaine pour abolir la frontière entre X et mainstream.



Le 4 juillet dernier, au moment où les Etats-Unis commémoraient le traditionnel Independence Day, claironnant la grandeur passée et présente du pays, une vidéo diffusée sur internet créait le malaise. Intitulée *Naked in Public Ep#11: The Right to Bare Boobs* (littéralement "nu en public : le droit de montrer ses nichons"), elle mettait en scène une petite bande de sales gosses célébrant à leur manière la fête nationale : à poil, et dans l'irrévérence. Sur l'air de l'hymne américain, une belle jeune fille bien connue des services de l'internet porno, la brune rockabilly Veruca James, vantait ironiquement les bienfaits de son pays, cette "terre de liberté", tout en tirant, seins nus, sur des peluches avec des fusils d'assaut. C'était méchant, débile, sexy et très drôle, et c'était issu de Woodrocket.com, l'un des plus passionnants viviers du X sur le web qui diffuse ce genre de vidéos et d'autres types de contenus à intervalles réguliers depuis plus d'un an.

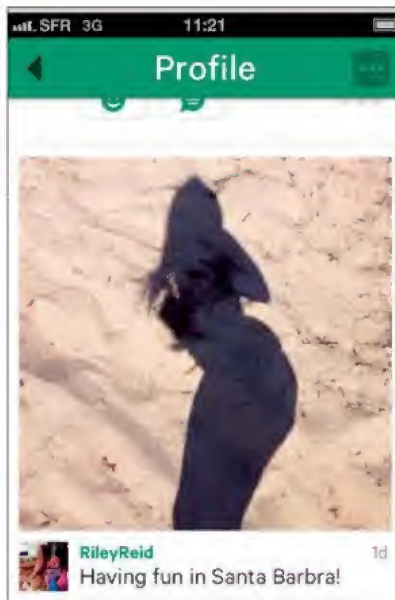
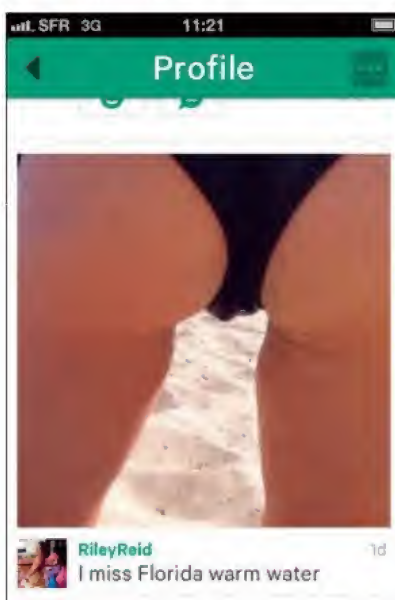
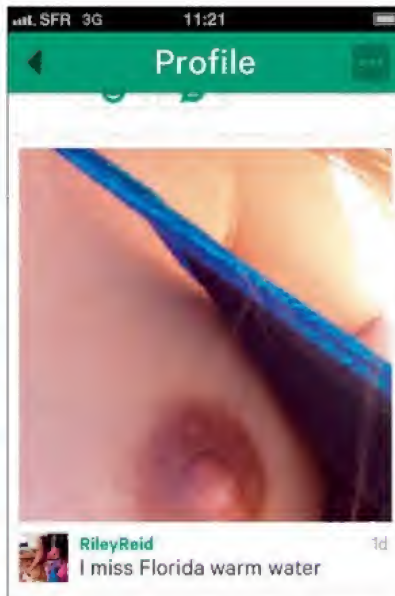
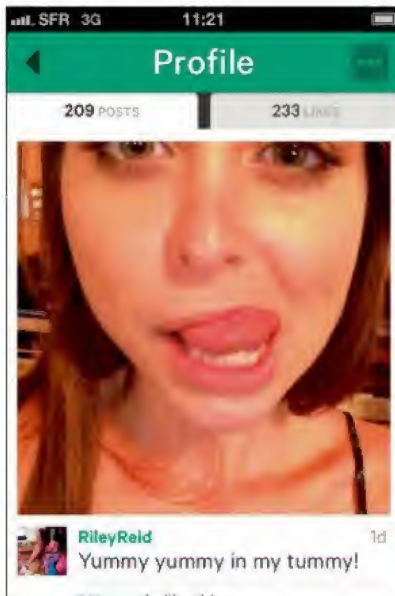
Créé sur le modèle des tubes classiques (YouPorn, Pornhub, Redtube), le site autoproclamé "*The Future of Porn!*" est le dernier pari du trublion canadien Lee Roy Myers, célèbre figure du sex-business à qui l'on doit l'explosion des parodies X à la fin des années 2000 (*The Office*, *Friends*, *Les Simpson* : il a tout fait). Dans ses films comme sur Woodrocket.com, le credo de ce pornocrate nouvelle génération est simple, limpide : pirater la culture mainstream par l'humour, adopter ses codes et ses modes de diffusion pour propager du sexe explicite.

Le site s'est ainsi fait connaître avec un détournement du dessin animé *Bob L'Eponge* (où Skin Diamond prodiguait une pipe d'anthologie à un type costumé), avant de

le sexe se vit comme une expérience décomplexée, plus cool, plus récréative

systématiser la démarche : chaque semaine, ou presque, des vidéos parodiques ou des créations originales sont mises en ligne gratuitement, à côté d'une offre plus traditionnelle de scènes de baise. Parmi les contenus inédits, Woodrocket.com a notamment développé ses propres webséries, dont certaines très efficaces : *Topless Girls Reading Books* où des filles dénudées nous font la lecture ; *Naked in Public* et son défilé d'exhibitionnistes ; ou encore la géniale pastille *Memes I'd Like to Fuck*, dans laquelle des porn-stars refont en live les plus grands memes des internets. Sur ce nouveau tube, le sexe se vit comme une expérience décomplexée, plus cool et récréative, tandis que des acteurs/trices en profitent pour révéler leur talents comiques, à l'instar de James Deen, ambassadeur du site pour lequel il anime une émission culinaire déshabillée. Depuis peu disponibles sur YouTube, où elles ont parfois dépassé le million de vues en versions censurées, les vidéos de Woodrocket.com auront donc peu à peu réalisé le grand rêve de Lee Roy Myers en diffusant l'imaginaire porno dans un champ culturel plus large et traditionnel. Prochaine cible du site : une parodie hardcore du nouveau phénomène de la pop-culture américaine qui devrait enflammer tous les geeks : *Game of Thrones*. **R. B.**

<http://woodrocket.com>



net

une course à l'impudeur où s'empilent des tranches de vie tournées-montées

ou non ("safe for work", acronyme signifiant qu'une image n'est pas pornographique et peut-être vue sur le lieu de travail). Après quelques mois d'existence du réseau, deux stratégies se font jour.

Il y a d'abord celles (et ceux), appelons-les autopornographes, qui offrent à leurs followers des micro-scènes X réalisées le plus souvent seul, le téléphone braqué sur son visage, ses seins, ses parties génitales. Le phénomène ne concerne bien sûr pas que les porn-stars – chercher #xxx et tomber sur des milliers de sexes en gros plan, le plus souvent masculins – mais il prend tout son sens avec elles. Passant leurs journées à rendre public ce que le commun des mortels tient à garder privé, il faut encore qu'elles s'acharnent, dans leur temps libre, à s'exhiber un peu plus : c'est bien ce vertige addictif qu'on recherche ici.

Les reines et les rois de l'autopornographie sont ainsi : la lolita Jessie Andrews, si connectée qu'elle trouverait sans doute un moyen de "viner" son enterrement ; Siri, la fille au bonnet F naturel, dont les rebondis mammaires en chaîne constituent d'hypnotiques boucles ; Riley Reid, la coquine passée maîtresse dans l'art du teasing ; et James Deen, le plus joueur, celui qui maîtrise le mieux les subtilités du tourné-monté (on ne parle bien sûr pas de la position sexuelle) et réinvente naïvement Méliès à chaque Vine.

L'autre stratégie, plus fréquente, consiste à s'inscrire dans la banalité. Montrer qu'en dehors des plateaux, eh bien oui, les porn-stars sont des gens normaux. C'est-à-dire des gens qui font du basket avec leurs copains (Manuel Ferraral), des gens qui parlent à leurs chiots (Kristina Rose, si seule, si désespérée), des gens qui ne sont pas très beaux au réveil (Princess Donna, complètement maso), des gens qui mangent des smoothies au petit déj (Skin Diamond), ou des gens qui regardent du porno (Christy Mack, qui n'a rien trouvé de mieux que filmer sa télé quand y passe un film avec elle)... Et l'on regrette, en découvrant ceci, qu'Antonioni ne soit plus de ce monde : il aurait été peut-être été, paradoxalement, un grand vineur.

Jacky Goldberg

www.vine.co

porn-star, sauce grand vineur

Six secondes chrono : c'est le temps dont disposent les grands du X pour s'exposer sur le site de partage de vidéo **Vine**. Avec plus ou moins de bonheur.

Il existe un paradoxe de la porn-star : sans les réseaux sociaux, elle n'existe pas ; à cause des réseaux sociaux, elle n'existe plus. Autrement dit Twitter et consorts sont devenus pour elle un outil de communication vital, mais en la surexposant, ils achèvent de raboter l'aura de mystère qui pouvait encore l'entourer – le phénomène est moins vrai pour les stars-tout-court, dont la plupart font un usage minimum des réseaux sociaux. Débutée sur Twitter

(plutôt que sur les très pornophobes Facebook ou Instagram), cette course à l'impudeur se poursuit aujourd'hui sur Vine, la plate-forme vidéo où s'empilent frénétiquement des tranches de vie tournées-montées ne durant pas plus de 6 secondes.

Or à ce jeu-là, on l'imagine sans peine, les porn-stars sont imbattables : elles ont, par nature, ce petit truc qui rend le dévoilement de leur intimité fascinant – que ce dévoilement soit d'ailleurs #SFW

l'amour à la machine

Sur de nombreuses plates-formes, des créatures électroniques pourvues d'organes sexuels usinent des êtres humains. Robots après tout ?

Dans un des *Contes de la folie ordinaire*, "La Machine à baiser", un personnage de Bukowski se rend compte que la sublime prostituée qu'il idolâtre est une machine androïde. Pour le lui prouver, le patron du bordel lui présente une grande boîte contenant une machine, pourvue d'un orifice, qui s'avérera le meilleur coup de sa vie. Voici qu'approche, quelques décennies plus tard, le règne pornographique des machines à baiser.

Sur les plates-formes participatives de vidéos, souvent anglophones,

sont apparues les *fuck machines*, créatures électroniques pourvues d'organes sexuels, en action avec un acteur ou une actrice de chair et d'os. A la musique, le courrier et la cigarette électroniques succède le porno électronique, où les machines, autonomes déjà, ne s'embarrassent plus de prendre forme humaine pour bander, s'ouvrir, prendre et être prises, sucer, enculer avec une grâce et une brutalité mécaniques les corps qui s'offrent à elles.

Le mécanisme est apparent, sur lequel se montent des éléments sans

distinction de sexe, des organes inorganiques.

C'est que l'Eve future a cessé d'être androïde ou gynôïde, désormais un corps hybride, robotique et vibratoire qui se branche sur un autre corps, si humain, si fragile. Celui-ci, le nôtre, jouit, pris entre deux machines parentes, celle qui le baise et celle qui le filme, comme le spectateur jouit avec l'ordinateur devant lequel il se branle.

Beauté terrible que celle de ces diverses vidéos d'amateurs visionnaires, ébauches d'une érotique posthumaine, d'une excitation filmique d'où toute idée d'amour est bannie. Sade et Cronenberg ne les renieraient pas. La sexualité universelle sera électronique – et s'il nous faut compter avec ces corps d'un nouveau genre, il n'est pas malheureux qu'ils puissent nous exciter. **Luc Chessel**



BAPTISTE ETCHEGARAY
DU LUNDI AU VENDREDI À 9H55

LES CORPS INTERMÉDIAIRES

Des filles et des garçons d'aujourd'hui racontent
comment ils draguent, couchent,
tombent amoureux, vivent ensemble.



LA VOIX
EST
LIBRE

franceinter.fr

En partenariat avec

inRocks.com



Illustration d'un chapitre de Heléna Bonewick (1971)

elle quitte les ordres pour le désordre des sens, passe d'une maison close à l'autre

Eugénie Guillou, la p... religieuse

A partir d'archives, Daniel Grojnowski reconstitue le destin de sœur Marie-Zénaïde, nonne devenue prostituée et proxénète. Pour amateurs de "gros sucres d'orge" et de fouet.

On sait, pour avoir lu *La Religieuse* de Diderot, roman scandé par les halètements d'une mère supérieure un brin perverse, que malgré leur vœu de chasteté, les bonnes sœurs n'ont pas toujours des pensées très catholiques et que sous la cornette bouillonnent des désirs inavouables pouvant mener tout droit en enfer. La chair est si faible, hélas. Et ce n'est pas le destin hors norme d'Eugénie Guillou qui nous détrompera.

Née en 1861, Eugénie entre au couvent à 19 ans, non par vocation, mais parce que c'est la seule issue pour elle après le revers de fortune de sa famille. Elle rejoint la congrégation des sœurs de Sion et devient sœur Marie-Zénaïde. Très vite, elle se révolte contre les conditions de vie austères et se voit interdire de prononcer ses vœux définitifs. Elle quitte les ordres pour le désordre des sens, passe d'une maison close à une autre. Après avoir travaillé

comme bonne auprès d'une proxénète, Eugénie, femme indépendante et imaginative, se met à son compte. Pour appâter le client, elle passe des petites annonces dans les journaux : "*Recevoir le fouet est chez moi une passion, un besoin.*" Ainsi commence la nouvelle vie d'Eugénie Guillou, dame galante et fustigatrice en habit de religieuse, qui propose des services un peu particuliers.

Historien de la littérature, spécialiste des romans de la prostitution, Daniel Grojnowski retrace les grandes lignes de cette existence singulière grâce aux documents retrouvés dans les archives de la police : photographies, petites annonces passées par Eugénie, rapports de la police des mœurs, lettres de dénonciation. Il donne ainsi une voix aux "*grandes muettes du système prostitutionnel*" : les prostituées elles-mêmes. Sources d'inspiration pour les écrivains – Zola avec *Nana*, Maupassant et *La Maison Tellier*... –, "disséquées"

par des sociologues et des enquêteurs, les filles de joie et autres demi-mondaines de la Belle Époque nous étaient parvenues jusqu'ici sous forme d'archétypes fantasmés. A travers Eugénie Guillou, cette réalité prend corps, s'incarne dans une voix et une histoire aux allures de combat perpétuel, de véritable sacerdoce.

On admire les trésors d'ingéniosité déployés par cette entrepreneuse pour faire marcher son commerce, les subtilités de ses annonces qui invitent à l'étude de langues vivantes et des cours de "*gymnastique des doigts*". Devenue proxénète, Eugénie Guillou, sous différents pseudonymes, invente des mises en scène avec des jeunes filles qui jouent les écolières indisciplinées, mais qui ont droit à un "*gros sucre d'orge*" si elles sont sages : une gâterie pour le client-voyeur caché derrière un rideau. Les maisons d'Eugénie s'appellent Beauty Palace ou Institut Vénus. Elle doit sans cesse amadouer la police des mœurs pour obtenir l'autorisation d'exercer, allant jusqu'à dénoncer ses rivales en échange d'une relative impunité. Ce qui ne l'empêchera pas de passer par la case prison à ses débuts. Un destin d'héroïne romanesque dont les nombreuses ellipses aiguisent l'imagination du lecteur.

Elisabeth Philippe

Eugénie Guillou, religieuse et putain – Textes, lettres et dossier de police présentés par Daniel Grojnowski (Pauvert), 208 pages, 17 €



sex-toys story

Acquérir un accessoire érotique, ça ne s'improvise pas. Suivez les conseils d'un tandem de spécialistes avant de **chavirer de plaisir**.

Les voies de l'orgasme sexuel sont insondables. Surtout quand elles revêtent la forme d'un petit canard agrémenté d'une pile, censé faire grimper son utilisateur aux rideaux. Jusqu'à l'addiction ? Grâce à ce guide pratique par deux éminents concepteurs d'accessoires érotiques, voici cinq principes à suivre pour faire de son sex-toy son meilleur ami. Coin-coin !

leçon n°1 : vaincre sa timidité

Selon les statistiques, 45 % des Anglo-Saxons seraient les heureux propriétaires d'un sex-toy, contre 20 % dans l'Hexagone. Un constat accablant sur le niveau de "coincidence" des Français. La faute à notre éducation judéo-chrétienne : depuis toujours, tabou social et interdit pèsent sur ces pauvres adolescents partis à la découverte de leur corps. De plus, les godemichés moisissent dans des sex-shops peu engageants au lieu d'être distribués en grande surface. Un scandale.

leçon n°2 : réviser ses classiques

Non, se branler avec un vibromasseur n'est pas sale ! La preuve : inventé en 1880, il fut d'abord utilisé par des médecins pour traiter les douleurs musculaires. Ces hommes de science ne pouvaient pas deviner que leurs patientes prendraient goût aux massages vibrants pratiqués sur toutes les parties du corps, notamment la vulve. De leur côté, Egyptiens, Grecs et Romains ne juraient que par les *olisbos* ("objet en forme de phallus") et les *gaude mihi* ("réjouis-moi").

leçon n°3 : faire feu de tout bois

Plutôt que de vous ruiner dans l'achat d'un gode incrusté de diamants, restez humble dans votre quête de plaisir. Les sources d'extase érotique sont partout : il suffit d'ouvrir les yeux ! Si "*les grands classiques sont les fruits, les légumes, les bougies et autres objets oblongs*", des sources de plaisir insoupçonnées résident dans "*un pied de chaise et même le coin d'un mur*". "*Un pot de Nutella*" peut également se révéler un cadeau du ciel. En bref, frottez-vous à tout ce qui passe : votre jouissance n'en sera que plus grande !

leçon n°4 : choisir le bon sex-toy

C'est le baptême du feu, l'étape la plus ardue. Un faux pas et vous vous retrouvez, seul(e) chez vous, ne sachant que faire de ce plug anal en fourrure. Posez-vous les bonnes questions : gros ou minimaliste ? "*Réaliste*" ou "*fantaisiste*" – en forme de fusée, dauphin, pingouin ? Godes "*fluo*" ou "*musicaux*" ? En silicone, latex, plastique, métal ou cristal ? Un monde de possibilités s'offre à vous : harnais, cravaches, pinces à seins... Lâchez-vous, petits fous !

leçon n°5 : ne pas délaisser son partenaire

En solo ou à deux, le sex-toy est le complice des couples comme des célibataires. Attention, toutefois, à ne pas délaisser son compagnon de vie. En abusant de votre accessoire à des fins de plaisir personnel, et ce sous le nez de votre partenaire esseulé(e), ce(lt)e dernier(e) pourrait en prendre ombrage et à terme faire une dépression, voire se résoudre à une séparation brutale. Ce jour-là, votre petit lapin vibreur ne pourra rien pour vous – alors méfiance ! **Emily Barnett**

Sex Toys de Christian Foch & Anne Helary
(éditions Blanche), 192 pages, 12,95 €



**restez humble dans
votre quête du plaisir,
les sources d'extase
érotique sont partout**





Marlon Brando
avait donné
son accord
pour être Sade

Le dernier tango à Paris de Bernardo Bertolucci (1972)

saveurs du marquis

Marlon Brando a incarné Sade dans la tête de l'écrivain cinéaste **Alain Fleischer** et dans un très beau scénario. Un grand film à lire.

C'est un fait encore rare que la publication d'un scénario de cinéma considéré comme une œuvre autonome. Cette vie de Sade, jamais portée à l'écran et qu'Alain Fleischer nous donne à lire, est, ainsi, une œuvre littéraire autonome, mais pas un livre comme les autres. Pasolini, autre grand sadien, ébauchait dans *L'Expérience hérétique* le principe de cette autonomie : le scénario comme structure tendant à être une autre structure, allusion continuelle à une œuvre cinématographique à créer, fait du lecteur le complice de l'opération à laquelle il est convié.

Le lecteur comme metteur en scène et créateur, la lecture comme film. Qu'ici le film à faire soit la vie de Sade a quelque chose d'exemplaire, de textuellement transmissible, et pas seulement par l'image mentale de Marlon Brando, prévu pour le rôle, en sodomite à Lacoste et Charenton. C'est que le lecteur complice et metteur en scène d'un texte fait d'images, vertigineusement détaillé jusqu'au point où

l'imagination se déchire, ne peut être qu'un lecteur sadien. La vie comme texte, le sexe comme série de plans de cinéma répétés par un greffier priapique ne peuvent être que la vie de Sade. *"Ce que nous faisons ici n'est que l'image de ce que nous voudrions faire"*, dit Jérôme dans la *Justine* du marquis, c'est cette maxime que le texte adopte, une définition du sexe, de la vie et du cinéma. Un exemple : on ne voit pas Sade écrire, mais on l'entend en lisant sa voix ; l'écueil biographique évité, reste l'obsession textuelle.

On voit Sade baiser, mais on ne voit que des mots : l'écueil érotique évité, reste l'image des corps contraints d'être libres. Que le scénario, sur lequel l'auteur a travaillé des décennies, et sur lequel Brando avait donné un accord de principe, ait été destiné à être tourné importe peu. Car Fleischer, qui dans l'avant-propos ébauche un tracé pertinent des lectures de Sade au XX^e siècle – d'Apollinaire à Klossowski, Bataille, Foucault – atteint lui-même son ambition d'en livrer une nouvelle lecture, radicalement filmique et cruellement bandante : un Sade-scénario. Et il invente un genre : le film qui se lit d'une seule main. **Luc Chessel**

Sade scénario d'Alain Fleischer (Cherche-Midi), 441 pages, 19 €

**une définition
du sexe, de la vie,
du cinéma**

Marco Mancassola La Vie sexuelle des super-héros

Folio, traduit de l'italien par
Vincent Raynaud, 608 p., 8,70 €

**A quoi ressemblent les
ébats érotiques de Batman ?
La réponse dans ce roman
olé olé.**

Batman en adepte du fist-fucking. Mystique en reine de la branlette. Robin : un petit vicelard sadomaso. Dans *La Vie sexuelle des super-héros*, nos ex-justiciers ont raccroché les gants et donnent enfin libre cours à leur libido. Hélas, un serial-killer les a pris en grippe, déterminé à les supprimer un par un. Menaces de mort, psychose collective, enquête qui rame... Nos ex-super-héros pourront-ils continuer leurs galipettes sans risquer leur vie à chaque partouze tarifée ? Dans ce roman égrillard, entre parodie potache et fresque érotique désenchantée, on s'attache aux failles de ces apôtres du sexe débridé : glorieux retraité, l'homme chauve-souris a dragué DiCaprio à 19 ans, paie des call-girls et consomme de la crystal meth ; Mister Fantastique souffre de la taille variable de son pénis, qui a tendance à traîner par terre ; Mystique en a marre de se masturber seule, sous prétexte qu'elle peut, grâce à son pouvoir métamorphique, prendre la forme de son amant. Qui pourrait sauver notre bande de justiciers à la retraite des griffes d'un tueur fanatique ? Pas Superman, qui marche avec une canne et ne regarde même plus de porno. **Emily Barnett**



Catwoman de Pini (2004)

DES CLICS ET DES CLAQUES
SAMUEL ETIENNE
20H-21H30



© F. Mouroux/Epca Picture / Europe 1

Tout l'été, retrouvez les podcasts
de l'émissions DCDC sur europe1.fr

#DCDC

Europe 1

www.europe1.fr

Tiffany Reisz

Sans limites

(Mosaïc/Harlequin),

400 pages, 18,90 €

Nora est écrivaine le jour et dominatrice la nuit.

Un roman SM bien ficelé.

Si l'affligeante mièvrerie de *Cinquante nuances de Grey* a conduit de nombreux adeptes de la littérature SM à délaisser le martinet pour le macramé, le roman de l'Américaine Tiffany Reisz – bien que sa bio nous indique qu'elle aime la salsa – devrait pouvoir réconcilier les amateurs d'amour vache avec leur genre de prédilection. Nora, l'héroïne de *Sans limites*, est aux antipodes de la très gourde Ana, l'oie blanche de *Cinquante nuances*.

Et donc un tantinet plus excitante. Auteur de romans érotiques, Nora est aussi une dominatrice de haut vol, maîtresse impitoyable qui règne sur un club très select de Manhattan baptisé Le Huitième Cercle. Elle se retrouve partagée entre trois hommes : Zach, son éditeur coincé mais irrésistible ; Wesley, son assistant de 19 ans, vierge et fou amoureux d'elle ; et Søren, son initiateur sexuel qui n'est autre qu'un... prêtre. Malgré ce côté *Les oiseaux se cachent pour mourir* et les poncifs "harlequinesques" qui émaillent la prose – muscles d'acier, yeux de braise et parfum enivrant – le roman de Reisz, avec sa dimension "méta", se révèle plutôt efficace. Peu nombreuses, les scènes de sexe sont explicites. Pas de métaphores cuculs (le clitoris ne devient pas un innocent bouton de rose), simplement du cul décrit avec des mots directs.

Tiffany Reisz applique à son livre les conseils que Zach donne à Nora : "Tout contenu sexuel devra servir à faire avancer l'action et à mieux faire connaître les personnages", et le résultat est assez convaincant. Vous pouvez ressortir menottes et bâillons sans rougir.

Elisabeth Philippe

Emmanuelle adaptée au cinéma par Just Jaeckin avec Sylvia Kristel (1974)



éternelle Emmanuelle

La saga d'une **héroïne phare** de la littérature érotique, plus lubrique et plus entourée que jamais.

Depuis mars, l'éditeur Belfond a repris en main la réédition des *Emmanuelle*, saga érotique publiée dès 1959 par Eric Losfeld. Longtemps éclipsé par le succès planétaire de son adaptation ciné en 1974, réalisé par Just Jaeckin avec l'affolante Sylvia Kristel, ce récit d'initiation sexuelle d'une jeune bourgeoise lubrique a symbolisé, dans la France giscardienne des années 70, le summum de la transgression érotico-chic. L'alliage parfait entre érotisme cru et esprit d'élégance à la française. Parus respectivement en 1989 et 1991, *Les Soleils d'Emmanuelle* et *Emmanuelle à Rome* – édités ici dans deux tomes séparés – donnent une suite aux pérégrinations d'Emmanuelle, jeune femme aux mœurs sexuelles de plus en plus complexes et sophistiquées.

Mariée puis divorcée, elle entretient désormais des relations saphiques avec les girlfriends de ses ex, fraie avec le gotha de l'art contemporain, et trempe dans une affaire d'espionnage autour d'une collection d'art – avec son corps exultant et rebondi pour seule monnaie d'échange. Chacun des tomes propose en prime un roman nous introduisant aux aventures d'autres héroïnes sensuelles, plus cruches mais tout aussi dévergondées : l'héroïne d'*Aurélie* erre dans les bordels vénitiens en rêvant de s'y faire chevaucher sauvagement, tandis que Jade, jeune danseuse eurasiennne aux "seins dardés vers le ciel", cède aux avances d'un "collectionneur de beauté" dans *Les Débuts dans la vie*. Un début prometteur, en effet. **Emily Barnett**

Emmanuelle au-delà d'Emmanuelle tome 1 (*Les Débuts dans la vie*, *Les Soleils d'Emmanuelle*) et tome 2 (*Emmanuelle à Rome*, *Aurélie*) d'Emmanuelle Arsan (Belfond), 528 pages, 18 € le volume



Cet été
il vous suffit
d'UN DOIGT
pour briser
la **GLACE**



La musique c'est comme le sexe, c'est meilleur en illimité et sans interruption.
Avec Deezer Premium+ vos titres préférés vous suivent partout... jusque sous vos draps.

➤ TÉLÉCHARGEZ L'APPLI ET PROFITEZ DE 15 JOURS D'ESSAI GRATUIT* ➤



* Offre valable une seule fois à la première activation de l'application Deezer. Sans engagement.



Rebecca Degenerate Housewives #1

(Petits Pétards/Dynamite)
48 pages, 7 €

Un porno hard 100 % féminin. Pour hommes ?

A ses débuts en 1998, sous forme d'artbook, puis de comics dès 1999, *Housewives at Play* a fait l'effet d'une bombe dans le monde bien codifié du X. Sous les dehors d'une bluette pour *Young Romance*, et bien avant les productions lesbo-gonzo du net, la mystérieuse Rebecca (homme ? femme ? en quinze ans, rien n'est venu préciser ce pseudonyme) inventait un porno très hard 100 % féminin. Dans *Housewives at Play* (Degenerate Housewives chez nous), les hommes sont d'insignifiants figurants et leurs femmes s'amuse entre elles avec une rage et un enthousiasme proportionnels à leurs godes monstrueux. *Desperate Housewives* n'a pas inventé le spleen des femmes au foyer mais *Degenerate Housewives* leur propose un excellent remède. **J.-B. D.**



de riches infortunes

Illustrateur d'ouvrages d'histoire, **Giovanni Venturi** érotise le temps des mousquetaires grâce à son art de la reconstitution et son sens du détail.



La bande dessinée a cet avantage sur le cinéma que l'imagination de l'auteur est sa seule limite. On peut inventer des sévices insensés, comme Pichard, créer des transsexuels parfaits, comme Baldazzini, ou offrir à la débauche une profusion de décors et de costumes telle qu'aucun réalisateur X n'en disposera jamais.

Pour les polissonneries d'alcôve et les jupons foisonnants, les ébats galants et les gaillardises de tournebride, il faut donc s'en remettre au talent de dessinateurs comme Giovanni (Degli Esposti) Venturi. Bien qu'il ait touché à différentes techniques au fil de sa production érotique, l'Italien est incontestablement le plus à son aise dans le style minutieux et réaliste, hérité de Magnus, qu'il déploie dans *Les Infortunes de Madame de Beaufleur*. Venturi est aussi illustrateur d'ouvrages historiques et ça se sent.

L'intrigue est quelconque. Au temps des mousquetaires, accusée d'avoir tué son mari, Madame de Beaufleur, une créature sensuelle et sans scrupule que pourrait incarner la porn-star Roberta Gemma, passe de protecteur en protecteur pour échapper à la justice. Les péripéties sexuelles, quoique variées, n'apportent guère de surprises – l'héroïne avec un homme, deux hommes, une femme, et même toute une troupe de soudards. Mais la finesse de la reconstitution, la richesse des détails, la souplesse des corps, l'éloquence des visages et la variété des cadrages emportent le tout. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'essentiel ? Au fond, le sexe, c'est toujours pareil. Ce qui change, et ce qui compte, c'est l'emballage. **Jean-Baptiste Dupin**

Les Infortunes de Madame de Beaufleur de Giovanni Venturi (Erotix/Delcourt), 48 pages, 13,95 €

Mrzyk et Moriceau

Q
(BD Cul/Les Requins Marteaux)
136 pages, 12 €

Des humains remplacés par des organes. Troublant.

Etrange planète que celle imaginée par les artistes Mrzyk et Moriceau dans un nouveau volume de l'excellente collection BD Cul des Requins Marteaux. Dans un monde qui ressemble au nôtre, les humains sont remplacés par des jambes, des doigts, des nez, mais aussi des anus ou des vulves.

En visite dans une galerie d'art, une main soignée et un pénis loser et solitaire sont troublés l'un par l'autre. Personne n'ose faire le premier pas et chacun repart alors de son côté, vivant ensuite, séparément, les mêmes fantasmes.

De leur trait fin et délié, en noir et blanc, Mrzyk et Moriceau créent un univers si cohérent et quotidien qu'il n'apparaît pas érotique au premier abord. Les membres et organes sont traités comme des individus normaux et placés dans des situations banales (bureau, courses, manucure...). Ce n'est que lorsque main et bite se laissent aller à leur petite séance onaniste et à leurs rêves licencieux – représentés à l'aquarelle pastel – que l'on bascule dans un royaume doux et sensuel, au psychédéisme moins excitant que joliment poétique. **Anne-Claire Norot**



les
inRockuptibles

HORS SÉRIE

La science-fiction à l'écran

World War Z, Pacific Rim, Elysium... Pour accompagner un été riche en films de science-fiction, *Les Inrockuptibles* consacrent un hors-série de 100 pages à la SF au cinéma et à la télévision. Du *Voyage dans la Lune* à *Real Humans*, en passant par *Star Wars*, *Blade Runner* ou *Avatar*, un décryptage complet du genre pour plonger dans la quatrième dimension.

les
inRocks2


Les films
et séries
mythiques

Les réalisateurs
clés

Les thèmes
fondamentaux

SF

La science-fiction à l'écran

 **ALLOCINE**

EN KIOSQUE

et sur les inRock's store

inRocks
store

la sélection
des inRockS store

X

les
inRockS
store

retrouvez nos anciens numéros sexe



le coffret so sexy



coffret *Sextape* 3 CD
50 chansons pour le sexe
14,90 €

notre collection
de DVD

et bien d'autres encore,
disponibles dans notre
rayon spécial sexe...



le film mythique
de Russ Meyer
15 €

Marilyn Chambers dans
un grand classique
19,99 €

nos livres érotiques

romans, hors-série et ouvrages illustrés...



les parties de jambes en
l'air du Tout-Hollywood des
années 50 et 60 balancées
par Scotty Bowers
18,90 €

notre superbe hors-série
consacré aux plus grands
auteurs du genre
7,50 €

inrockuptibles
vous souhaitent
un eXcEllaNt
été 2013

en cadeau
un **préservatif collector**
offert pour chaque
produit sexy commandé*

*dans la limite des stocks disponibles



disponible sur
boutique.lesinrocks.com

print the legend

par Serge Kaganski

un 32 août 1997
à Tupelo

rencontre dans
un train mystère

Elvis Presley

Tupelo, 32 août, West Main Street, soir d'orage. Quittant la ville, je me réfugie dans un diner désert en attendant la fin des éclairs et des trombes d'eau. J'hallucine face au type à rouflaquettes attablé dans une semi-pénombre devant un double cheeseburger, un peanut butter sandwich et un big size Coke. Ce regard, cette moue inimitable... "Elviiiiis ???!!!"

– Ssssssh!, me répond-il en chuchotant. Asseyez-vous si vous voulez, mais surtout, baissez d'un ton. Yep, Elvis. Howdie?

– (ayant du mal à chuchoter) Mmmmais, mais mais... m'enfin, on vient juste de célébrer le vingtième anniversaire de votre mort !?!

– Pfff, je sais... (fatigué) Bon, ben voilà, je ne suis pas mort. Simplement, j'en avais marre : la célébrité, les fans hystériques, la pression du business, les médocs, je n'en pouvais plus. Avec le Colonel, on a monté ce bobard génial. Moi mort, j'avais enfin la paix, une vie tranquille, et des revenus plus juteux que jamais. Je vends plus de disques, et toutes les merdes qui vont avec (posters, mugs, T-shirts, droits divers, musée de Graceland, etc.), mort que vivant ! Le Colonel aussi était très content.

– (abasourdi)... euh, et vous faites quoi depuis vingt ans ?

– Je me couche de bonne heure ! Je vis peinarde avec ma copine, ici, à Tupelo. Je pêche, je chasse, je fleuris la tombe de maman, je tape le bœuf avec les papys du coin...

– Vous n'avez jamais envie de revenir ?

– Sûrement pas ! Ce business est plein de revenants à la mords-moi le nœud. Je n'échangerais ma vie actuelle pour rien au monde. Je suis riche, libre, oublié... l'idéal.

– Et euh... vous écoutez de la musique, regardez des films, suivez l'actualité ?

– Oh yeah, sûr. J'aime bien notre nouveau prez,

il est funky. Quand je découvrais les vieux bluesmen, gamin, c'était une autre chanson, pour les Noirs. Si on a un prez noir, quelque part, j'y suis un peu pour quelque chose, non ? Sinon, le rap, pas mon truc, trop arrogant, pas assez mélodique. Et puis les casquettes et les baskets, c'est pas très classe. J'aime bien le gars du New Jersey, Bruce Machintruc, il porte bien mon héritage, même si je suis meilleur que lui, ah ah ah ! Britney Spears, Lady Gaga, c'est de la daube mais je me reconnais en elles, dans leurs difficultés avec ce business. Savez, c'est pas un métier facile... Johnny Cash s'est bien maintenu, ses derniers disques me rappelaient les Sun Sessions.

– Et le cinéma ?

– Oh, j'aime bien le grand spectacle, les effets spéciaux, La Guerre des étoiles, Batman, Spider-Man, ça me rappelle les comics de mon enfance... Par contre, les trucs comme Mystery Train, c'est trop arty pour moi. Vous êtes gentil mais je vais devoir y aller...

– Une dernière question : euh, un statement sur le rock ?

– Un quoi ?! Ecoutez, la musique, c'est génial, j'en ai besoin tous les jours, ça m'a rendu riche... Mais sans vouloir cracher dans la soupe, ce métier est une putain de mare aux requins. Trèèès dangereux ! Trop heureux d'en être miraculeusement sorti vivant. Allez, so long... et pas un mot de tout ça, hein !

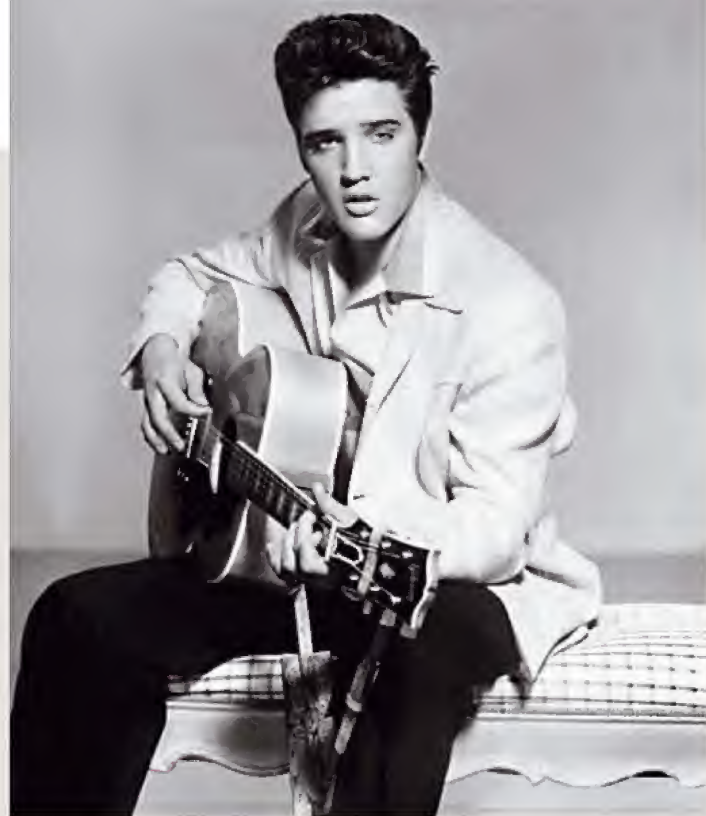
– 'ttendez, hey, une petite chanson avant de partir ? Allez...

– Aaah, ok, mais rapide. Hhhummm... : 'Bluuue moooooon, you saw me standing alooooone'..."

"Monsieur ! MONSIEUR !!! Votre addition..."

Je me suis réveillé, le diner était désert, Elvis volatilisé. J'ai repris la route. L'orage était passé, j'ai disparu dans la nuit du Mississippi. ■

Malgré une matière encore abondante, j'arrête ici cette page avant qu'elle ne lasse. Merci à tous ceux qui l'ont suivie et appréciée, et special thanks à Audrey Pulvar qui l'a initiée. S. K.



Le flac du bagne de Richard Thorpe (1957)

abonnez-vous !

-39%
par rapport
au prix
en kiosque

9,60 €
par mois
ou **115 €**
pour un an
en une seule fois



1 CD
exclusif
par mois



des invitations exclusives à
des concerts, expos, avant-premières
de films à Paris et en province



version iPad
gratuite



en cadeau
un appareil photo
Fisheye



L'unique appareil photo 35 mm
avec une optique Fisheye intégrée !

Sa vue s'étend jusqu'à 170°, compactant
tout ce qui se passe autour de vous dans
une même image circulaire.

lomography

Plus rapide, abonnez-vous sur <http://abonnement.lesinrocks.com>
ou bien découpez ou photocopiez cette page et renvoyez-la
sans affranchir, avec votre règlement, à :

LES INROCKUPTIBLES - SERVICE ABONNEMENT
LIBRE REPONSE 63096 - 92535 LEVALLOIS PERRET CEDEX

Renseignements au 01 44 84 80 34
ou par e-mail : abolesinrocks@everial.com

Oui, je m'abonne aux Inrocks,
je recevrai un appareil photo Fisheye Lomography

Ma formule d'abonnement (France métropolitaine uniquement)

☐ 115 € (1 an)

☐ 9,60 € par mois par prélèvement mensuel automatique sur RIB*

étranger et DOM TOM consultez nos offres d'abonnement sur : <http://abonnement.lesinrocks.com>

Ci-joint mon règlement par :

CARTE BANCAIRE ☐ CHÈQUE (à l'ordre des ÉDITIONS INDÉPENDANTES) ☐ MANDAT ☐

CIB N°																			
EXPIRE FIN																			
CODE SÉCURITÉ										SIGNATURE									
(3 derniers chiffres inscrits au dos de votre CB)																			

En application de l'article L. 27 de la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, les informations demandées sont
nécessaires au traitement de votre abonnement. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous
concernant. Sauf opposition formulée par écrit, ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers.
Offre valable jusqu'au 3 septembre 2013 dans la limite des stocks disponibles. *Engagement minimal de 1 an.
En cas d'augmentation du tarif, vous serez averti un mois auparavant et aurez la possibilité de résilier votre abonnement.
Offre réservée aux nouveaux abonnés France Métropolitaine.

☐ Madame ☐ Mademoiselle ☐ Monsieur

Nom

Prénom

Adresse

Ville Code postal

Email @

☐ Je souhaite recevoir la newsletter quotidienne des inrocks.com (actu, news, musique, cinéma, concours...)

☐ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des Inrocks

☐ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des partenaires des Inrocks

> par RIB

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements
présentés par Les Inrockuptibles d'un montant de 9,60 €/mois

Titulaire du compte à débiter : Nom Prénom

Adresse

Ville Code postal

Établissement teneur du compte à débiter : Nom Agence

Adresse

Ville Code postal

Désignation du compte à débiter (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

CODE ÉTABLISSEMENT																			
NUMÉRO DE COMPTE										CODE GUICHET									
										CLÉ RIB									

Signez et datez le formulaire
et envoyez-le accompagné
de votre RIB

DATE ET SIGNATURE

Les Éditions Indépendantes
NF-national d'abonnement
449670

NF13

cinémas



Meteora
de Spiros Stathoulopoulos
Les amours interdites d'un moine et d'une nonne dans un style sensuel et onirique. Une vraie découverte.



It Felt Like Love
d'Eliza Hittman
Le récit d'initiation retors et singulier d'une adolescente un peu toquée.



Grigris
de Mahamat-Saleh Haroun
Une plongée virevoltante dans les bas-fonds de la capitale tchadienne.



Les 7 Samouraïs
d'Akira Kurosawa
Copie restaurée d'un classique, possible modèle secret du film moderne de superhéros.

musiques



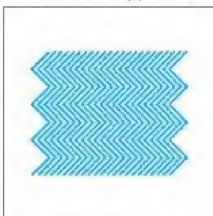
AlunaGeorge
Body Music
Le duo anglais relie les laboratoires aux dance-floors.



Léo Ferré
Coffret L'Indigné et On couche toujours avec des morts
de Ludovic Perrin
Un coffret king size et une bio signés d'un ancien de Libé rendent hommage à Léo le terrible.



Sanubar Tursun
Arzu: Songs of the Uyghurs
Le folk d'Asie centrale vaut bien celui des Appalaches.



Pet Shop Boys
Electric
Chef-d'œuvre de pop fantaisiste et outrancière.

livres



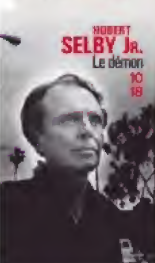
Le Village des damnés
de John Wyndham
Redécouverte d'un classique du roman d'épouvante.



World War Z
de Max Brooks
Avec ce roman adapté au cinéma et un guide pratique, l'auteur a offert une nouvelle jeunesse aux morts vivants.



Moi, Fatty
de Jerry Stahl
Un roman noir sur l'Amérique puritaine qui retrace la déchéance d'une figure des débuts d'Hollywood, "Fatty" Arbuckle.



Le Démon
d'Hubert Selby Jr.
Une déconstruction minutieuse du rêve américain.

littérature

Le Voyage d'Anna Blume
de Paul Auster
Mon roman préféré, écrit dans les années 80.

art

Francis Bacon
J'ai toujours été un grand admirateur de ses tableaux, notamment la série de papes qui hurlent, assis dans des fauteuils. Je rêverais d'en acheter un pour le mettre chez moi, mais mes enfants seraient terrorisés.

cinéma

Valérie au pays des merveilles
de Jaromil Jires
Un film de vampires tchèque des seventies, un peu obscur mais génial. C'est mon film préféré de tous les temps, le seul que j'aie regardé littéralement trois fois de suite. Il faut au moins ça pour en comprendre toutes les subtilités.
recueilli par Noémie Lecoq



Sigur Rós

La sélection de Georg Hólm.
Le nouvel album de Sigur Rós, *Kveikur*, est disponible. Le groupe sera en concert le 30 juillet à Lyon (Nuits de Fourvière).

bd



L'amour infini
que j'ai pour toi
de Paulo Monteiro
L'auteur portugais met en scène l'amour - celui des amants, mais aussi de ses ascendants.



Abaddon
de Koren Shadmi
L'enfer, c'est les autres. Démonstration dans un angoissant huis clos.



La Grande Épopée de Picsou
de Don Rosa
Ces aventures de Picsou s'avèrent palpitantes.

scènes



Coma
de Pierre Guyotat,
mise en scène
Patrice Chéreau
Festival d'Avignon
Chéreau fait entendre chaque station de cette passion dévastatrice qui vide le corps de l'âme.



Partita 2
chorégraphie
Anne Teresa De Keersmaecker et Boris Charmatz
Festival d'Avignon
Sur une œuvre de Bach interprétée au violon par Amandine Beyer, les deux chorégraphes danseurs fascinent par leur maestria.



Lear Is in Town
d'après
Shakespeare,
mise en scène
Ludovic Lagarde
Festival d'Avignon
C'est en resserrant le champ sur Lear, son fou et sa plus jeune fille, que Ludovic Lagarde propose un *Lear* intime.

expos



Danh Vo
Musée d'Art moderne de la Ville de Paris
En plus de dépecer la statue de la Liberté, l'artiste expose les effets personnels de McNamara, grand orchestrateur de la guerre du Vietnam.



Xavier Veilhan et Benoît-Marie Moriceau
Cité radieuse, Marseille, et Maison radieuse, Rezé
Deux artistes s'attaquent à ces symboles de la modernité érigés par Le Corbusier.

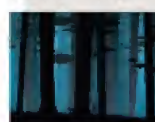


The Photographic Object 1970; L'Image dans la sculpture
Consortium, Dijon; Centre Pompidou, Paris
Une exposition mythique organisée en 1970 au MoMA revisitée.

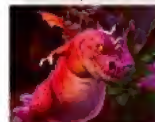
jeux



Hotline Miami
sur PS3, PS Vita, Mac et PC
Quel effet cela fait-il de se retrouver dans la peau d'un tueur? Réponse avec ce jeu pas vraiment tendre.



Kentucky Route Zero, Act II
sur Mac et PC
De nouvelles aventures toujours aussi improbables.

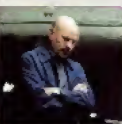


Giana Sisters - Twisted Dreams
sur PS3, Xbox 360, PC
À l'origine clone de *Super Mario*, ce jeu s'est transformé en une saga singulière.

séries



Dexter saison 8, Showtime
L'un des héros les plus captivants des années 2000 tire sa révérence ensanglantée.



Breaking Bad saison 5, à partir du 11 août, AMC
À quelle sauce Walter White va-t-il être mangé?



Under the Dome CBS, prochainement sur M6
D'après Stephen King, entre SF et fable politique.



Magda Hucskot

le rêve de Jean Vilar d'un mélange des arts qui chamboule les corps et les esprits

déjà mentionné, **Julien Gosselin** confirme du haut de ses 26 ans sa capacité à transposer sur le plateau une œuvre réputée injouable avec une adaptation fort réussie des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, pour la première fois sur une scène française. Chapeau.

Plus risquée encore, la mise en scène des deux *Faust* de Goethe par **Nicolas Stemmann** rend compte du caractère protéiforme, fragmentaire et, dans une certaine mesure insaisissable, de ce classique monumental. Tout comme Julien Gosselin fait interpréter le personnage de Michel Houellebecq par un de ses acteurs, Nicolas Stemmann introduit l'auteur, Goethe en personne, au milieu du spectacle. Détail amusant, ce Goethe est une femme. Ce qui est assez logique, si l'on se réfère au message du second *Faust* insistant sur l'idée, reprise en chœur par les comédiens à la fin du spectacle, que "l'éternel féminin nous tire vers le haut" (*das ewig Weibliche zieht uns inhan*). Et donne en tout cas un bon exemple de l'humour délicieusement irrévérencieux de cette adaptation aussi libre que foisonnante.

Autre grand texte inadapté, *Walden* de Henry David Thoreau est l'occasion pour **Jean-François Peyret** dans *Re:Walden* d'immerger le spectateur au sein d'un paysage composé de mots retraçant

l'expérience de l'écrivain américain ; mais aussi d'images et de musiques où l'univers virtuel du théâtre est dédoublé par cet autre virtuel qu'est la "réalité augmentée" du numérique. La nature évoquée dans *Re:Walden* trouve un écho amusant dans le paysage artificiel en perpétuelle évolution inventé par Philippe Quesne. Dans *Swamp Club*, ce metteur en scène plasticien façonne avec l'humour en demi-teinte qu'on lui connaît un monde parallèle doucement ironique sous la forme d'un improbable lieu d'accueil pour artistes situé au milieu d'un marais.

Avec l'inauguration de la FabricA, le nouveau lieu de spectacles, de répétitions et de résidence d'artistes, chaque spectateur du Festival a enfin hérité à Avignon de sa maison de théâtre. Et c'est là, qu'après le *Faust* de Nicolas Stemmann, Krzysztof Warlikowski créa son démentiel *Kabaret Warszawski*, un music-hall virtuose et l'hommage amoureux d'un metteur en scène aux artistes de sa compagnie, le Nowy Teatr. Bravo les artistes et merci à Vincent et Hortense de cette apothéose...
Fabienne Arvers, Philippe Noisette, Hugues Le Tanneur et Patrick Sourd

67^e Festival d'Avignon jusqu'au 26 juillet, compte-rendu

france
culture
C'EST
POUR
VOUS

CONTINENTS MUSIQUES

EXPLORER LE MONDE
EN MUSIQUE
DU LUNDI AU VENDREDI
16H-17H

EN PARTENARIAT AVEC
inRockuptibles

Retrouvez-nous aussi sur
France Culture PLUS et France Culture PAPIERS
franceculture.fr



double révérence

Nous donnant le meilleur d'eux-mêmes, Vincent Baudriller et Hortense Archambault s'entourent d'artistes qui auront marqué l'histoire du **Festival d'Avignon** d'une pierre blanche.

réservez

La Route du cirque

Un festival de cirque contemporain au cœur de l'été limousin qui, cette année, fait résonner la peau des sons et nous embarque dans un voyage sonore, du tango de Julia Christ dans *Pleurage et scintillement* au *Vol du rempart* de Jean-Baptiste André, rehaussé par une harpe électroacoustique. A voir aussi, les compagnies Le P'tit Cirk, Bazar Forain, le Collectif AOC et Akoreacro. **du 16 au 24 août** à Nexon, www.cirquenexon.com

La Mousson d'été

"Transgression et liberté", c'est le thème de l'année réunissant auteurs, traducteurs, acteurs et metteurs en scène. Au programme : David Harrower, Franz Xaver Kroetz, Taher Najib, Markus Orth, Michel Didym, Rémi De Vos, Daniel Martin, Jean-Louis Martinelli... **du 23 au 29 août** à l'Abbaye des Prémontrés, www.meeec.org/-la-mousson-d-ete

Joyeuse, inventive, résolument tournée vers l'excellence, la dernière édition du Festival d'Avignon sous la direction de Vincent Baudriller et Hortense Archambault s'avère une manière de tirer sa révérence en forme de coup de maître. Réunissant la danse avec *Out of Context*, *For Pina* d'**Alain Platel**, le cinéma avec *Hamlet en Palestine* de **Thomas Ostermeier** et **Nicolas Klotz** ou le théâtre avec *King Size* de **Christoph Marthaler**, le tandem accomplit magnifiquement le rêve de Jean Vilar d'un mélange des arts qui chamboule les corps et les esprits. Autant de chocs émotionnels qui s'impriment en nous et nous accompagnent longtemps après que le rideau est tombé. De **Krzysztof Warlikowski** à **Christian Rizzo**, d'**Angélica Liddell** à **Philippe Quesne** et **DeLaVallet Bidiefono**, cette 67^e édition aura réussi à marier avec la même exigence toutes les disciplines avec, en prime, cette idée du *one shot*, hommage à tous ceux qui leur ont offert pendant dix ans la matière vive qui donne au Festival son incandescence.

Les deux artistes associés, **Stanislas Nordey** et **Dieudonné Niangouna**, se sont lancé le défi de faire entendre, chacun à sa façon, la puissance du poème dramatique. L'un pour parler de l'Europe des années 70 qui niait déjà sa classe ouvrière, l'autre de l'Afrique d'aujourd'hui, peinant à cicatriser de ses blessures à l'âme et de son sang versé. L'éclatante surprise d'une homérique bataille de paroles pour Stanislas Nordey avec *Par les villages* de Peter Handke dans la cour d'Honneur et une palabre volcanique, celle de *Shéda*

de Dieudonné Niangouna dans la carrière de Boulbon, comme un exorcisme barbare.

Si, cette année encore, certaines créations du volet danse du Festival se sont révélées un poil trop bavardes (*Drums and Digging* de **Faustin Linyekula** ou *Qaddish* de **Qudus Onikeku**), *D'après une histoire vraie* de **Christian Rizzo** a pris le contre-pied. Un pur spectacle de danse et de rythme – deux batteurs sur scène – dont l'onde de choc nous secoue encore. Partant d'une gestuelle traditionnelle et du souvenir de danseurs à Istanbul, Rizzo inscrit son opus dans une intemporalité éclatante de vigueur. Ronde, sauts, jeux de mains, tout fait sens dans cette création qui interroge à sa manière le statut de l'homme. Virtuose jusque dans ses détails – on repense aux pas de deux ou de trois –, *D'après une histoire vraie* a soulevé l'enthousiasme du public. Et le nôtre.

Autre souvenir puissant, celui d'une **Mamela Nyamza**, en tandem avec la malicieuse **Faniswa Yisa**, impériale dans son jupon long de bal, juchée sur des néo-cothurnes en boîtes de conserve. Ce *19-Born – 76-Rebels* présenté dans le cadre des Sujets à vif renvoie à l'année 1976 et aux émeutes de Soweto. Jouant sur un registre sociopolitique avec des nuances certaines, les deux Sud-Africaines endossent tout à la fois le costume de l'opprimé et du résistant. Radical.

Théâtre de texte ou pas – la question est, au fond, de peu d'importance –, cette édition 2013 voit quelques intrépides s'attaquer à ce qu'il est convenu d'appeler de gros morceaux. Outre *Par les villages*,

Kabaret
Warszawski
(Cabaret
Varsovie)
de Krzysztof
Warlikowski

Aline

15/8 Bruxelles,
22/8 Sète,
20/9 Avignon,
3/10 Saint-
Germain-en-
Laye,
4/10 Saint-
Brieuc,
18/10 Bordeaux,
23/10 Saint-
Etienne,
26/10 Lyon,
11/12 Paris,
Flèche d'Or

Au Revoir

Simone
18/9 Paris,
Nouveau Casino

Babyshambles

3/10 Paris,
Zénith

Jake Bugg

21/11 Paris,
Olympia,
22/11 Lille,
9/12 Lyon,
10/12 Toulouse,
11/12 Nantes

Le Cabaret Vert

du 22 au 25 août
à Charleville-
Mézières, avec
Eels, Deftones,
Asaf Avidan,
Boys Noize,
Two Door
Cinema Club,
Wu-Tang Clan,
Gesaffelstein,
Brodinski,
Hanni EL Khatib,
A\$AP Rocky,
Alt-J, Major
Lazer, Bass
Drum Of Death,
etc.

Coconut Music Festival

du 27 au 29/9
à Saintes,
avec Brigitte
Fontaine,
The Black
Angels,
Le Vasco,
Zombie Zombie,
Petit Fantôme,
Pendentif,
Ladybird,
Caandides, etc.

Riff Cohen

25/7 Grenoble

Etienne Daho

les 14, 15 et
18/2 Paris, Cité
de la Musique,
22/2 Paris,
salle Pleyel,
21/3 Rouen,
25/3 Marseille,
28/3 Toulouse,
29/3 Bordeaux,
4 et 5/4 Paris,
Zénith,
8/4 Dijon,
9/4 Lille,
16/4 Nantes,
17/4 Rennes,
22/4 Firminy,
24/4 Béziers,
25/4 Cannes,
26/4 Fréjus

Eldorado

Music Festival
du 16 au 22/9
à Paris, Café
de la Danse,
avec Rodolphe
Burger & Olivier
Cadiot, Thomas
Azier, Gramme,
Laura Marling,
Gym, etc.

Elektricity

du 20 au 28/9
à Reims,
avec Juveniles,
Yuksek,
Chilly Gonzales,
Is Tropical,
Tristesse
Contemporaine,
Connan

Mockasin,
Rone, Simian
Mobile Disco,
Breakbot,
Panteros 666,
Monsieur
Monsieur, etc.

Eminem

22/8 Saint-Denis,
Stade de France

Foals

26/10 Nîmes,
1/11 Clermont-
Ferrand,
2/11 Bordeaux,
3/11 Toulouse,
5/11 Nantes,
7/11 Strasbourg,
12/11 Paris,
Zénith

Half Moon Run

15/11 Paris,
Trianon

Jay-Z

17 et 18/10 à
Paris, Bercy

Local Natives

20/11 Paris,
Bataclan

Marsatac

du 19 au 29/9
à Marseille,
avec Moderat,
Vitalic,
Laurent Garnier,
Cassius,
Tricky,
Fauve ♣,
Carl Craig,
Bonobo,
Zombie Zombie,
Aufgang,
Gramme,
Discodeine,
Fuck Buttons, etc.

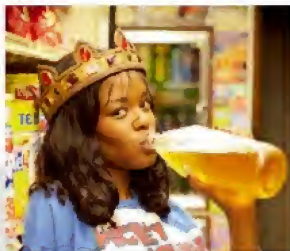
MGMT

8/10 Paris,
Olympia

Midi Festival

du 26 au 28/7
à Hyères,
avec Peter Hook
& The Light,
The Horrors,
King Krule,
Mount Kimbie,

retrouvez plus de dates
de concerts dans l'agenda
web sur inRocksLive.com



Matt Barnes

Sziget Festival

Début août, à Budapest, le Sziget soufflera ses vingt bougies en compagnie d'Azealia Banks (photo), Bat For Lashes, Michael Kiwanuka, Skip & Die, Regina Spektor, Woodkid, Tame Impala, Franz Ferdinand, Nick Cave ou encore Dizzee Rascal.

du 5 au 12 août, à Budapest

Mykki Blanco,
AlunaGeorge, etc.

Name Festival

les 14, 20
et 21/9 dans le
Nord avec Boys
Noize, Magnetic
Man, Jamie
Jones, Fritz
Kalkbrenner,
Maya Jane
Coles, Art
Department,
Hudson
Mohawke,
Crookers, Erol
Alkan, Rocky,
Strip Steve, etc.

Nasser

25/7 Niort,
28 & 29/9
Marseille,
11/10 Saint-
Brieuc,
16/11 Le Mans,
30/11 Saint-Denis

The National

18/11 Paris,
Zénith

Nuits Secrètes

du 2 au 4 août
à Aulnoye-
Aymeries
avec Suuns,
Orelsan, Agoria,
Masparrrow,
Breakbot,
La Femme,
Mr Oizo, Sexy
Sushi, Skip &
Die, Ghostpoet,
Rokia Traoré,
Vitalic, etc.

Petit Fantôme

28/9 Saintes,
5/10 Nîmes,
8/10 Tours,
12/10 Poitiers,
7/11 Rennes,
9/11 Biarritz

Phoenix

12/11 Marseille,
14/11 Lyon,
15/11 Nantes,

16/11 Toulouse,
23/11 Lille

Piers Faccini

12/10 Coutances,
17/10 Paris,
Trois Baudets,
18/10 Limoges,
19/10 Agen,
20/10 Toulouse

Pitchfork Music Festival

du 31/10
au 2/11 à Paris,
Grande Halle
de la Villette
avec The Knife,
Hot Chip,
Deerhunter,
Disclosure,
Panda Bear,
Yo La Tengo,
Jagwar Ma,
Blood Orange,
Glass Candy,
Warpaint, Mount
Kimbie, Mac
Demarco, Baths,
Iceage, Only
Real, Colin
Stetson

Pixies

les 29 et 30/9
Paris, Olympia

Primal Scream

14/11 Paris,
Cigale

Reeperbahn Festival

du 25 au 28/9
à Hambourg
avec Juveniles,
Anika, Jacco
Gardner, Kate
Nash, Lescop,
Lilly Wood & The
Prick, Motorama,
Willis Earl Beal,
Tuning, Owlie,
China Rats,
Cayucas, C55,
etc.

Rock en Seine

du 23 au 25/8
à Saint-Cloud,
avec Phoenix,
A\$AP Rocky,
Franz Ferdinand,
Alt-J, La Femme,
Kendrick Lamar,
Tame Impala,
Black Rebel
Motorcycle
Club, Vitalic,
Tricky, Belle
And Sebastian,
Patrice,
Major Lazer,
Johnny Marr,
Savages, Eels,
Fauve ♣,
Valerie June,
Laura Mvula,
The Pastels,
Mac Miller,
Is Tropical,
Lianne La
Havas, Poliça,
Chvrches, etc.

La Route du rock

du 14 au 17/8
à Saint-Malo,
avec Local
Natives,
Disclosure,
Tame Impala,
Hot Chip,
Nick Cave &
The Bad Seeds,
Austra, Suuns,
Jacco Gardner,
Concrete Knives,
Orval Carlos
Sibelius,
Zombie Zombie,
TNGHT, etc.

Vampire Weekend

21/11 Paris,
Zénith

Yo La Tengo

3/11 Nantes

Winter Camp Festival

du 10 au 14/12
à Paris, Lyon,
Bordeaux
et Lille avec Jay-
Jay Johanson,
Jason Lytle
& The Young
Rapture Choir,
Orval Carlos
Sibelius,
Archie Bronson
Outfit, etc.

**These New Puritans, au Festival les inRocks**

Auteur d'un album dépouillé et minimaliste, These New Puritans semble avoir dompté l'électricité qui régnait sur les compositions du groupe. Les Anglais viendront poursuivre leur élégante réincarnation pour l'édition 2013 du Festival les inRocks en compagnie des Américains de Papa et des Ecossais de Young Fathers.

le 7 novembre à Tourcoing, le 8 à Paris (Cigale),
le 9 à Nantes et le 11 à Toulouse

les inRocks.com



TICK&LIVE,
C'EST TOUT FNAC SPECTACLES DANS
VOTRE POCHE, AVEC PLUS DE 60 000
ÉVÉNEMENTS PAR AN !



Disponible sur
App Store



TICK&LIVE



la découverte du lab

Moodoid

**Parenthèse dorée et planante.
Les années folles au milieu
de la grande crise.**

C'est en revenant d'un voyage initiatique dans les montagnes suisses que Pablo Padovani (guitariste de Melody Echo's Chamber et fils du jazzman Jean-Marc Padovani) trouve l'inspiration pour écrire une prose merveilleuse qui dériverait les plus pessimistes. Et pas question de faire confiance à des gros bras pour tisser les mailles de ses mélodies délicates, il préfère faire appel aux doigts d'argent et aux voix d'or de femmes comme Myra Lee... Pour son premier ep, il s'entoure de musiciens traditionnels turcs, jazz et classique, et s'envole sur son tapis volant, le nez vers l'Orient, aux côtés de son maître à penser Connan Mockasin.

Mêlant rock progressif et serpents à sonnettes psychédéliques, on plane volontiers au-dessus des champs d'opiacés de *La Chanson du ciel de diamant* avant de grimper à l'assaut des crêtes surréalistes de *De la folie pure*. Cerise sur le gâteau, c'est Kevin Parker – leader australien de Tame Impala qui a réalisé le mixage de l'ep. En attendant sa sortie chez les disques Entreprise – nouvelle branche du label Third Side Records consacrée aux artistes qui chantent en français – d'ici la fin de l'été, on peut d'ores et déjà plonger dans les méandres oniriques de son clip *Je suis la montagne*. Pluie d'or, crumble de neige et avalanches sablées à prévoir sur tout le territoire.

Abigaïl Aïnouz

en écoute sur lesinrockslab.com/moodoid

**retrouvez toute l'actualité du
concours sur lesinrockslab.com**

Sosh
aime **inRocks lab**

albums



Melodía

Saudades Own Records
**Des souvenirs de voyages
et de rencontres
deviennent un album doux
et apaisant.**

Quand ils ne deviennent pas journal ou carnet de croquis, les souvenirs de voyages peuvent prendre la forme d'un disque. Federico Durand et Tomoyoshi Date, deux musiciens argentin et japonais, ont ainsi décidé d'enregistrer cinq morceaux ensemble après leur rencontre lors d'une série de concerts donnés l'an dernier en Europe. On y entend le fil des pensées plus fort que le vacarme des trains et des aéroports, les heures qui passent sans beaucoup d'obligations ni de repères, un vrai temps libre dans des lieux inconnus, parfois anonymes, souvent accueillants. Ils ont pris le temps de flâner chez leurs hôtes, empruntant guitares et bidules électroniques, enregistrant en forêt, tranquillement hyperattentifs, comme pourraient l'être des promeneurs surpris de croiser les jeunes daims qui ornent la pochette, témoins de moments parfaits, simples et exceptionnels. Très justement intitulé *Saudades* (un mot notoirement intraduisible), l'album se partage plutôt qu'il ne s'explique, prolongeant l'écho d'un voyage terminé en une inépuisable source d'inspiration. **Céline Kautz**

●●●●●

www.ownrecords.com



le single de la semaine

Cousin Marnie

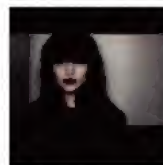
Is Sleeping ep soundcloud.com/cousinmarnie
**Des reprises hantées de la Carter Family
par une jeune fan de hip-hop !**

On ignore quelle idée dingue a traversé l'esprit déjà passablement agité de la jeune Irlandaise le jour où elle a décidé, en premier ep, de sortir une collection de reprises de la Carter Family – certaines vieilles comme sa grand-mère au moins. On ignore aussi comment une pâle sorcière d'une vingtaine d'années tombe sur ce répertoire hanté par le malheur, et décide de le faire sien, de le détourner, d'aller au clash avec les Appalaches. Mais s'il y avait déjà une monstrueuse ferveur dans les chants en chorale des Américains, l'Irlandaise y ajoute l'effroi, le froid.

Poussée par la production infernale de David Kosten (Bat For Lashes), elle incarne ainsi en héroïne lynchienne *You've Been Fooling Me Baby* ou le terrible *Never Let the Devil Get the Upper Hand*. Elle chante ce répertoire l'air innocent et léger, comme des comptines, alors que le diable l'attend dans les champs, déguisé en épouvantail, les pieds dans la gadoue gelée. Il n'y aura pas de printemps pour Marnie, juste l'automne, sans fin. **JD Beauvallet**

●●●●●

www.cousinmarnie.com





Sam Superman

Luke Haines

Rock and Roll Animals Cherry Red
Un nouveau projet dingo, zigoto et rigolo
du leader des Auteurs.

Dans le rock anglais zinzin, siphonné, mal embouché, acariâtre, Luke Haines est un génie du mal, mais aussi le Raymond Poulidor du genre : l'éternel second derrière cette tête de cochon indépassable de Mark E. Smith. Avec ses très élégants premiers groupes (The Servants, The Auteurs ou même Black Box Recorder) puis ses expériences plus rugueuses/rageuses (Baader Meinhof, son trio de The North Sea Scrolls), Luke Haines compte ainsi parmi les saboteurs les plus intrépides de la pop locale, mais est aussi un témoin et un documentariste précieux d'une Angleterre patraque, déclinante.

Son nouveau projet : un vague écho psyché-folk de *La Ferme des animaux* d'Orwell, virulente fable sur les dérives du pouvoir. Son casting illumine d'autres sauvages : un renard (Jimmy Pursey), un blaireau (Nick Lowe) et un chat (Gene Vincent). Inquiétant sur le papier, le concept se détend en un album qui évoque une longue lignée d'excentricité anglaise des sixties - Syd Barrett, The Kinks, David Bowie... Pour une très étonnante fable à la morale implacable : "Le rock'n'roll est un jeu de losers". **JDB**

www.lukehaines.co.uk



Rogue Wave Nightingale Floors

Vagrant/Modular
Drôle de mélange de classicisme et d'excentricité dans cette pop californienne.
Chez les néo-hippies américains, babas le soir et comptables le jour, on a souvent tendance à confondre ambitions musicales et prétention. C'est ainsi que CocoRosie ou Animal Collective ont fini par lasser, en préférant réfléchir aux enjeux qu'à la légèreté du jeu. Chez Zach Schwartz, le Californien ahuri de Rogue Wave, la bizarrerie n'est heureusement pas encore un fonds de commerce, une petite entreprise à gérer avec précaution. Il parle couramment cette langue sur une pop aussi déliée et euphorique que les thèmes - la mort, ce genre de refrain lalalala - se révèlent sombres et tordus. Tassées, densifiées par la production sèche de John Congleton (Smog, Antony & The Johnsons...), ces chansons aux allures endimanchées, classiques, à la Shins, prennent pourtant régulièrement leur envol, grâce au timbre rêveur de Schwartz et à ses (petits) arrangements malicieux avec la pop à papa. **JDB**

roguewavemusic.com
en écoute sur **lesinrocks.com**
avec **DEEZER**

NICK CAVE & THE BAD SEEDS



19 NOVEMBRE
ZÉNITH PARIS

27/07
LES NUITS DE FOURVIÈRE, LYON

15/08
LA ROUTE DU ROCK, SAINT MALO

LOCATIONS : WWW.ALIAS-PRODUCTION.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS

UNE PRODUCTION ALIAS
EN ACCORD AVEC X-RAY

"PUSH THE SKY AWAY"
NOUVEL ALBUM DISPONIBLE



WWW.NICKCAVE.COM





Matt Spalding

Editors

The Weight of Your Love Pias

Laid et boursoufflé, du stadium-rock qui donne envie de bombardier les eighties au napalm.

Un vieux dicton l'affirme : "Les voyages forment la jeunesse". Un autre vient désormais le compléter : "Les voyages dans les festivals démesurés déforment la jeunesse". Et le son. Et les chansons. Cette intrusion du gigantisme, sans doute inauguré par U2, dans le rock que l'on peine encore à décrire comme "alternatif", a engendré un monstre : un nouveau stadium-rock qui mime le mal-être, surjoue les émotions, engraisse les chansons de mille artifices (et parfois même, sur scène, en cache-misère, de feux d'artifice). Ces concerts sont un cancer : ils faussent totalement l'écriture, la gonflent aux hormones, la défigurent en une bête de foire plus que bête de scène.

On rencontre ainsi de jeunes groupes qui, dans leurs caves, sonnent déjà, la gestuelle grandiloquente et les refrains pour briquets (ou iPhone) rodés, comme s'ils s'adressaient à Wembley. Misant tout sur la puissance du son, la poudre aux yeux des effets et la démesure des vagissements, ils font de l'écriture la dernière roue du 35 tonnes. Un devoir laborieux et obligatoire, qu'ils bâclent ou négligent.

C'est ce qui déçoit le plus chez les Editors : ils avaient trouvé un aplomb entre une écriture nerveuse, racée, et des ambitions soniques adaptées à leur nouveau statut. Equilibre vite méprisé par l'artillerie lourde de Jacques King, le boulet qui avait déjà considérablement


alourdi les Kings Of Leon. Car pour un National ou même un Interpol restant digne et retenu dans ce son épique, pour un Arcade Fire miraculeusement maître de sa tempête, combien de Killers, de Glasvegas, de Muse ou de Placebo ont aujourd'hui capitulé devant les effarants cahiers des charges de cette industrie lourde des concerts de stades ?

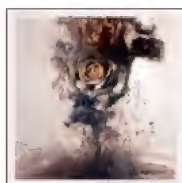
Là où Phoenix a choisi courageusement l'excitation, là où Blur a tout misé sur l'euphorie contagieuse de ses chansons, combien de groupes-à-festivals se contentent d'empiler les gimmicks nécessaires au maniement simpliste de 50 000 personnes ? Combien ont appris, dans "Les Gros Festivals pour les nuls", comment régler une batterie qui fait autoritairement taper dans les mains, effectuer un jet de chemise qui provoque obligatoirement les hurlements ou une explosion de gros son (gros con) qui en met plein la vue, mais si peu dans les oreilles ?

JD Beauvallet



www.editorsofficial.com

en écoute sur lesinrocks.com avec  **DEEZER**



Hooded Fang

Gravez Full Time Hobby/Pias


Nouvel album, vif et spontané, de quatre Canadiens érudits de rock.

Depuis 2008, Dan Lee et sa bande de démiurges canadiens multiplient les projets : ils ont monté un label (Daps Records), donné des leçons de guitare à des enfants (les chanceux !) et joué dans divers groupes (Hut, Phédre, Lee Paradise...). Soyons pourtant certains que rien n'égale l'énergie jubilatoire de ces surf-songs espiègles. Comme *Tosta Mista*, deuxième album filou et finaud sorti l'année dernière, *Gravez*, enregistré dans la chambre de Dan Lee, mêle ainsi avec intelligence les guitares psyché de Dick Dale au venin punk des Modern Lovers, torture gentiment la naïveté de The Coral pour mieux la confronter à la frénésie des Black Lips. C'est bien simple : de *Ode to Subterranea* à *Never Minding*, ce disque est un coup d'éclat permanent.

Maxime Delcourt



www.hoodedfang.com

en écoute sur lesinrocks.com avec  **DEEZER**

la courbe de la nuit

pré-buzz
Jay-Z à Bercy

buzz
Fuck Buttons

type
AlunaGeorge

retour de bâton
Get Lucky
Bruno Mars

retour de hype
Amy Winehouse RIP

Le cinéma en plein air de La Villette

Jay-Z a dévoilé la liste des villes qui auront l'honneur de l'accueillir à l'occasion de la sortie de son nouvel album et du Magna Carter World Tour qui l'accompagne. Pour la France il faudra donc se rendre à Paris (Bercy) les 17 et 18 octobre prochains pour l'acclamer.

Fuck Buttons *Slow Focus*, nouvel album des Bristolians disponible à partir du 22 juillet, à écouter sans modération.

Get Lucky *condoms* Les préservatifs assortis au dernier single des Daft Punk n'ont pas été reconnus par Durex et ne seront donc pas commercialisés.

Amy Winehouse *RIP* Bien triste anniversaire que celui de la mort d'une jeune artiste. Amy Winehouse est partie il y a deux ans. L'occasion de se souvenir de la diva en réécoutant sa trop courte discographie.

noctambule

Le meilleur des soirées à venir

Marsatac
19-29 SEPT 2013
Nîmes - Marseille

LA ROUTE DU ROCK
SAINT-MALO
14 / 17 AOÛT 2013

HALF MOON RUN
15 NOVEMBRE
PARIS - TRIANON

MIDI FESTIVAL 2013
du 26 au 28/7
à Hyères

ELEKTRICITY
19-20-21 SEPTEMBRE
Nantes - Paris - Lille

FOALS
11-12-13 SEPTEMBRE
Nantes - Paris - Lille

dès cette semaine

Aline
15/8 à Bruxelles,
20/9 Avignon,
18/10 Bordeaux,
23/10 Saint-
Etienne,
26/10 Lyon,
11/12 Paris,
Flèche d'Or
Babyshambles
3/10 à Paris,
Zénith
Electricity

du 20 au 28/9
à Reims
avec Juveniles,
Yuksek,
Chilly Gonzales,
Is Tropical,
Tristesse
Contemporaine,
Connan Mockasin,
Rone,
Simian Mobile
Disco,
Breakbot,

Panteras 666,
Monsieur
Monsieur
etc.
Foals
26/10 à Nîmes,
1/11 Clermont-
Ferrand,
2/11 Bordeaux,
3/11 Toulouse,
5/11 Nantes,
7/11 Strasbourg,
12/11 Paris,

Zénith.
Half Moon Run
15/11 à Paris,
Trianon.
Marsatac
Du 19 au 29/9
à Marseille
avec Moderat,
Vitalic,
Laurent Garnier,
Cassius,
Tricky, Fauve,
Carl Craig,

Bonobo,
Zombie Zombie,
Aufgang,
Gramme,
Discodaine,
Fuck Buttons,
Sexy Sushi,
Breton
etc.
Midi festival
du 26 au 28/7
à Hyères avec
The Horrors,

AlunaGeorge,
Peter Hook
& The Light,
King Krule,
Christopher
Owens,
Mount Kimbie,
Mykki Blanco
etc.
Phoenix
12/11 Marseille,
14/11 Lyon,
15/11 Nantes,

16/11 Toulouse,
23/11 Lille
Route du Rock
Du 14 au 17/8 à
Saint-Malo avec
Local Natives,
Disclosure,
Tame Impala,
Hot Chip,
Nick Cave
& The Bad
Seeds, Iceage
Austra, Suuns,

Jaccor Gardner,
Concrete Knives,
Electric Electric,
Orval Carlos
Zombie Zombie,
Sibellus,
Parquet Courts,
TNGHT
etc.
**Vampire
Weekend**
21/11 à Paris,
Zénith

plus de soirées sur villaschweppes.com



aftershow

On y était : The Peacock Society

Samedi 13 juillet, The Peacock Society invitait Brodinski, Gesaffelstein, T-E-E-D, Rone ou encore The Aikiu pour la deuxième soirée de son excellente première édition. On y était, on vous raconte.

Pour fêter sa première édition, The Peacock Society – comprenez la communauté du paon – avait décidé d'installer ses quartiers en plein cœur du parc floral de Paris. Deux soirées organisées le week-end du 14 juillet avec un joli défilé d'artistes et de boutiques en tous genres. On arrive sur place le deuxième soir, avec la ferme intention de tenir jusqu'au petit matin en compagnie de Gesaffelstein, T-E-E-D, Rone, Bambounou ou encore The Aikiu. On commence d'ailleurs la série de concerts avec la performance donnée par les Parisiens sur la scène extérieure, entre les derniers rayons du soleil. Le seul groupe pop d'un week-end ultra electro réussit à attirer l'attention peu farouche d'un public pour l'instant calme et concentré. Lentement mais sûrement, la pression et l'excitation du parc floral montent à mesure que la nuit s'impose. Dans le même temps, la programmation dévoile tour à tour

Mathieu J. Olmer

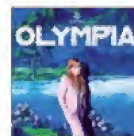


ses acmés comme autant de cartes maîtresses. Techno épileptique avec Bambounou, electro planante avec Rone, remixes disco house avec Kaytranada, carnaval d'influences avec T-E-E-D. Les 10 000 personnes présentes ce soir-là n'auront pas eu beaucoup de répit pour flâner dans le couloir de boutiques, dessiné en

marge des deux scènes (vêtements, food trucks, nail art, tatouages éphémères ou définitifs). Quelques minutes de repos auraient pourtant été bien indiquées avant d'abandonner ses dernières forces dans l'immense hangar élégamment martyrisé par Gesaffelstein et Brodinski en fin de soirée. De quoi rester écarquillé jusqu'au petit matin.

playlist de nuit(s)

5 chansons pour monter en pression



1 h du mat' Alex Calder – Suki And Me On ne sait pas si le Canadien a emprunté son nom à l'artiste américain pionnier des sculptures mobiles, mais sa musique tanguie entre les genres et les époques. Ici, la new-wave se fond dans la pop et les eighties nous envahissent pour un voyage hybride qui impose le songe comme unique compagnon de route.

2 h du mat' Pendentif – Jerricane Les garçons et la fille de Pendentif viennent de Bordeaux. Leur premier album arrive pour la rentrée mais quelques chansons disponibles sur Internet ont déjà tout pour enflammer l'été.

3 h du mat' DV-i – CM Hacker De New-York, DV-i programme des instrumentaux vintage qui rappellent les expérimentations décalées du Yellow Magic Orchestra. Le bidouilleur ose parfois le chant, comme sur *CM Hacker* et sa progression captivante.

4 h du mat' Austra – What We Done? Née des improvisations solitaires de Katie Stelmanis, Austra a longtemps été un groupe à une tête. Pour son nouvel album, la chanteuse s'est ouverte aux musiciens qui l'accompagnent sur scène. Austra est devenu un vrai groupe : les dancefloors lui disent merci.

5 h du mat' Kanye West – Black Skinhead On peut penser ce que l'on veut de Kanye West et de la promo mégalo qui accompagne la sortie prosélyte de Yeezus : l'album, minimaliste à souhait, renferme une collection originale de chansons directes et nerveuses.

des playlists exclusives sur villaschweppes.com



ROCK TYMPANS PRÉSENTE

SAINT-MALO

14 / 17 AOÛT 2013

LA ROUTE DU ROCK

COLLECTION ÉTÉ #23

NICK CAVE & THE BAD SEEDS · TAME IMPALA · HOT CHIP
GODSPEED YOU! BLACK EMPEROR · FUCK BUTTONS · !!!
LOCAL NATIVES · DISCLOSURE (LIVE) · TNGHT · JUNIP · SUUNS
CLINIC · AUSTRA · EFTERKLING · MOON DUO · ICEAGE
WOODS · ALLAH-LAS · CONCRETE KNIVES · JACCO GARDNER
BASS DRUM OF DEATH · JULIA HOLTER · ZOMBIE ZOMBIE
PARQUET COURTS · WIDOWSPEAK · JACKSON SCOTT
ELECTRIC ELECTRIC · ORVAL CARLOS SIBELIUS · TRÉSORS
CANKUN · MAGNETIC FRIENDS · CHRISTOPHE BRAULT

LE FORT DE SAINT-PÈRE · LA NOUVELLE VAGUE · LA PLAGE

FNAC, CARREFOUR, MAGASINS U, GÉANT, 08 92 68 36 22*, WWW.FNAC.COM
RÉSEAU TICKETNET, E.LECLERC, VIRGIN MEGASTORE, CORA, CULTURA, AUCHAN, 08 92 39 01 00* · WWW.TICKETNET.FR
DIGITICK : WWW.DIGITICK.COM

· 02 99 54 01 11 ·

WWW.LAROUTEDUROCK.COM

*0,34 €/mn. Licences Rock Tympons 3-1014372 - 2-1014371 - 1-1061812. Artwork *La Route du Rock*

SAINT-MALO

Île de Vaine
et ses environs

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO

MAIRIE
DE SAINT-MALO



Christophe Babin

Ventre

Undressed Morning Herzfeld/La Baleine
Electrique et éthéré, du rock en lignes brisées venu de Strasbourg.

Ventre, nom idéal pour cette musique rêveuse bousculée au taser : elle s'écoute principalement avec les tripes, qu'elle se charge de violenter avec une douceur particulièrement sadique. Bien sûr, cette tradition de vrilles et de scalpels déguisés en plumes est américaine, largement documentée par les albums de Sonic Youth ou leurs disciples de Blonde Redhead ou Sleater-Kinney. Mais dans ce genre éprouvé – des filles et des fils électriques, parfois barbelés –, le trio Ventre est habile dans ses dissonances de guitares, doué dans ses chants sinueux, évaporés. Pas du shoegaze, non : le groupe lève au contraire la tête, se crame les rétines au soleil, sourit béatement aux nuages. Qui le leur rendent bien : tout en vapeur, en mélodies immatérielles, *Undressed Morning* offre, avec ses *Belly* ou *Big Clouds*, une nouvelle bonne raison de s'égarer hagard dans le catalogue des Alsaciens de Herzfeld.

JD Beauvallet



www.hrzfld.com

en écoute sur **lesinrocks.com** avec **DEEZER**



Small Feet

Liar Behind the Sun ep

Kning Disk

En Suède, on fait le folk de la forêt comme en Amérique.

Dans la famille nombreuse des descendants de Neil Young, allons traîner du côté de la Suède. A Stockholm, le songwriter Simon Stålhamrhe a imaginé le projet Small Feet pour sortir ses chansons. *Liar Behind the Sun*, son premier ep, est le fruit d'un long combat contre la dépression. On y entend des chansons mélancoliques mais jamais plombées, qu'auraient pu écrire Bon Iver dans sa cabane ou The Loneer période *A Man Needs a Maid*. Prometteur, cet ep devrait être suivi d'un album : on attend qu'il sorte du bois.

Johanna Seban



www.facebook.com/
smallfeetmakesmusic

en écoute sur **lesinrocks.com** avec **DEEZER**



Salvia Plath

The Bardo Story Weird World/Domino/Sony
Barrée et poétique, de la musique venue des hippie days.

Si le précédent *House of Leaves* laissait déjà entrevoir chez Salvia Plath un certain béguin pour les arabesques de pop psyché, *The Bardo Story* dévoile quelques-unes des compositions les plus pastorales que l'on ait eu le droit d'entendre depuis le *Magical Mystery Tour*. Mais dans un souci d'éviter toute forme d'opportunisme, Salvia Plath s'éloigne des évidences. De *Intro*, sorte de croisement entre les Doors et le Jefferson Airplane, au sépulcral *Further Outro*, énième mantra instrumental, ce premier album, sobrement audacieux, est une succession de petites ballades pop d'un calme évident, où le musicien de Baltimore (également cinéaste à ses heures) s'amuse à taquiner les genres, s'autorisant même quelques petites mélodies à l'âme sensible (*Hidden Track*). On comprend mieux alors les similarités dans le nom avec la poétesse Sylvia Plath. **Maxime Delcourt**



salviaplath.com

en écoute sur **lesinrocks.com** avec **DEEZER**



Dinos Punchlinovic

L'Alchimiste Double C/CLM

Malin qui dira jusqu'où peut aller ce rappeur absurde et facétieux.

Il fait -5°C en hiver et les blacks dérouillent comme des Ecosseis en plein Sahara. C'est avec cette image que Dinos Punchlinovic s'est présenté sur *Moins 5*. Cette amusante saillie aurait pu le faire passer pour un rappeur comique, mais il est ailleurs... Entre autres cul-de-sac, il débusque ici quelques pistes : une joie de rapper, des intonations prometteuses en dépit de dictions un peu automatiques, mais surtout une forme presque dénuée d'ego, une autodérision, un humour trivial mais bien troussé. La naissance d'un intéressant potentiel. **Thomas Blondeau**



www.facebook.com/PunchyDinos

en écoute sur **lesinrocks.com** avec **DEEZER**

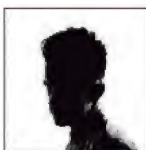


Megan Sharp

Raffertie

Sleep Of Reason Ninja Tune/Pias

Savante et suave, de l'electro sombre et pourtant torride.



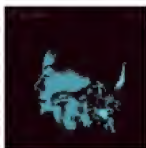
Aucun rapport avec Gerry Rafferty et son tubissime *Baker Street*. Ce n'est pas dans une rue, mais dans une ruelle mal éclairée, souillée et dangereuse, que Raffertie traîne son bardo.

Remixeur de Franz Ferdinand, tenancier du label Super ou, surtout, découvreur d'AlunaGeorge, le DJ et producteur anglais est l'un de ces insatiables chercheurs d'un outre-son, d'une outre-pop qui ouvre des portes au lieu de les claquer à la face du futur incertain. On parle de pop au sens où Disclosure ou Zomby par exemple, d'un bout à l'autre du spectre electro, redéfinissent la pop anglaise en la requinquant de sons et de sang neufs.

Ça passe par la house, la bass-music, le hip-hop, l'électronica, ça passe surtout par un filtre noir : depuis quelques ep, les recherches de Raffertie se précisent, touchent au but, à la manière d'un Bowie berlinois, vers une pop sombre à très forte teneur en frissons et émotions fortes. A l'image du single *Build Me up*, qui éclaire à la lumière noire un gospel décharné. A l'image de toutes ces chansons désolées mais vibrantes, à la torpeur contagieuse : un album qui tient à la fois de la chambre froide et de la fournaise, du fourmillement et du ralenti. L'étalon de l'été lent. **JD Beauvallet**

●●●●●

www.facebook.com/raffertie



The Love Language Ruby Red

Merge/Differ-ant

Sous influence Arcade Fire, du rock américain majestueux.

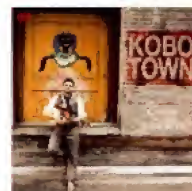
Le langage de l'amour, donc. Dans la bonne maison Merge, il s'exprime depuis presque vingt-cinq ans en une langue agitée et pourtant distinguée, renouvelant sans répit la grammaire des guitares choyées/maltraitées.

Soit : de l'indie-rock dans toute sa gloire, et aussi ses dogmes et limites. Mais qu'importe les œillères quand ce troisième album des Américains est propulsé par un tel souffle (on croirait James Murphy chantant avec Arcade Fire

sur l'épique *Calm down*), quand cette pop se déploie avec une telle majesté, un tel flegme que sur l'euphorisant *Hi Life*, quand le groupe vouvoie le Eno pop sur *Pilot Light*. **JDB**

●●●●●

www.thelovelanguage.com



Kobo Town

Jumbie in the Jukebox

Cumbancha/
Harmonia Mundi

Il est beau, le mal du pays quand le pays, ce sont les Caraïbes.

Quand Drew Gonsalves, le chanteur de Kobo Town, est né à Trinité, il était trop petit pour savoir que son île était le berceau du calypso. Puis, à 13 ans, il est parti vivre au Canada, où il a découvert et exploré la musique des Caraïbes. Si Kobo Town (le nom vient du quartier de Port of Spain, la capitale où le calypso est né) exprime le mal du pays, c'est un mal pour un bien : cette musique interdit la nostalgie. Retour aux racines – un son roots très acoustique – mais ouverture sur les autres musiques caribéennes. Croisé avec du mento, du reggae et d'autres spécialités locales, caréné par une section de cuivres omniprésente, produit à l'américaine, chanté par un gars qui ne doit pas aimer s'énervier, le deuxième album de Kobo Town est une petite bombe de pop tropicale, nonchalante et groovy, idéale pour les prochaines soirées barbecue. **S. D.**

●●●●●

en écoute sur lesinrocks.com avec DEEZER



Willie Nelson And Family

Let's Face the Music and Dance Sony

Le vieux sage de la country propose la BO de la sieste.

De Willie Nelson, très vieux héros country (il a fêté ses 80 ans), on n'attendait plus grand-chose. Ces dernières années, on s'était plus intéressé aux best-of et aux coffrets qu'à ses nouveaux albums. *Let's Face the Music and Dance* (qui serait son 61^e album, oui) change un peu la donne : sans invités tout pourris (il s'est enfin débarrassé de Kid Rock), Willie Nelson se penche sur de vieilles chansons chéries (dont une reprise de Claude François, oui), qu'il interprète en petit comité, avec toute la douceur dont sa voix et sa guitare sont capables. Country, jazz, lazy-listening et fragrances latinas, le tout joué à deux à l'heure : rien de nouveau, mais parfait pour la sieste sous la véranda. **Stéphane Deschamps**

●●●●●

www.willienelson.com

en écoute sur lesinrocks.com avec DEEZER

Majical Cloudz

Impersonator Matador/Beggars/Naïve

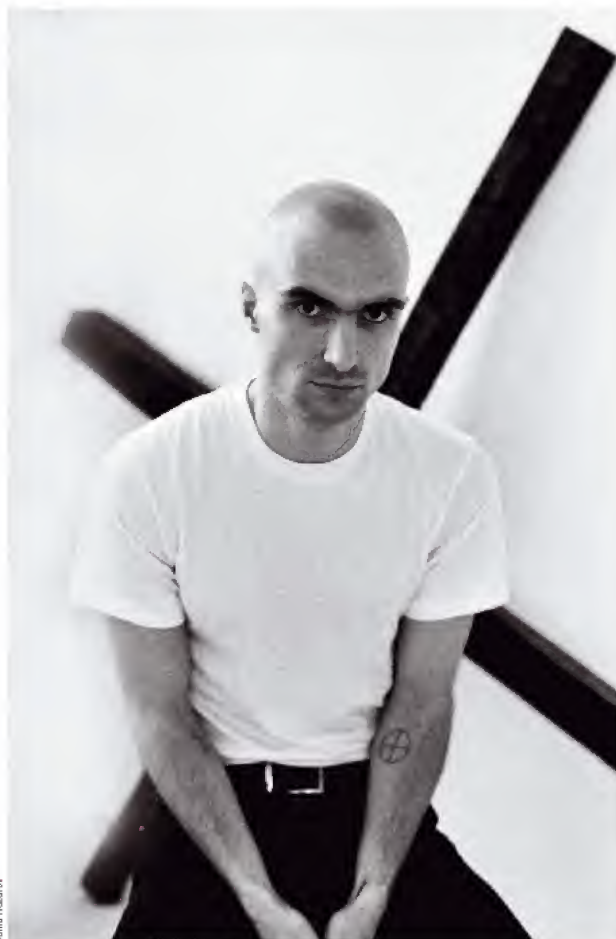
L'été sera froid, noir, et d'une beauté saisissante avec Devon Welsh.

L'été ? Oubliez. Pas de légèreté ensoleillée, aucun ciel bleu sous les nuages sorciers du plutôt congelé *Impersonator*, deuxième album du Montréalais Devon Welsh, désormais accompagné de l'instrumentiste Matthew Otto. Les histoires d'amour, espoirs d'amour, messages d'amour ne sont ici que les lointaines, désespérées et tremblantes étoiles d'un univers noir d'encre, rouge sang, pâle comme la mort. "Je me sens comme un gamin, je vois des monstres se pencher sur mon berceau", chante ainsi Welsh sur *This Is Magic* ; "Quelqu'un est tombé, abattu dehors : ton père est mort" sur la terriblement nommée *Childhood's End* ou "Les chansons les plus ringardes finissent sur un sourire : celle-ci ne se terminera pas ainsi, mon amour", sur *Bugs Don't Buzz* : pas vraiment LOL.

Musicalement, le Canadien a expliqué vouloir "créer des espaces négatifs" : malgré des arrangements en délicats filigranes, bien plus complexes qu'il n'y paraît à la première écoute, c'est effectivement la sensation d'un minimalisme à gravité zéro qui règne sur *Impersonator*. Mais ces textes terribles, la grâce de cette voix profonde, la beauté pure de ces morceaux offrent à ces interstices une vie passionnante, la beauté dramatique de la tristesse sincère, une magnifique grêle de larmes. **Thomas Burge**

●●●●●

majicalcloudz.com



Denis Nazarov

PARTY HARDEUR



19-29 SEPTEMBRE 2013

Nîmes - Marseille

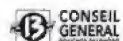
WWW.MARSATAC.COM • WWW.FACEBOOK.COM/FESTIVALMARSATAC

MODERAT VITALIC VTLZR LAURENT GARNIER
KAVINSKY (OUTRUN LIVE) BUSY P - ED BANGER MEGAMIX
DAVE CLARKE SQUAREPUSHER THE PHARCYDE
MAGNETIC MAN CASSIUS TRICKY MAYA JANE COLES
BAKERMAT BONOBO CARL CRAIG BORIS BREJCHA
THE BLACK ANGELS NASSER FAUVE RONE LINDSTRØM
JON HOPKINS JORIS VOORN FUCK BUTTONS BRETON
SEXY SUSHI JUAN MACLEAN DJ SET DISCODEINE
CLEAR SOUL FORCES CASHMERE CAT MADBEN
THE PROCUSSIONS POLYSICS JUVENILES AUFANG
CARBON AIRWAYS ROBERT DELONG THOMAS AZIER
STIG OF THE DUMP THE STEPKIDS SYSTEMA SOLAR
NEVCHEHIRLIAN AKUA NARU CAPE TOWN EFFECTS
ZOMBIE ZOMBIE SUPERPOZE SYMBIZ SOUND ONIRIS
STUBBORN HEART SALUT C'EST COOL JC SATAN
GRAMME SHANGAAN ELECTRO TROUMACA ST. LÔ
SET&MATCH BURNING HOUSE ANDROMAKERS DJ OOF
ANTICLIMAX DISSONANT NATION MISTER ELEGANZ
HUSBANDS MIXATAC#1 BAMAKO MIXATAC#2 ESSAOUIRA
MIXATAC#3 BEYROUTH

EN COLLABORATION AVEC



RÉSERVEZ
VOS BILLETS





rave éveillée

Aux derniers jours de juin, le **Fusion Festival**, immense rave féérique pétrie d'idéaux libertaires, envahit les vestiges d'une base aérienne soviétique perdue dans de vertes prairies au nord de Berlin. Reportage.

Gagner son entrée pour le Fusion Festival, c'est un peu comme tomber sur un ticket d'or donnant droit à visiter la chocolaterie de Willy Wonka. Il faut donc pouvoir compter sur sa bonne étoile – la loterie étant organisée des mois à l'avance, faute d'espace suffisant pour accueillir plus de 55 000 festivaliers.

On y va à l'aveugle, car on ne découvre la programmation qu'une fois sur place. Le festival se passe de pub, comptant depuis ses débuts sur le seul bouche-à-oreille – ce qui n'a pas tardé à faire de lui un mythe. Lancé

à la fin des années 90 par une bande d'utopistes fous de techno qui continue de rester nimbée de mystère, le Fusion se revendique comme une enclave dédiée au "*communisme de vacances*". Une sorte de TAZ (*temporary autonomous zone*) à la Hakim Bey, où tout est permis l'espace d'un instant.

Sur les pistes défoncées de l'aérodrome russe désaffecté où cette

utopie festive s'étire sur quatre jours chaque été, la jeunesse débarque de toute l'Europe, sacs à dos et voitures remplis à bloc. Ici, chacun est libre d'apporter tout l'alcool et toute la drogue qu'il veut. Seuls les nazis et tout symbole nationaliste sont interdits sur le site – dans les toilettes, quelqu'un s'est amusé à tendre un grand drapeau noir, rouge et or pour donner aux festivaliers tout le loisir d'uriner dessus.

Lors de cette dix-septième édition, la crème des producteurs allemands, Kristian Raedle et Frank Wiedemann, Robert Babicz, Rødhad ou encore Andreas Krüger (et son projet Der Dritte Raum) se succèdent sur la *turmbühne* ("scène de la tour"), calée sur 130 bpm quasi non-stop pendant toute la durée du festival. Sur les vastes prairies quadrillées par des allées nommées à la mémoire de Che Guevara, Simone de Beauvoir, Karl Marx ou Ho Chi Minh, sont plantées çà et là une vingtaine de scènes, certaines abritées sous les anciens hangars pour avions aux toits recouverts de végétation, d'autres cachées dans de petits bois, oasis hippies à la déco délirante où il fait bon buller, les pieds dans le sable, sur les mélodies hallucinées de Camera, trio berlinois krautrock

complètement barré, à la scène comme à la ville. Il pleut souvent. Il fait froid. Mais on finit par l'oublier.

On retrouve aussi des dizaines de spectacles de théâtre, un cinéma d'art et essai, un espace pour les enfants, un petit lac où l'on peut se baigner... La nuit, on a tôt fait de se perdre dans ce dédale de couleurs acides, de forêts enchantées constellées de boules à facettes et de face-à-face avec des allumés des bords de routes.

Sur le chemin du retour, le Fusion revient par flashes, avec la grisante impression de s'être perdu dans une faille temporelle. Impression confirmée par la date imprimée sur l'envers du bracelet qu'a reçu chaque festivalier : "*Fusion 2014 – 26 06 – 29 06*". Rendez-vous est pris pour l'an prochain.

texte et photo
Annabelle Georgen
www.fusion-festival.de

la nuit, on a tôt fait de se perdre dans ce dédale de couleurs acides, de forêts enchantées constellées de boules à facettes

bande-son angoissée de l'examen des méandres de son cerveau, ses frayeurs, ses envies d'amour et de violence

Alex de Muna

pour un groupe qui fait les choses quand il le veut, à sa manière. "Le public a peut-être eu l'impression d'un certain calme, mais derrière les portes closes, nous étions très occupés à écrire et enregistrer *Slow Focus*. Nous avons dépensé un peu d'argent pour disposer de notre propre endroit, ce qui laisse plus de latitude sur un plan temporel." Andrew Hung et Benjamin John Power ont donc pris leur temps et profiter de la liberté qu'induit l'absence d'un producteur – le mythique Andy Weatherall était aux manettes de *Tarot Sport*.

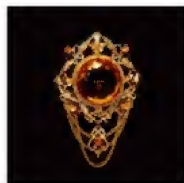
Sans pression, le duo a effectué ses recherches soniques, cherché sa direction, écrit des ébauches de morceaux. La page était vierge : plutôt que de tomber dans la facilité d'écrire une suite à *Tarot Sport*, Fuck Buttons part dans la direction dictée par ses humeurs, ses envies, ses fantasmes, ses visions. Et ce ne sera pas cette fois les immensités de l'outre-espace mais celles de l'intime. "Les choses prennent forme au fur et à mesure. A la place du sentiment de projection que les albums précédents offraient, nous avons exploré l'insularité, l'intimité. Nous n'aimons pas l'idée d'imposer une métaphore visuelle à ceux qui écoutent nos disques, mais nous en discutons toujours

entre nous, a posteriori. Pour *Slow Focus* s'est imposée l'impression qui vient après avoir été longtemps endormi, ou avoir été mis sous sédatifs lourds. Au réveil, tes yeux doivent se réajuster à la lumière. Mais dans ce cas particulier, ils découvrent un espace inconnu, totalement étranger."

Lier l'exploration de soi et l'étranger, sacré pari. Réussi : *Slow Focus* est la bande-son angoissée de l'examen d'un endroit que l'on pense familier mais qui relève souvent du mystère absolu, celui des méandres de son cerveau, ses frayeurs, ses contradictions, ses envies d'amour et de violence. Musicalement, le changement est tout aussi radical. Quand *Tarot Sport* invitait, par ses vrombissements et mélodies, ses auditeurs à quitter le plancher des vaches pour aller visiter, au loin, celui des petits hommes verts, le tordu *Slow Focus* est un disque aux espaces confinés, claustrophobes, dédaliens.

En écoutant, au casque de préférence, ces morceaux complexes, longs, à la production incroyablement riche, où les mélodies se font sombres ou menaçantes, on pense souvent aux concassages électroniques de Plaid, à un Aphex Twin moins inabordable. Si *Brainfreeze*, morceau cinglé et brutal, ouvre l'album sur une déflagration formidable à donner envie de démolir la Terre à mains nues, la suite oscille, varie, fait moins de bruit mais file une sacrée frousse, spectacle fascinant de l'ordre et du chaos en lutte permanente dans une psyché troublée. Chacun trouvera ici ses propres visions : il n'est aucunement garanti qu'elles soient rassurantes. **Thomas Burgel**

●●●●●



album *Slow Focus*
(ATP/La Baleine)
concert le 15 août
à Saint-Malo
(Route du rock)
www.fuckbuttons.com



THE WEIGHT OF YOUR LOVE

NOUVEL ALBUM DÉJÀ DISPONIBLE

PRODUIT PAR JACQUIRE KING
(TOM WAITS, NORAH JONES, KINGS OF LEON...)

DIGIPACK DELUXE 2CDS
INCLUS 5 TITRES BONUS
DOUBLE VINYL AVEC CD

EN CONCERT LE 21 OCTOBRE
AU TRIANON (PARIS)

www.editorsofficial.com
www.playitagainsam.net



PLUGGED





boutons de fièvre

Fameux pour leur vacarme dantesque associant les éruptions de Mogwai à une electro furieuse, les Anglais **Fuck Buttons** reviennent avec un nouvel album : après les fusées lancées vers l'infini, place à l'exploration tordue des intimités. Passionnant, inquiétant et beau.

Ca se passe l'année dernière, lors du Pitchfork Music Festival, dans la Grande Halle de la Villette. Sur scène, perdus dans un délire lumineux à hypnotiser un cadavre, deux garçons tripotent leurs machines. Dans la salle, la foule est abasourdie, KO debout, molestée par ce qu'elle reçoit : précisément ce qu'elle attendait de Fuck Buttons. Les plus malins ont prévu le coup : leurs précieuses oreilles sont protégées par de sacro-saints bouchons. Les autres, imbéciles et téméraires, grimacent quelques secondes avant de se planter un doigt dans chaque oreille. L'espace a beau être immense, le son des Bristolien Andrew Hung et Benjamin John Power fait plus que le remplir : il propose un décollage immédiat à tous ceux qui rêvent, emportés par les déflagrations de ces fusées.

Fuck Buttons n'est alors déjà plus

inconnu. Son album précédent, *Tarot Sport*, et quelques-uns de ses morceaux immenses (*Surf Solar*, *The Lisbon Maru*, *Olympians...*) ont installé le groupe dans la cour des passionnés ; deux garçons confrontant l'électricité magmatique de leurs potes Mogwai à une électronique frappadingue, dans un vacarme à mettre à genoux, de bonheur, les amateurs d'acouphènes. L'un des fans du groupe a probablement accéléré la conquête des masses : en 2012, Danny Boyle, responsable de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Londres, a ainsi choisi les deux de Bristol – notamment – pour muscler l'événement, au risque d'inventer le dopage par décibels.

2013 : le groupe a donc désormais beaucoup d'admirateurs. Fidèles mais un brin impatients : si, éternel disque d'avenir, il n'a pas pris une ride, *Tarot Sport* est paru en 2009. Quatre ans, c'est long. Mais pas

écoutez les albums de la semaine sur

inRockS.com

avec

DEEZER

Layton Brothers: Mystery Room

Sur iPhone et iPad (Level-5), premières enquêtes gratuites, packs supplémentaires à 2,69 et 1,79 €
Le professeur Layton a eu un fils, baptisé Alfendi, qui fait profiter Scotland Yard du sens familial de la déduction.
S'il reprend le style graphique des épisodes DS et 3DS, *Layton Brothers: Mystery Room* se recentre sur les enquêtes pour nous inviter à étudier une suite de scènes de crimes. Et l'irrésistible spin-off en forme de fiction interactive se révèle nettement plus sombre que son air facétieux ne pourrait le laisser penser.



courts mais bons

Deuxième salve de minijeu d'auteurs du captivant projet *Guild*.

De toutes les productions Level-5, le projet *Guild* est la plus étonnante. Son principe (proche de celui des films d'animation "omnibus") : inviter des game designers parmi les plus éminents à concevoir des sortes de courts métrages vidéoludiques d'auteurs. Fin 2012, la première vague *Guild* fut épatante avec *Liberation Maiden* (soit le shoot'em up revu par Goichi Suda), *Crimson Shroud* (un retour aux sources du jeu de rôle avec Yasumi Matsuno) et l'obsédant *Aero Porter* (ou l'art de trier les bagages, par Yoot Saito).

La saison 2 s'est ouverte en mai avec *The Starship Damrey*, subtil jeu d'aventure en milieu spatial signé Kazuya Asano et Takemaru Abiko. *Bugs vs. Tanks* de Keiji Inafune est moins réjouissant, et pas seulement parce qu'il nous place aux commandes de chars allemands



(certes réduits à la taille de fourmis) de la Seconde Guerre mondiale. On attend désormais fébrilement *Attack of the Friday Monsters! - A Tokyo Tale* de Kaz Ayabe. Avec un titre pareil, il ne saurait, quoi qu'il arrive, être totalement mauvais. **E. H.**

Guild - Liberation Maiden; Crimson Shroud; Aero Porter; The Starship Damrey; Bugs vs. Tanks sur 3DS (Level-5), de 5 à 8 € chacun en téléchargement

ATMOSPHERIQUES PRÉSENTE

"Des refrains entêtants, une voix envoûtante... Un premier single très addictif !" - Le Médiateur.fr



AS ANIMALS

Nouveau Casino
les 2 & 3 Octobre

"Yalta Club, un cocktail pop-rock aux saveurs californiennes"



Le Trabendo - 26 Novembre

"Malo' promet des beaux lendemains folk qui chantent" - Les Inrockuptibles



La Boule Noire - 16 Novembre

"Inspirée et envoûtante" - Elle



Café de la Danse - 23 Septembre

"Set & Match a tout pour devenir l'une des révélations rap de l'année" - 20 Minutes



Festival Marsatac - 27 Septembre



“à l’avenir, tout passera par le réseau”

A l’heure où les studios nippons peinent à se maintenir à flot, **Level-5** enchaîne les productions au succès phénoménal comme *Inazuma Eleven* ou *Professeur Layton*. Rencontre avec son président et fondateur visionnaire **Akihiro Hino**.

Au Japon, Level-5 est le studio de développement qui monte, celui à qui tout réussit en ces temps où l’industrie vidéoludique locale peine pourtant à retrouver son lustre des décennies passées. Alors que la société s’apprête à fêter ses 15 ans, son président et fondateur Akihiro Hino, qui est aussi le père des séries *Professeur Layton* et *Inazuma Eleven*, était de passage à Paris au début du mois à l’occasion de la Japan Expo.

Qu’est-ce qui explique la réussite de Level-5 ?

Akihiro Hino – Notre manière de développer les jeux consiste à ne pas trop nous éloigner de notre sujet. On n’essaie pas d’aller sur des terrains que l’on ne maîtrise pas, on reste très japonais dans notre approche et concentrés sur ce qu’on sait faire. On a aussi de la chance que les joueurs étrangers apprécient

les valeurs japonaises du jeu vidéo telles que nous les concevons. Et il y a un autre état d’esprit qui anime notre société : chaque année, on s’oblige à créer une nouvelle série, un nouveau style de jeu.

Beaucoup de vos productions reposent sur une base très classique, sur laquelle viennent se greffer des éléments inattendus.

C’est ce que l’on peut ressentir mais on ne fonctionne pas comme ça. Même si nos œuvres sont sans doute inspirées de formes qui existent depuis longtemps, nous les concevons avec l’intention de créer quelque chose de neuf. Mais le jeu le plus proche de ce que vous décrivez est sans doute *Ni no Kuni*, qui est né de l’idée de prendre un jeu de rôle à l’ancienne et de le rendre plus facile à jouer, avec des graphismes plus clairs et un déroulement plus simple.

Inazuma Eleven* est à la fois un jeu, un manga et une série animée ; *Professeur

***Layton* a eu droit à un long métrage de cinéma. Ces déclinaisons d’un même univers sont-elles pour vous un avant-goût de ce qui attend le jeu vidéo ?**

Le cross-média est une des solutions mais ce n’est pas forcément la solution. Je pense que le futur ne passera pas obligatoirement par des opérations classiques entre différents médias. A l’avenir, tout cela passera par le réseau et le partage des licences se fera peut-être plus entre personnes connectées qu’entre médias.

Quelles relations existe-t-il entre la conception des jeux et celle des mangas ou de la série *Inazuma Eleven* ?

Pour ce qui est des dessins animés, j’écris moi-même les scénarios et je retouche les dialogues, je vérifie tout chaque semaine. Bien sûr, il arrive que les équipes du dessin animé inventent quelque chose que je trouve plaisant et que, du coup, on les intègre au jeu vidéo et inversement. On s’amuse un peu à tester des idées sur une plate-forme ou une autre.

Comment conciliez-vous vos activités de président et de game designer ?

Le fait d’être devenu patron m’a apporté la possibilité de faire ce que je veux. Mais je suis en train de revoir ma façon de procéder, de monter des équipes qui pourront fonctionner en autarcie, de décider des séries dont je vais continuer à m’occuper et de celles que je vais m’interdire de toucher pour mieux gérer mon temps. Ce n’était plus possible de continuer comme ça...

recueilli par Erwan Higuinen



dragons, foot et Miyazaki

Dans l’histoire récente du jeu vidéo japonais, le cas Level-5 est unique. Depuis sa création en 1998 par Akihiro Hino, game designer alors âgé d’à peine 30 ans, la société a su marier audaces (ludiques) et pragmatisme (dans la gestion de ses “franchises”), à la fois artisanale et high-tech, ouverte sur le monde et ultrajaponaise. C’est par le jeu de rôle que le studio basé à Fukuoka s’est fait connaître : il y eut *Dark Cloud*, *Rogue Galaxy* et surtout les épisodes VIII et IX de la saga *Dragon Quest*. Avec le lancement triomphal du *Professeur*

Layton, étonnant mélange de casse-tête et de jeu d’aventure, le développeur devient aussi éditeur en 2007. L’année suivante naît son autre série emblématique, *Inazuma Eleven*, qui marie jeu de rôle jovial à la *Pokémon* et foot fantaisiste façon *Olive et Tom*. Cette année, les joueurs européens ont aussi pu découvrir *Ni no Kuni*, fruit d’une collaboration inattendue entre Level-5 et le studio Ghibli de Hayao Miyazaki. Mais ils attendent encore *Fantasy Life*, *Time Travelers* ou *Little Battlers eXperience*, déjà disponibles au Japon.

SERGE LALOU et MARTINA HAUBRICH
présentent

«UN GRAND FILM
D'AVENTURES.»
CINEMA TEASER

«SUBLIME MADS
MIKKELSEN.»
TECHNIKART

«UN FILM D'UNE
BEAUTÉ À COUPER
LE SOUFFLE.»
L'HUMANITÉ



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

M A D S M I K K E L S E N
**MICHAEL
KOHLHAAS**

D'après « MICHAEL KOHLHAAS » de HEINRICH VON KLEIST

UN FILM D'ARNAUD DES PALLIÈRES

AU CINÉMA LE 14 AOÛT

les inRockuptibles

www.filmsdulosange.fr

Le Monde

**france
inter**



Frances Ha
(Greta Gerwig,
à droite)

Frances quoi ?

Retour sur *Frances Ha*, l'enthousiasmant succès art et essai de l'été. Quand un nom masqué en dissimule d'autres.

Beaucoup de cinéastes ont été invoqués pour parler de *Frances Ha*. Parmi eux, Woody Allen tient la tête, pour des raisons évidentes de sujet (un sujet volubile et encombré de soi), d'habillage (un noir et blanc Gordon Willis style) et de milieu (la petite faune créative new-yorkaise, déportée insensiblement en trente ans de Manhattan à Brooklyn). Suivent ensuite les cinéastes de la Nouvelle Vague (au premier chef Truffaut, avec l'utilisation de la partition du Delerue des *400 Coups*), les Américains qui s'en sont inspirés (le Scorsese de *Who's That Knocking at My Door ?*), les Français de la génération suivante qui s'en sont aussi inspirés (citation de la course de Denis Lavant sur le *Modern Love* de Bowie dans *Mauvais sang*). Cela fait beaucoup de monde et a valeur d'étendard. Noah Baumbach revendique non seulement des goûts, mais aussi une lignée, celle d'un cinéma introspectif dans sa visée, d'une grande légèreté dans sa manière.

Parmi cette cohorte de références, l'une d'elle retient l'attention parce qu'elle est plus secrète, plus originale aussi : *Madame de...* On se souvient que le film d'Ophüls (1953) dissimulait jusqu'à son terme le nom complet de son personnage. Il y avait toujours un bruit parasite qui empêchait au spectateur de l'entendre, un objet qui en invalidait la lecture. Danielle Darrieux restait Madame d'on ne sait quoi. Frances s'appelle aussi Frances Ha-quelque

chose. Mais sa boîte aux lettres ne laisse pas suffisamment d'espace pour qu'elle puisse y inscrire son nom entièrement. Elle plie alors l'étiquette jusqu'à ce que n'apparaisse que son patronyme réduit à sa première syllabe. C'est le dernier plan du film, identique à celui qui clot celui d'Ophüls : une coupe sur un nom atrophié.

Le clin d'œil pourrait sembler simplement érudit et chic. Il dit aussi très littéralement le sujet du film : le sentiment d'incomplétude du sujet. Un nom pas fini pour une fille qui ne se vit pas non plus comme une personne finie, à qui il manque toujours quelque chose : un appart, un mec, un travail, une meilleure amie. Madame de... découvrirait son incomplétude en tombant amoureuse. Mariée sans amour, elle se suffisait à elle-même, triomphait dans le monde en coquette. Soudainement tombée en passion, elle découvrirait en elle un déficit d'être. Quelque chose toujours venait à manquer.

l'incomplétude de Frances est sociologique : c'est celle de la précarité, de la difficulté pour les vingtenaires à entrer dans leur vie d'adulte

L'incomplétude de Frances est plus sociologique, quasi générationnelle, c'est celle de la précarité, de la difficulté pour les vingtenaires à entrer dans leur vie d'adulte. Elle est aussi plus mystérieuse : si Frances comme Madame de... souffre de l'impossibilité d'une fusion, ce n'est plus une fusion amoureuse mais amicale. Et le film s'aventure alors sur un territoire peu défriché, celui d'une amitié malheureuse et frustrée. L'incomplétude, c'est à la fois de n'avoir plus de meilleure amie et de se raconter que sa meilleure amie a une vie plus complète.

Mais pourquoi Noah Baumbach passe-t-il par Ophüls pour raconter ça ? Pourquoi engager un sujet *in fine* assez personnel et original dans un chemin aussi bardé de prestige et de patrimoine ? Peut-être parce que l'incomplétude est aussi le sentiment très partagé d'une génération de cinéastes cinéphiles, pour qui quelque chose de soi n'est jamais suffisant. C'est peut-être le ressort psychologique et secret du maniérisme cinéphilique : amputer son propre nom et, dans l'espace blanc, engouffrer celui de ses révérends aïeuls. C'est la part la plus émouvante de *Frances Ha*, beau film faussement désinvolte. Le cinéaste y partage absolument l'incomplétude de son personnage. **Jean-Marc Lalanne**

FrancesHa de Noah Baumbach, avec Greta Gerwig, Mickey Sumner, Adam Driver (E.-U., 2012, 1 h 26), en salle

FERRIS & BROCKMAN PRÉSENTE



AZIZ EL HADDACHI HAMZA MEZIANI JOSEPH EBRARD FRANÇOIS-JOSEPH CULIOLI MARYNE CAYON

LES APACHES

UN FILM DE THIERRY DE PERETTI

La face sombre de la Corse dans un élan sensoriel et lumineux

PREMIÈRE ★ ★ ★

*Une incandescence désespérée et une sensualité écorchée,
proches de Pasolini et de Larry Clark*

TROIS COULEURS

Les Apaches bouillonne d'une belle énergie

LES INROCKUPTIBLES

La Corse comme vous ne l'avez jamais vue

L'HUMANITÉ

Une tension qui ne décroît jamais

TÉLÉRAMA.FR



PYRAMIDE
DISTRIBUTION

LE 14 AOÛT

Télérama

Liberation

nova



La Baie des Anges

de Jacques Demy

Second long métrage de l'auteur de *Lola* qui travestit Jeanne Moreau en Marilyn de casinos et la confronte à la loi terrible du rien-ne-va-plus.

La *Baie des Anges* est une belle entorse à la maxime du cinéma de Jacques Demy (ou du moins une large partie), l'idée que le hasard fait bien les choses. Ici, il fait mal. C'est, en 1963, le deuxième long métrage de Demy, un film où Jeanne Moreau est blonde platine et où le hasard gouverne le monde. Un jeune homme sérieux, poussé par un démon de ses amis, prend goût au jeu, fréquente les casinos et rencontre à Nice le hasard blond platine, femme fatale éperdue et perdue, Jackie. Ils se portent chance et poisse, ne roulent plus que pour la roulette et sur des malentendus – "rien-ne-va-plus" permanent qui retarde encore et encore l'annonce du chiffre et l'aveu de l'amour.

Tout le film est poursuite, fuite, traque, dans l'espace vaste et tortueux, inhabitable, des casinos et des chambres d'hôtel, de deux personnages de roman sans épaisseur (ce qui n'a rien de péjoratif en 1963)

par la caméra du hasard. Cette force du hasard que la mise en scène implacablement révèle n'a rien de hasardeuse. Car dans le monde magico-religieux du jeu, l'impulsion est décision, la décision est chance, la chance est mouvement, et, nouvelle entorse aux maximes, le mouvement c'est de l'argent (gagné et aussitôt perdu, circulant sans logique, menant la danse). Nécessité et contingence ne forment qu'un seul règne, auquel le film cherche une échappatoire. La beauté délétère du grand jeu, du "mystère des chiffres" qui obsède cette mystique frivole qu'est Jackie, détermine les mouvements, les raccords, les gestes, les dialogues magnifiques de vacuité Riviera.

Deux plans parallèles, le premier et le dernier du film, nous livrent le chiffre sans mystère d'une évocation possible. Le premier s'éloigne, belle envolée, de Jackie seule qui marche. Le second recule vers l'intérieur du casino tandis que les amants s'éloignent en le quittant. Adieu l'attente superstitieuse du joueur traqué : avoir la chance avec soi, c'était être seul. Eux délaissent la caméra, ils partent, anges sans dieu, sans religion, déçus, heureux. **Luc Chessel**

tout le film est poursuite, fuite, traque de deux personnages de roman sans épaisseur

La Baie des Anges de Jacques Demy, avec Jeanne Moreau, Claude Mann (Fr., 1963, 1 h 23, **reprise**), en salle le 31 juillet

American Nightmare de James DeMonaco

Portrait de l'Amérique en phase terminale
dans un home-invasion movie efficace.

Sous l'avalanche de banals remakes, de variations *found footage* et d'innombrables histoires de fantômes, on en aurait quasiment oublié la première vertu du cinéma d'horreur tel qu'il fut popularisé dans les années 60/70 : sa manière, presque documentaire, de s'inscrire dans son époque de production, d'en traduire les angoisses et dérèglements. Revenir à cette lecture politique du bis, c'est précisément l'ambition d'*American Nightmare* de James DeMonaco : le dernier film du label Blumhouse (responsable de *Paranormal Activity*), qui entreprend de dresser un portrait très actuel

de l'état de déliquescence morale des Etats-Unis.

Le concept est minimal, pervers en diable : dans un futur proche, le gouvernement américain lance une campagne de "purgé" (titre original du film) nationale, à savoir une nuit de meurtres par an, légalement autorisée pour tous les citoyens. L'objectif est de se débarrasser de ses instincts primaires, de revenir à un ordre naturel (les sans-abri sont les premiers ciblés) et d'enrayer à terme l'insécurité et la crise économique du pays. Mais le système a ses limites, ainsi que va l'apprendre une famille modèle lemmenée par



Ethan Hawke), confrontée pendant une nuit de purge à une horde d'envahisseurs.

Au rythme d'un habile huis clos anxiogène, scandé par des twists retors, le film déroule alors son programme basique d'home-invasion movie dont l'originalité tient surtout à l'identité de la menace : ici, le tueur est un américain moyen, un pur produit de l'époque perverti par le culte de l'autodéfense, des armes et de la possession.

C'est le monstre ordinaire – donc terrifiant – de cette corrosive série B qui, si elle ne partage ni l'intelligence politique de Romero ni la furie nihiliste de Tobe Hooper, tranche radicalement avec l'uniformité du cinéma d'horreur actuel.

Romain Blondeau

American Nightmare de James DeMonaco, avec Ethan Hawke, Lena Headey (E.-U., 2013, 1 h 26), en salle le 7 août

DÉCOUVREZ LE CHEF-D'ŒUVRE
INCONTOURNABLE DE TATI
DANS SA VERSION ORIGINALE RESTAURÉE !

**Jour
de fête**
UN FILM DE
JACQUES TATI



TRIOMPHANTE
VERSION RESTAURÉE !


SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

ACTUELLEMENT AU CINÉMA





Les Chansons populaires de Nicolás Pereda

Exercices de style minimalistes et ludiques sur la vie d'une famille mexicaine.

Déjà six longs métrages pour ce cinéaste mexicain remarqué dans des festivals mais qui n'avait pas encore eu droit à une sortie française.

Un film en apparence simplissime. En apparence... Principe minimaliste : la plupart du temps deux personnes de la même famille sont filmées en Cinémascope et en plans-séquences fixes dans une pièce, un bar, un magasin (il y a quelques rares extérieurs) en train de discuter. Et encore, une grande partie de ces conversations consiste en une simple énumération de titres de chansons que Gabino apprend par cœur.

En effet, ce jeune glandeur qui vit chez sa mère a décidé de vendre des CD pirates de chansons d'amour. Pour attirer le chaland, il doit donc les connaître parfaitement. Ce faisant, Gabino contamine ses parents qui se prennent au jeu et tentent eux aussi de répéter cette litanie permanente, qui tient parfois lieu de dialogue surréaliste ("L'Amour de ma vie", "Laisse-moi essayer", "Dans la prison de ta peau"...). Un événement s'ajoute à ces

exercices de mémoire : le retour du père prodigue, qui avait abandonné sa famille depuis de nombreuses années...

Dans ses grandes lignes, ce film est assez proche d'un autre film d'auteur mexicain sorti cette année, *Ici et là-bas* d'Antonio Méndez Esparza – qui pourrait lui aussi s'intituler "Les Chansons populaires" puisqu'il raconte comment un père monte un orchestre de bal à son retour. Mais le propos de Pereda est plus complexe, presque savant. Il se propose de "faire un film sur le processus de représentation" en s'inspirant de Brecht. D'où le caractère semi-expérimental, un peu volontariste des *Chansons populaires*, qui pour le coup est tout sauf un film populaire.

Certains accidents calculés émaillent

**certains accidents
calculés émaillent
la narration :
le père disparaît
et est remplacé
par un non-acteur**

la narration : le père disparaît et est remplacé en cours de route par un non-acteur ; deux variantes d'une même scène se succèdent ; les comédiens sortent de leurs rôles pour évoquer des épisodes de leur vie réelle ; enfin, *last but not least*, des séquences entières intègrent les projecteurs et les techniciens dans le champ. Des afféteries parfois un peu poseuses et dépassées qu'on peut se permettre de ne pas trouver indispensables, d'autant plus qu'elles sont trop ponctuelles, pour ne pas dire aléatoires pour faire système.

Seule véritable belle idée, qui, elle, a une résonance dans le récit : la scène où Gabino est avec sa mère et s'adresse soudain à elle en tenant le rôle de son père qui l'adjure de se réconcilier avec lui. En dépit de ces fioritures ludiques qui peuvent agacer, *Les Chansons populaires* conserve sa fraîcheur presque candide et reste une jolie surprise. **Vincent Östria**

Les Chansons populaires de Nicolás Pereda, avec José Rodríguez López, Teresa Sanchez (Mex., Can., P.-B., 2012, 1 h 43), en salle le 31 juillet



Spéciale première de Billy Wilder

Un Wilder tardif qui raille les mœurs du journalisme. Grinçant et très noir.

Chicago, au début des années 30. Un journaliste judiciaire, Hildy Johnson, vedette de son journal (Jack Lemmon), annonce à son patron retors Walter Burns (Walter Matthau) qu'il a décidé de laisser tomber le journalisme et de se marier avec la jeune et jolie Peggy Grant (Susan Sarandon). Mais Burns ne veut rien entendre : un condamné à mort vient de s'échapper la veille de son exécution et il compte sur Johnson pour couvrir l'affaire.

Après l'échec commercial de deux de ses plus beaux films (*Avanti!* et *La Vie privée de Sherlock Holmes*), Billy Wilder s'attelle en 1974, avec son comparse, le génial scénariste I.A.L. Diamond, à l'adaptation d'une pièce de théâtre de Ben Hecht célèbre aux Etats-Unis, *The Front Page* (dont Howard Hawks avait déjà donné sa version avec *La Fille du vendredi*). Il fait appel, pour interpréter les deux rôles principaux, au célèbre duo Jack Lemmon (son acteur fétiche) et Walter Matthau qu'il avait dirigés dans *La Grande Combine*. Il leur adjoint une bande d'acteurs vétérans, la plupart tout droit sortis de *L'Arnaque*. Et – comment dire cela autrement ? – ça envoie du bois !

Wilder tire à boulets rouges sur la corruption politique généralisée et sur les pratiques du journalisme pue-la-sueur (métier qu'il avait pratiqué dans sa jeunesse viennoise). Il s'adonne sans vergogne à ce péché mignon qui

a fait son succès, l'humour pas fin mais efficace : blagues anticommunistes, salaces et cracra. Le tout avec une noirceur, un cynisme et une rigueur d'écriture époustouflants. On a souvent voulu distinguer l'Autrichien Wilder de son maître, le Berlinoise Lubitsch, en prétendant que le premier était plus vulgaire que le second. C'est oublier que Lubitsch avait pu subir le même reproche (certaines blagues de *To Be or Not to Be* sur les camps de concentration avaient été très mal perçues). Wilder est seulement plus désinhibé, comme une sorte de chaînon entre Lubitsch, Mel Brooks et les frères Coen. Son humour est moins sentimental que celui de Lubitsch, mais pas aussi parodique que celui de Mel Brooks ou aussi postmoderne que celui des Coen.

On notera que les seuls personnages sympathiques du film sont des femmes. La scène la plus forte, à la limite du supportable, montre les journalistes judiciaires harceler une prostituée pour lui faire avouer où se situe le prisonnier évadé. Elle finit par se défenestrer. Il ne faut pas sous-estimer le comique de Wilder : il sait parfaitement où se situe la limite entre le bien et le mal. **Jean-Baptiste Morain**

Spéciale première de Billy Wilder, avec Jack Lemmon, Walter Matthau, Susan Sarandon (E.-U., 1974, 1 h 41, **reprise**), en salle le 7 août

Il adopte la forme d'un cauchemar envoûtant aux contours incertains, une abstraction lynchienne (où l'on pense à *Lost Highway* et sa manière équivalente de diriger le polar vers un territoire purement mental), irriguée par les éclats de mise en scène de Claire Denis, par sa capacité unique à créer une atmosphère en un seul plan.

C'est une manière de filmer à l'épiderme, de regarder toute chose (la peau, la pluie, la route) comme des matières vivantes, qui atteint son climax lors de scènes de baise proprement ahurissantes, sensuelles et brutales – très proches de ce que pouvait faire David Cronenberg dans *A History of violence*. Filmé par Claire Denis, le sexe est à la fois le lieu de la passion et de la haine, du désir et du danger, de la caresse et de la morsure (*Trouble Every Day*) : une énigme dont la cinéaste explore ici les fanges les plus souterraines et perverses, cette ambiguïté que l'on croyait distinguer dans le regard de Juliette.

Au cœur de ce film noir et pulsionnel, qui fouille les mystères du désir féminin, chemine ainsi une idée pour le moins subversive : et si, au fond, la jouissance n'était possible que dans l'impureté, le scandale ? S'il fallait souffrir d'aimer un salaud pour être pleinement comblée ? **Romain Blondeau**

Les Salauds de Claire Denis, avec Vincent Lindon, Chiara Mastroianni, Lola Créton (Fr., 2013, 1 h 40, en salle le 7 août)



Les Salauds de Claire Denis

La cinéaste de *White Material* revient avec un film noir sur les mystères du désir féminin : électrique et envoûtant.

Une nuit, dans les quartiers chic de Paris. Dehors, une pluie violente s'abat sur le bitume où gît le corps d'un homme, mort, visiblement défenestré.

Quelques rues plus loin, une jeune femme (Lola Créton, mutique) avance nue au milieu de la voie, tandis qu'une coulée de sang s'échappe de son entrejambe. Elle semble perdue, abasourdie, mais aussi, plus étrangement, épanouie : il y a quelque chose, dans son regard sur lequel s'attarde la caméra, de l'ordre d'une jouissance, d'un désir satisfait. Juliette, c'est son prénom, porte sur son corps les marques de violences sexuelles : elle a été pénétrée à plusieurs reprises par des objets divers, et doit subir une opération de reconstruction vaginale, nous apprend un médecin aux traits familiers (Alex Descas). Mais il y a plus troublant encore : sur son lit d'hôpital, au réveil, la jeune femme abusée semble éprouver un manque ; elle réclame son tortionnaire, dit qu'elle l'aime, et que de toute façon personne ne peut comprendre.

Sa mère, impuissante, dévastée par le chagrin et la culpabilité, décide alors de faire appel à un oncle mystérieux, un marin solitaire (Vincent Lindon) qui abandonne son navire pour se rendre au chevet de la victime. Il sera son ange gardien et son justicier, lancé dans une quête de vengeance qui le mènera sur la piste d'une organisation pédophile dirigée par un mafieux, dont il séduira aussi la femme (Chiara Mastroianni). Peut-être faut-il préciser que tout cela se passe essentiellement de nuit, dans des espaces clos, baignés d'une lumière blafarde et saturés de boucles hypnotiques des *Tindersticks*, pour bien saisir la vibration électrique et la beauté vénéneuse du nouveau film de Claire Denis, *Les Salauds*.

une manière de filmer à l'épiderme, de regarder toute chose (la peau, la pluie, la route) comme des matières vivantes

Trois ans après l'ampleur romanesque de son conte africain *White Material*, la cinéaste nous revient avec cet objet fragile et urgent, qui semble changer radicalement d'ambition : dans ses méthodes de tournage, expéditives, comme dans son économie narrative, *Les Salauds* est une authentique série B. Un récit de vengeance, inscrit dans la grammaire la plus classique du film noir, dont il épouse tous les codes et figures imposées : ici des personnages de crapules ombrageuses, là un héros pur aux attributs virils ou encore une blonde incendiaire, pas tout à fait innocente.

Mais cette piste du simple polar est évidemment trompeuse chez Claire Denis, qui reprend les archétypes du genre ou ses schémas narratifs pour mieux les vider de leur substance, les détourner vers une nouvelle expérience : une sorte d'hypnose onirique. A mesure que l'histoire de Juliette et de son martyr sexuel se découvre, dévoilant tout un réseau de culpabilités et de désirs contaminés par l'argent, le film devient ainsi plus troublé et indéchiffrable.



Wolverine 2 de James Mangold

Wolverine grogne toutes griffes dehors dans un univers factice et terne de ninjas silencieux. Un désastre.

James Mangold est probablement le cinéaste le plus transparent d'Hollywood : le *yes man* absolu, dont la réussite épisodique des films ne tient qu'au talent de "ses" acteurs. Donnez-lui Sylvester Stallone, il vous fait le torve et mélancolique *Copland* ; donnez-lui Tom Cruise, il livre *Night and Day*, un film absolument aérien, vélocité, malin ; avec Joaquin Phoenix et Reese Witherspoon, il signe un sympathique, bien qu'académique, traité de *pax americana*, *Walk the Line*. Fatalement, avec un acteur aussi fade que Hugh Jackman, il n'y avait guère à attendre de deuxième volet de *Wolverine*.

Adapté des (paraît-il) mythiques épisodes japonais dessinés par Frank Miller et scénarisés par Chris Claremont en 1982, le film commence pourtant bien. Nagasaki, 9 août 1945, un gros avion dans le ciel, une bombe nommée Fat Man, un silence, une explosion, et l'un des plus gros carnages de l'histoire auquel assistent, réfugiés au fond d'un puits, l'indestructible superhéros et son géolier japonais. Une ville en flammes, au loin, et la peau qui fond : en quelques plans effroyables, Mangold ouvre un bel

horizon à son film, que la nullité du scénario et l'épaisseur de Jackman viennent hélas rapidement boucher.

Hanté par le fantôme de sa chérie (Jean Grey, tuée dans *X-Men 3*), affaibli par un poison qui le rend vulnérable, le Wolverine se retrouve, dans ce deuxième épisode de la franchise, à Tokyo, aux prises avec des yakuzas hurlants, des ninjas silencieux et une chimiste vipérine. Et tout cela est plat, propre, d'un ennui total. Rien ne dépasse de cette litanie de scènes d'action pauvrement chorégraphiées, à l'exception d'un gymkhana furibard sur un train à grande vitesse (qui n'aurait pas déparé dans *Night and Day*).

Le film n'a pas même cette espèce de maladresse touchante que peuvent parfois manifester les êtres trapus, ce côté éléphantinesque qui rend, par exemple, Sylvester Stallone et ses *Expendables* plaisants à regarder. Non, décidément, rien d'autre qu'un long bâillement. **J. G.**

Wolverine – Le combat de l'immortel
de James Mangold, avec Hugh Jackman, Famke Janssen (E.-U., 2013, 2 h 16), en salle le 24 juillet

Texas Chainsaw 3D de John Luessenhop

avec Alexandra Daddario, Dan Yeager (E.-U., 2013, 1 h 32), en salle le 31 juillet

Le chef-d'œuvre de Tobe Hooper massacré par une nouvelle suite bâclée.

Que reste-t-il à apprendre de *Leatherface*, le boucher criminel du Texas, et de sa bande de complices dégénérés, après le premier *Massacre à la tronçonneuse* (1974) de Tobe Hooper, déjà augmenté de six suites, prequel ou remake en tout genre ? La question a sûrement dû tourmenter les scénaristes de ce nouvel opus (en 3D) qui ont conclu au secret familial : le tueur à la tronçonneuse avait

une parente cachée, une petite cousine orpheline dont le film va raconter l'histoire dans la continuité directe du premier volet. Un retour aux sources fièrement revendiqué (le générique, assez fort, mixe des photogrammes de l'original de Hooper), qui ne servira en réalité que de prétexte à un nouveau teen-movie horrifique fastidieux, informe, et exécuté avec une désinvolture manifeste : du groupe d'ados au tueur

mythique, tout est à l'état d'ébauche, de simple figurine nostalgique manipulée entre deux *jump scares* prévisibles. Il y avait pourtant, ici, une idée potentiellement belle, selon laquelle une famille de sang, même monstrueuse, est préférable à la solitude, mais elle est sacrifiée comme le reste par le cynisme à peine masqué du projet, auquel manque surtout un auteur. **Romain Blondeau**

JEANNE MOREAU

LA BAIE DES ANGES

UN FILM DE
JACQUES DEMY



**VERSION RESTAURÉE
EN 2013**



**AU CINÉMA
LE 31 JUILLET**





Lone Ranger

de Gore Verbinski

Par les producteurs de *Pirates des Caraïbes*, un western frénétique aux références très cinéphiles et au discours étonnamment progressiste.

Etrange film que ce *Lone Ranger*, à la fois conforme à ce qu'on peut attendre d'une production Verbinski/Bruckheimer/Disney – c'est-à-dire une overdose de marketing, d'ironie, d'explosions, de Johnny Depp grimé... –, et néanmoins capable de nous surprendre constamment. Dix ans après *Pirates des Caraïbes* – *La malédiction du Black Pearl*, première adaptation cinématographique d'un manège de parc d'attractions, le trio infernal (le bon, la brute et les truands ?) s'attaque ici à un mythe de la culture populaire américaine (totalement inconnu ailleurs), un western d'abord radiophonique dans les années 30, puis télévisuel à partir des années 50.

Avant de devenir un justicier masqué nommé

Lone Ranger, John Reid était un pied-tendre, préférant John Locke à la Bible (tiens donc), avocat urbain venu rejoindre son frère et sa belle-famille dans un Far West à peine desservi par le chemin de fer. Dans le train, il assiste à l'évasion du criminel Butch Cavendish (délicieux William Fichtner et sa trogne de vautour), et fait la connaissance de Tonto, un Comanche solitaire et mystique, auquel Johnny Depp prête ses yeux exorbités, ses pas alambiqués et son phrasé chamarré. C'est la première bonne surprise du film : l'acteur de *Dead Man* (abondamment cité) n'en fait pas trop, et la joue bien plus *low profile* que pour son Jack Sparrow. Associé à l'altier Armie Hammer (l'amant de Hoover dans *J. Edgar*, les jumeaux Winklevoss dans *The Social*

Network), Depp ressort ses mille mimiques venues du muet, mais le fait ici avec une grâce inégalable.

Il n'y a pas que *Dead Man* qui est évoqué : c'est la deuxième bonne surprise réservée par Verbinski.

Celui-ci enchevêtre, avec une frénésie quasi tarantinienne, un nombre incalculable de références. Défilent ainsi devant nos yeux : *Little Big Man* (le récit en flash-back raconté par un vieil Indien), *Il était une fois dans l'Ouest* (la mafia du chemin de fer), *La Prisonnière du désert* (le ranger à la recherche de sa belle-famille enlevée), *L'homme qui tua Liberty Valance* (la justice versus la vengeance), *La Horde sauvage* (le massacre à la Gatling, au ralenti), *Le Mécano de la General* (ahurissante course-poursuite en train) – liste loin d'être

cette volonté de résumer tous les westerns en un est réjouissante : elle vise au spectacle total, candide plus que roublard

exhaustive. Cette volonté de résumer tous les westerns en un, si elle est un peu bourrative – le film est beaucoup trop long, parfois brouillon –, est surtout réjouissante en ce qu'elle vise au spectacle total, candide plus que roublard. Lancé comme un train sans pilote, *Lone Ranger* s'enivre de lui-même et la joie finit par y dépasser le calcul.

Enfin, la dernière surprise, la plus grande, tient au discours étonnamment progressiste, surtout de la part du très droitier producteur Jerry Bruckheimer. Surprend en effet la virulence avec laquelle il est affirmé que l'Amérique est fondée sur la spoliation et le massacre illégitime des Indiens, puis l'exploitation des immigrés chinois pour la construction du train, au nom d'un capitalisme rapace et d'une religion zinzin, tout ceci avec l'aval du soi-disant droit – auquel, d'ailleurs, le héros finit par ne plus croire, pour préférer la clandestinité et l'action directe. Deux hypothèses : ou bien Bruckheimer n'a pas lu le scénario, ou bien il s'est cotiné les intégrales de Karl Marx et Howard Zinn pendant l'hiver. Les paris sont lancés. **Jacky Goldberg**

Lone Ranger – Naissance d'un héros de Gore Verbinski, avec Johnny Depp, Armie Hammer, William Fichtner (E.-U., 2013, 2h29), en salle le 7 août



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

WILD BUNCH ET ALCATRAZ FILMS PRÉSENTENT

«LE VRAI FILM PUNK
DU FESTIVAL DE CANNES»

LES INROCKUPTIBLES

«UN THRILLER HYPNOTIQUE»

VARIETY

«UNE EXPÉRIENCE SAISSANTE»

★★★★ CINEMA TEASER

VINCENT LINDON
CHIARA MASTROIANNI
UN FILM DE CLAIRE DENIS

LES SALAUDS

AU CINÉMA LE 7 AOÛT

Slate.fr

les inRockuptibles



PANORAMA
FILM

INDÉFILMS

ALCATRAZ FILMS

arte

CANAL+

CINÉ+

France 3

20F

TV

W

wild bunch



Jour de fête de Jacques Tati

Reprise de la version en noir et blanc du premier long métrage de l'auteur de *Trafic*, qui observait déjà la France en proie au progrès.

Dans ses mémoires assez inépuisables (*Mon dernier soupir*), Luis Buñuel raconte que l'Espagne de son enfance (au début du XX^e siècle) n'était guère éloignée de celle du Moyen Âge. À revoir *Jour de fête*, on mesure à quel point la France a pu changer en un peu plus de soixante ans : on y croise encore des dames en costume traditionnel dans les rues d'un village plein de poussière. C'est déjà pour Tati – qui est un artiste de music-hall, un mime, un instinctif – le sujet peut-être inconscient (peu importe) de son œuvre à venir (*Mon oncle*, *Playtime*, *Trafic*) : le passage d'une civilisation à une autre.

Tous les gags, tout le récit, tournent autour du conflit qui se joue dans les êtres : comment s'adapter à un monde qu'on voit filer devant soi ? Comment le rattraper, le wagon de la modernité, quand on n'a qu'un vieux vélo qui couine ? Déplacé, bousculé, inadapté, François le facteur à moustache (puis Monsieur Hulot dans les films suivants) devient dès la sortie du film (après un étrange prix du scénario à la Mostra de Venise) un personnage populaire auprès du public, en qui chacun peut reconnaître ses propres tiraillements drolatiques.

Tati lui-même eut tout au long de son cinéma une attitude très ambivalente face au progrès, écartelé, dans ses films, entre la sciure du théâtre de ses débuts et un cinéma dont il tentait de tester toutes les nouveautés techniques. Cette restauration de la version en noir et blanc de *Jour de fête* avait tout pour surprendre. En 1995 était sortie ce qu'on peut appeler la version "originale", en couleur, celle que Tati avait souhaitée en 1949 mais que

les moyens de l'époque l'avaient empêché de développer et tirer. Alors pourquoi restaurer cette doublure (pour provoquer un peu) en noir et blanc, que Tati, de son vivant, avait sporadiquement colorisée ? Il s'avère à la (re)vision du film qu'elle est intéressante : le regard n'est pas distrait (par les couleurs), l'écoute se tend. Comme l'a écrit Michel Chion à plusieurs reprises, Tati est un burlesque de l'oreille tout autant, sinon plus que de l'œil. Onomatopées, dialogues inaudibles, bruitages, ce grand échelas de Tati est un trieur de génie, qui n'offre au spectateur que ce qu'il veut bien lui donner. Contrairement aux apparences, on est chez un minimaliste, du côté de Dreyer, de Bresson, de la concentration sur l'essentiel, droit au but, sans fioritures.

On est aussi du côté de l'enfance, du cirque, du mythe : les forains arrivent dans un petit village et s'installent. Le facteur François découvre lors d'une séance de cinématographe les moyens considérables dont disposent les Américains pour acheminer le courrier. Il décide alors, un peu éméché, d'accomplir une tournée "à l'américaine". À la fin, les forains réunis s'en vont, laissant le village à sa paix retrouvée. Le rêve est passé.

Quinze ans plus tard, d'autres forains arriveront dans la ville de Rochefort, et y rencontreront l'espace d'un film de charmantes demoiselles prénommées Delphine et Solange. *O tempora, o mores !* La France aura déjà bien changé.

Jean-Baptiste Morain

Jour de fête de Jacques Tati, avec lui-même, Roger Rafal, Paul Frankeur, Guy Decomble (Fr., 1949, 1 h 19, **reprise**), en salle le 24 juillet

Insaisissables de Louis Leterrier

avec Jesse Eisenberg, Mark Ruffalo (E.-U., Fr., 2013, 1 h 56), en salle le 31 juillet

Un film de bande tout mou, à voir pour l'épatant Jesse Eisenberg.

Personne mieux que Jesse Eisenberg n'habite cette figure de néohéros hollywoodien qu'est le petit génie, le hacker, fantasme geek obsédé par la triche et la maîtrise. Sa diction mitraillée, son regard fuyant pétri d'une ambiguïté tout adolescente entre la prédation et la vulnérabilité, en font le corps privilégié de cette révolution nerd dont sa prestation dans *The Social Network* porte le sceau. S'il aurait aisément pu être la locomotive d'*Insaisissables*, l'acteur de 29 ans s'éclipse dans un film de bande au démarrage très vélocé, mais fastidieux sur la distance. La formule "club des 5" – spécialisation grossière, répliques tapageusement ciselées – puise dans cette race de héros cérébraux un dispositif de récit à trous potentiellement très ludique. Mais si vivement lancé qu'il soit dans sa narration frénétique dont la norme est le basculement, *Insaisissables* cale hélas très vite chaque fois qu'il entre en surchauffe, si bien qu'on accueille avec une méfiance grandissante ses emballements. La méthode Leterrier, véritable pédale de frein du film, traîne un scénario rouillé et désespérément explicatif, dont la plus grande erreur est de croire qu'un tour de magie est fait pour qu'on nous montre le truc.

Théo Ribeton





La Chair de ma chair de Denis Dercourt

Un thriller clinique sur la folie, qui se distingue par des partis pris formels peu communs.

Typiquement le genre d'objet singulier qui déboule sans crier gare au milieu de l'été et qui, pour cette même raison, risque d'être balayé comme un fétu de paille. Une œuvre tout à fait inclassable, dont on se dit d'abord qu'elle pourrait être vaguement assimilable au simili-renouveau du giallo qui frémit çà et là en Europe. Mais en dehors de la musique qui pourrait y faire penser, le projet, sans doute plus froid et personnel que les modèles évoqués, est difficilement classable dans un genre précis. Même pour son réalisateur, jusque-là auteur d'œuvres plus traditionnelles (qui nous avaient échappé), comme *La Tourneuse de pages* ou *Les Cachetonneurs*, produites dans des conditions classiques, c'est un travail très à part, une expérience qu'il a assumée totalement seul, y compris sur le plan technique. Cela retentit sur le sujet lui-même et sur le style du film.

Le sentiment d'isolement qu'il exprime est perceptible aussi bien chez son personnage principal et dans son sujet que dans son filmage, oppressant sinon excluant, puisqu'il gomme radicalement la profondeur de champ. Les zones floues de l'image deviennent une sorte de hors-champ à l'intérieur du cadre, où sont relégués des détails que nous devinons mais ne voyons pas. Cela s'accorde parfaitement avec

le thème que Dercourt illustre, un cas de schizophrénie meurtrière : une jeune femme d'une blondeur angélique commet des meurtres pour nourrir sa fille qu'elle croit atteinte d'une grave dégénérescence.

Le cinéaste joue avec cette donnée subjective et avec le réel et le simulacre, sans jamais se départir d'une distance totalement clinique : décors nus, couleurs claires, jeu avec le diaphane et le flou, comme on l'a déjà dit. La froideur du film, qui peut désarçonner, est en même temps son meilleur atout. Quant au flou, il sert surtout à déclencher ou à prolonger la suggestion, notamment dans des scènes gore où le cinéaste montre peu mais fait beaucoup croire (par le biais du son, aussi).

Ce thriller simple et rentré est avant tout remarquable par sa dimension autarcique, non seulement sur le plan de la production et de la réalisation, mais aussi pour son contenu, qui envisage un personnage trouble vivant hors des codes sociaux et s'en créant d'autres. Si Dercourt se réfère au Franju des *Yeux sans visage*, nous, nous pensons plutôt à la jeune école berlinoise, qui a également une prédilection pour les fictions anxiogènes et cliniques, style ligne claire, tournées en vase clos. Autrement dit, un ton qui tranche, au figuré comme au propre, dans la production hexagonale. **Vincent Ostria**

La Chair de ma chair de Denis Dercourt, avec Anna Juliana Jaenner, Mathieu Charrière, François Smesny (Fr., 2013, 1 h 16), en salle le 24 juillet

décors nus, couleurs claires, jeu avec le diaphane et le flou

hors salle

conversations secrètes

Le crowdfunding peut aussi servir à financer la presse : c'est le joli modèle de *Répliques*, revue de cinéma dédiée aux entretiens, qui vise une parution biannuelle et vient de sortir son deuxième numéro. On y converse longuement avec Christophe Honoré (*Les Bien-Aimés*), Mahamat-Saleh Haroun (*Grigris*) ou encore, Rui Poças, chef-opérateur de Miguel Gomes (*Tabou*). **Répliques** n° 2, été 2013, 140 pages, 16 €

extérieur, nuit

Le Parc de la Villette relance son cycle estival de projections en plein air. Au programme : cinéma de genre (*Les Douze Salopards* de Robert Aldrich) et films d'auteur (*Le Péril jeune* de Cédric Klapisch), pépites contemporaines (*Tetro* de Francis Ford Coppola) et chefs-d'œuvre immémoriaux (*Rio Bravo* d'Howard Hawks), musicaux (*Tous en scène !* de Vincente Minnelli) et biopics (*Harvey Milk* de Gus Van Sant)... Le tout ponctué de courts métrages avec un retour sur l'œuvre de la vidéaste Valérie Mréjen (*En ville*).

Cinéma en plein air jusqu'au 26 août au Parc de la Villette, Paris XIX^e, www.villette.com

autres films

24 JUILLET *Le jour attendra* d'Edgar Marie (Fr., 2013, 1 h 32) **12 heures** de Simon West (E.-U., 2012, 1 h 36) *Le Grand Tour* de Jérôme Le Maire (Bel., 2012, 1 h 45) **Springsteen and I** de Baillie Walsh (G.-B., 2013, 2 h 04) **La Cinquième Saison** de Peter Brosens et Jessica Woodworth (Bel., P.-B., Fr., 2012, 1 h 33) *Jeux dangereux* d'Ernst Lubitsch (E.-U., 1942, 1 h 39; reprise) **Tuez Charley Varrick !** de Don Siegel (E.-U., 1973, 1 h 51, reprise) **Basilicata Coast to Coast** de Rocco Papaleo (It., 2010, 1 h 45) **31 JUILLET** *Les Schtroumpfs 2* de Raja Gosnell (E.-U., 2013, 1 h 45) **R.I.P.D. Brigade fantôme** de Robert Schwentke (E.-U., 2013, 1 h 36) *Peut-être qu'on n'a pas le même humour* de Thomas Seban (Fr., 2013, 1 h 19) **Landes** de François-Xavier Vives (Fr., Bel., 2013, 1 h 30) **Magnifica Presenza** de Ferzan Ozpetek (It., 2012, 1 h 45) **Mon Dieu, comment suis-je tombée si bas ?** de Luigi Comencini (It., 1974, 1 h 50, reprise) **7 AOÛT** *Les Derniers Jours* d'Alex et David Pastor (Esp., 2013, 1 h 40) **Oggy et les cafards** d'Olivier Jean-Marie (Fr. 2013, 1 h 20) **Imogene** de Shari Springer Berman et Robert Pulcini (E.-U., 2013, 1 h 43) **Je ne suis pas mort** de Mehdi Ben Attia (Fr., 2012, 1 h 39) **Leave It on the Floor** de Sheldon Larry (E.-U., Can., 2012, 1 h 45) **Cha Cha Cha** de Marco Risi (It., Fr., 2013, 1 h 30)



Dans la tête de Charles Swan III de Roman Coppola

Un patchwork cinéphile à la fois charmant et inconséquent où rayonne le revenant Charlie Sheen.

Ce n'est pas tout à fait un hasard si plus d'une décennie sépare *Dans la tête de Charles Swan III* du premier film de Roman Coppola, *CQ*. Durant toutes ces années, l'électron libre de la galaxie Coppola a continué à faire des clips, des publicités, écrit des scénarios pour les autres (Wes Anderson, notamment), et même assumé le poste d'assistant réalisateur pour sa sœur, Sofia, sur le tournage de *Marie-Antoinette*. Il aura ainsi gravité tout autour du cinéma, sans jamais oser s'y confronter vraiment, comme empêché par un obstacle dont on peine à saisir l'origine – est-ce de l'indifférence, du rejet, de la pudeur ou plus simplement de l'humilité vis-à-vis de l'intimidant héritage familial ?

La réponse se trouve peut-être dans le dernier plan de son nouvel opus, un ample mouvement de caméra qui part de la scène pour venir atteindre un miroir situé en hauteur, dans lequel apparaît le réalisateur, témoin à distance de la fabrication de son propre film. De cet écart, ainsi mis en scène, on pourrait dire qu'il traduit littéralement son rapport complexe au cinéma : Roman Coppola est avant tout un spectateur passif, dont les films seraient comme les collections intimes de fétiches cinéphiles. En apparence, *Dans la tête de Charles Swan III* raconte le déclin d'un célèbre graphiste du Los Angeles seventies (Charlie Sheen, revenu de ses enfers, bouleversant dans

un rôle quasi autobiographique), un quadra immature et dragueur compulsif plongé en pleine crise existentielle après que son plus grand amour l'a quitté. Mais l'histoire n'est au fond qu'un prétexte : elle est le conducteur d'une nouvelle introspection dans le petit univers cinéphile de Coppola, qui compile les pastiches et hommages plus ou moins certifiés.

De Bob Fosse à Fellini, de Cassavetes à Woody Allen, d'une parodie de western à une séquence de musical, le film déploie ses références dans une série de vignettes hypergraphiques dessinant les contours d'un monde irréel, purement fantasmagique. Le geste est naïf, fantaisiste et dandy, mais il prend aussi le risque de l'inconséquence : chez Roman Coppola, rien n'est jamais vraiment matérialisé, tout s'annule sous l'excès de style. Il faut voir la plus belle scène du film pour s'en convaincre : au fond du gouffre, inconsolable, le personnage de Charlie Sheen exprime pour la première fois ses sentiments à son amour perdu et confesse ses erreurs dans un monologue déchirant. Ainsi mis à nu, sans qu'aucun artifice décoratif ni clin d'œil cinéphile ne vienne contaminer la scène, le cinéma de Coppola fils s'élève enfin et trouve sa propre singularité. **Romain Blondeau**

Dans la tête de Charles Swan III de Roman Coppola, avec Charlie Sheen, Bill Murray (E.-U., 2012, 1 h 26), en salle le 24 juillet

Gold

de Thomas Arslan

avec Nina Hoss, Marko Mandić
(All., Can., 2013, 1 h 41),
en salle le 24 juillet

La ruée vers l'or d'un groupe de migrants allemands tourne au cauchemar.

Signé par un cinéaste issu de la passionnante école berlinoise et interprété par la souveraine Nina Hoss, *Gold* dégage sur le papier à peu près le même pouvoir d'attraction que le minéral qui lui donne son titre.

L'angle choisi par Arslan évoque de manière troublante celui adopté par Kelly Reichardt dans *La Dernière Piste* : c'est aussi par le prisme d'un personnage féminin déterminé qu'il revisite le genre et déconstruit ses mythes. Ainsi, le rêve américain que fait miroiter la ruée vers l'or du Klondike se transforme vite en cauchemar pour un groupe de migrants allemands perdu dans les grands espaces canadiens. Contrairement à Reichardt, le réalisateur, trop bon élève, fige sa mise en scène dans une élégance froide et ne parvient pas à imprimer sur ce territoire archi-exploré une idée forte ; empruntés à *Dead Man*, les orageux accords de guitare électrique qui ponctuent le film lui donnent même un côté daté. Seule Nina Hoss, entourée d'une poignée d'acteurs impeccables, parvient par la pureté et la grâce de son jeu à insuffler un minimum de sens et d'éclat à cette traversée sans surprise.

Amélie Dubois





My Way Home
(1978)

et surtout affective – avec les éléments les plus indifférents : ciel, système solaire, lune, terre, étoiles. Dans *My Ain Folk* (deuxième volet), l'irruption de la lune clôt brutalement la bagarre triviale opposant la grand-mère de Jamie à la maîtresse de son père.

Et à la fin du troisième film, *My Way Home*, la caméra survole le désert égyptien où Jamie achève provisoirement sa route, jusqu'à ce que l'on ait pris pour du sable se révèle être l'agrandissement des grains infimes de poussière couvrant les murs de la maison, désormais en ruine, où l'enfant vécut jadis avec sa grand-mère.

Le petit garçon, incarné par le double de Bill Douglas, Stephen Archibald (comme son frère dans le film, l'acteur a succombé prématurément à une vie de violences), regarde le monde sans jamais être regardé par lui. A l'instar de Bill Douglas, il lui viendra, à l'adolescence, le désir de se sauver en devenant cinéaste, c'est-à-dire de rédimier une enfance martyre en développant son propre regard, lui qui n'a jamais été regardé, donc aimé.

La force insoutenable de la mise en scène de Bill Douglas tient au fait que son désir de voir ne découle jamais d'un désir

un récit traversé par un flux cosmique : l'immensité de l'univers, qui rend la destinée misérable d'un enfant encore plus minuscule et déchirante

intellectuel de comprendre. "On pourrait croire que je suis opposé à la compréhension, mais avec ce film il ne s'agit pas a priori de comprendre, mais de sentir. Et la particularité de ce film est que les deux ne peuvent pas, comme dans la structure classique, aller de pair." Cette vision du monde s'ancre dans une méthode : choix d'acteurs non professionnels à qui le cinéaste demande de revivre sa propre enfance ("Je suis content de ne pas être toi", lui dira Stephen Archibald) ; tournage obligeant l'équipe à retraverser la dépression, la terreur, l'injustice, les failles intimes du cinéaste, mais, avant tout, celles de chacun. "Si je ne ressens rien, alors je sais que c'est faux", disait Bill Douglas.

Il n'y a pourtant rien de "tripal", ni aucune forme s'apparentant au psychodrame, dans cette œuvre dont l'extrême élégance et l'originalité formelles reposent sur la stylisation. Lorsque, après avoir été violemment battu par son père, le petit Jamie se fracasse contre un mur, de sa bouche béante sort non un cri : la forme insoutenable du silence. Tout cri muet est révolte, semble signifier ce plan plus déchirant que les larmes. Et lorsqu'une pomme passe de main en main, ou qu'un arbre enfin en fleur occupe tout l'espace (dernier plan en forme de dénouement), cet insert d'humanité et de beauté bouleverse le spectateur plus intensément que le plus tragique des mélodrames. Il est temps de découvrir l'œuvre immense d'un cinéaste qui, à l'image de tout véritable artiste, a créé un monde pour retraverser, et sauver, sa propre enfance. **Hélène Frappat**

My Childhood (G.-B., 1972, 46 min) ;
My Ain Folk (G.-B., 1973, 55 min) ;
My Way Home (G.-B., 1978, 1 h 11),
de Bill Douglas, avec Stephen Archibald...
reprises, en salle le 31 juillet

DU 31 JUILLET AU 15 SEPTEMBRE 2013
CONCERTS GRATUITS, DJ SETS, SABLE FIN, TRANSATS, PLEIN AIR

La Plage
de Glazart (Paris XIXème)

WOODS • FIREWATER • BEACH FOSSILS • RAINBOW ARABIA • SHKXCHXKSH live • BEACON • JACKSON SCOTT • MEDLAR • ELEANOR • FREIDBERGER • DEAD • BASTON • LOW JACK • MATCH • SOMATICAS • EROTIC MARKET • HUNTER AS A HORSE • PHOEBE • JEAN DJ set • DIDIER ALYNE • OKAY MONDAY • SAINTES • DEBMASTER • SLEEPARCHIVE • VENTRESS • BLACKSMORE • THE VICTORIA'S • CALMAKIND • THE VELVET • VEINS • SAAAD • BRUMPKIN ISLAND • BENGAL • BE QUIET • TROPICAL HORSES • KID NORTH • ADVENT NIVID • MIDDLE CLASS • F/LOR • RITUEL • LAS KELLIES • OKYO • YAWT • CELINE SUNDAY • YAN KAYLEN • KIFOOPH • MISS PICEL • BLONDINE THE MIX • and more...

• CARTES BLANCHES ET FÊTES AVEC TIME OUT, HARTZINE, GORTAL, THE DRONE, EXPLORATION, NOCTUA, TECHNO PARADE, INROCKES LAB, ALL NAKED, REPRATION, TECHNOVITA, NOVORAMA, LE LABORATOIRE DE CURIOSITES, SEXICAT PUCKERS, ELECTRONIKTOS, LA MANGROUSE, LE NOUVEAU PAP, LA PÉPINIÈRE DU KAKATOIA...

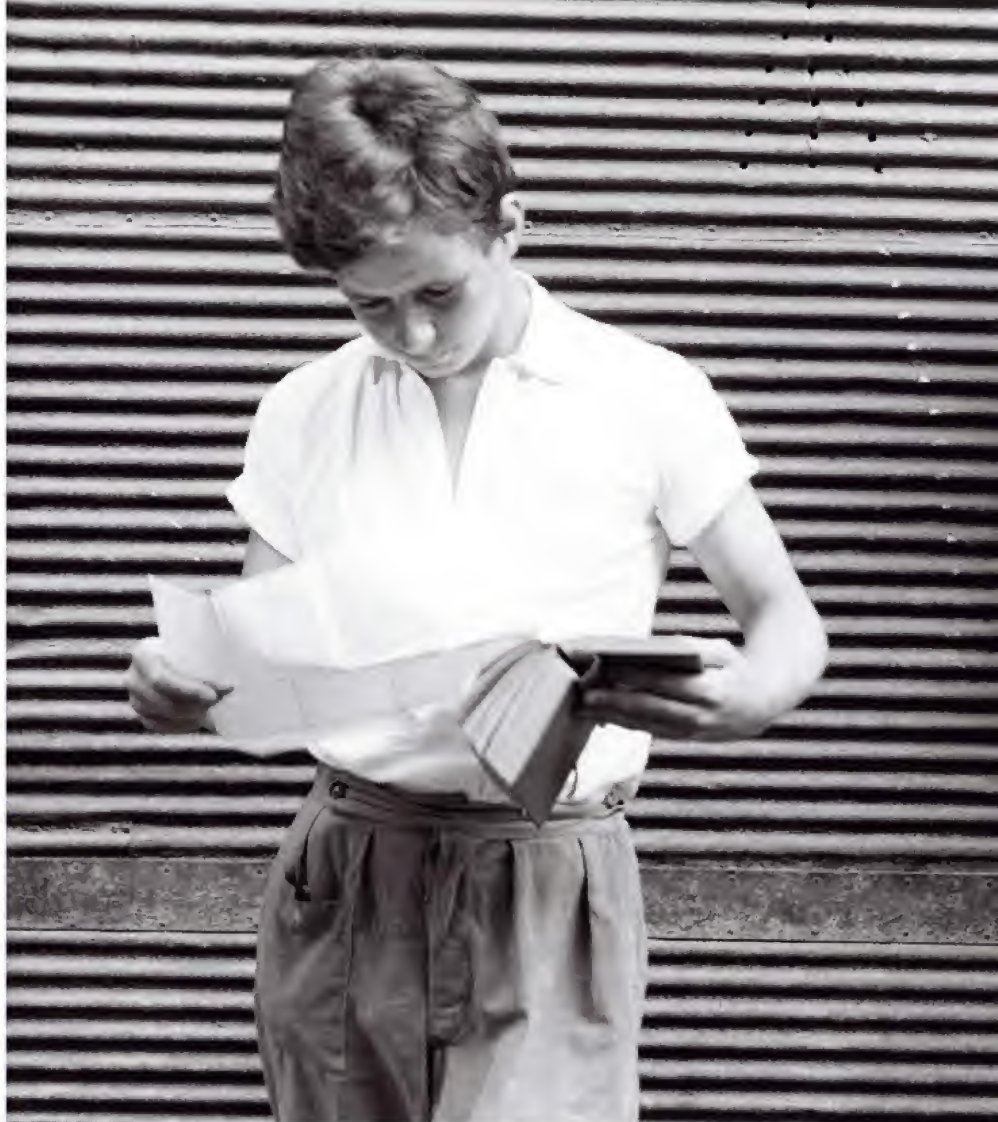
LA ROUTE DU CIRQUE

16 > 24 août 2013
nexon

Festival de cirque contemporain
Spectacles sous chapiteaux, librairie, ateliers, rencontres, restauration...

Sirque
Pôle National des Arts du Cirque
Paris, Lyon, Lille

T. 05 55 58 10 79
www.cirquenexon.com



Trilogie de Bill Douglas

Redécouverte de l'œuvre d'un cinéaste écossais méconnu. Trois fragments vibrants d'une autobiographie superbement stylisée.

En 1945, dans un village minier d'Ecosse où travaillent des prisonniers allemands, une vieille femme vient chercher son petit-fils à l'école, tandis que les voix aiguës d'une chorale enfantine, louant le créateur de *"toutes les belles choses de la terre, toutes les créatures de l'univers"*, envahissent l'espace et relient les rues noires, misérables, du village de Newcraighall au ciel (plans aériens). Dès les premières séquences en noir et blanc de *My Childhood*, le cinéaste écossais Bill Douglas, mort en 1991 à l'âge de 57 ans, met en place un dispositif qui donne le ton à sa *Trilogie* tout entière. Cette œuvre à la première personne (trois films

en noir et blanc, marqués par le pronom possessif "my"), ce *"récit émotionnel"* (l'expression est du cinéaste), qui constitue indissociablement un roman dickensien et un documentaire, est sans cesse traversé par un flux impersonnel – la nature, la vie – et cosmique : l'immensité de l'univers, qui rend la destinée misérable d'un enfant encore plus minuscule et déchirante.

Tel est le ton unique d'un film-œuvre (Bill Douglas disait de sa *Trilogie* que *"sa structure est moléculaire : c'est un film composé d'une seule et longue scène ininterrompue"*), consistant à mettre en scène le télescopage des émotions les plus archaïques – la violence d'une enfance abîmée par la misère économique

CITÉ DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE

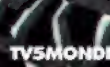
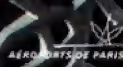
RICCIOTTI ARCHITECTE

EXPOSITION DU 11 AVRIL AU 8 SEPTEMBRE 2013

CITÉ DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE
PALAIS DE CHAILLOT - 1 PLACE DU TROCADÉRO
PARIS 16^e - M^o TROCADÉRO - CITECHAILLOT.FR



L'exposition bénéficie
du soutien de Lafarge



La Mécène, l'œuvre et le projet de l'architecture
Conception : L'Esprit

Lady Gaga tout schuss

Pour *Artpop*, son nouveau projet, l'Américaine revendique sans complexe un **héritage warholien** en mixant name-dropping d'artistes et variété.

à la loupe

1 sifflement persistant

Tel François Bayrou subitement aspiré par le trou noir médiatique de la *lose* après le deuxième tour de l'élection présidentielle, voilà un petit moment que nous n'avions plus entendu parler de Lady Gaga. Un relatif calme après des années de présence massive laissant à l'Occidental moyen – fatalement habitué au brouhaha entourant cette personnalité “fantasque” – une drôle d'impression, un peu

comme un sifflement persistant après un concert trop fort. Plus de robe de viande, plus de clips pseudo-conceptuels, plus de perruques fastueuses, plus d'extravagances d'hypermarché et surtout plus de chansons plus calibrées/marketées qu'un nouveau yaourt. C'était le bon temps. Car aujourd'hui la dame revient avec un nouveau projet, par définition “révolutionnaire”, dont voici le premier visuel.

2

they see me warholing

Artpop est donc présenté comme un objet multimédia et “interactif” mêlant musique, mode, art et technologie par le biais d'applications pour téléphone, iPad et ordinateur.

Le communiqué de presse, en forme de manifeste, évoque un projet ambitieux où il est question de démarche warholienne destinée à amener l'art à la pop. Et de le faire avec des noms fameux : Marina Abramovic, Bob Wilson, Jeff Koons et Inez & Vinoodh (photographes de mode exposés à la célèbre galerie Gagosian de New York). Prétentieux mais pas avant-gardiste : le 10 juillet, Jay-Z s'installait dans une galerie new-yorkaise pour rapper six heures durant le même morceau. Pas n'importe lequel : *Picasso Baby*, remarquable pour son massif name-dropping d'artistes (Rothko, Jeff Koons, Basquiat, etc.), et dont le clip tiré de cette performance mettra en scène un certain nombre de featurings, dont Abramovic. Décidément.



3 less is more

En temps de crise, il semblerait donc de bon ton de remplacer l'exhibition de son capital économique par l'exhibition de son capital culturel. Un petit jeu auquel Lady Gaga excelle depuis ses débuts, n'hésitant jamais à citer Warhol pour légitimer la conceptualisation de son personnage – si bien qu'on en vient parfois à oublier qu'elle fait de la musique. Toutefois, les exubérances esthétiques d'alors laissent aujourd'hui la place à des démarches plus minimalistes. En témoigne ce visuel où la seule excentricité semble être ce masque de ski XXL. Pas d'inquiétude, à quatre mois de la sortie de l'album, la piste est déjà bien balisée.

Diane Lisarelli

13, 14, 15
Sept 2013
Irún, Espagne

plantasur

el punto

POSITRONICS

ORGANIZ

expo



grow
2013

BEAUCOUP PLUS QU'UNE FOIRE DU CHANVRE



FOIRE
DU CHANVRE
Kalamueta Araka



FORUM
SOCIAL
Gikasta Foroa



ACTIVITÉS
EN PLEIN AIR
Karpoko Jarduerak



FESTIVAL
DE MUSIQUE
Musika Jaialdia

20*/25 €

*Prix d'entrée de découverte

SAMEDI 14 SEPT



LEE 'SCRATCH' PERRY
WITH MAD PROFESSOR

MIXING THE BAND (JAM)

SINSEMILIA (FR) BERRI TXARRAK (EH)

GUAKA (FR) JSK (EH)
Juantxo Skalari & La Rude Band
MIGUEL CAAMAÑO (MAD)
(Rne3, Alma de León)

Plus d'infos sur:
www.expogrow.net

SPONSORS PRINCIPAUX:

Green House
Seed Co.

CANNA

SPONSORS:

GHE
eurohydro.com

secret jardin

Admire
Hydroponics
in Holland

NIRVANA

MÉDIAS SPONSORS:

CAÑAMO

YERBA

Soft Secrets

radio 3

BORDEAUX
concerts

clutch

VENTE DE BILLETS:

digitick.com

INFORM
CONCERT

SORTIR

PRODUCTEUR:

wild punk



Mélanie Avanzini

Loïc Merle

Le soulèvement des banlieues en 2005 revisité par un ex-prof de 35 ans. La bombe littéraire de la rentrée.

nouvelle tête

Son manuscrit est arrivé aux éditions Actes Sud par la poste. C'était en mai 2012. *"Myriam Anderson (éditrice chez Actes Sud – ndlr) m'a contacté pour me dire que le texte l'intéressait. Ça faisait six ans que j'étais dessus."* Un an plus tard, le premier roman de ce Lyonnais de 35 ans s'annonce comme la révélation de la rentrée. Frondeur, poétique, incandescent, *L'Esprit de l'ivresse* réinvente le soulèvement des banlieues de 2005 autour de trois destins à vif – un travailleur social, une jeune féministe et le Président. Une tragédie en quatre actes fortement inspirée par deux années d'enseignement de l'histoire-géographie à Argenteuil : *"J'ai été un témoin direct des émeutes : le matin, en classe, les élèves épuisés s'endormaient."* Actualité chaude et souffle épique sont donc au rendez-vous de ce roman hors norme, lorgnant du côté de Malcolm Lowry et Roberto Bolaño.

Emily Barnett

L'Esprit de l'ivresse (Actes Sud), 288 pages, 21,50 €, sortie le 21 août

« *DE LA PUISSANCE À L'ÉTAT PUR* »
LE NOUVEL OBSERVATEUR

« *IRRÉVÉRENCIEUX !* »
LE MONDE

« *FABULEUX* »
LES INROCKUPTIBLES

PRIX DU PUBLIC
PARIS CINEMA 2013

« *FRONDEUR* »
LIBÉRATION

LAETITIA DOSCH

EMMANUEL CHAUMET PRÉSENTE

VINCENT MACAIGNE

LA BATAILLE DE SOLFERINO

UN FILM DE JUSTINE TRIET



Liberation

les inRockuptibles

AU CINÉMA LE 18 SEPTEMBRE

www.labatailledesolferino-lefilm.com

CAHIERS
CINEMA

CINE +
CLUB

hommage



La Bataille d'Alger
de Gillo Pontecorvo (1966)



un homme indépendant

En 1958, en pleine guerre d'Algérie, **Henri Alleg** écrit *La Question*, récit sec et précis des tortures que lui infligèrent les paras français. Militant communiste, ancien résistant, il est mort le 17 juillet à 91 ans.

Juif d'origine russo-polonaise, né à Londres, puis français et résident amoureux de l'Algérie, Henri Alleg (de son vrai nom, Harry Salem) était un melting-pot fait homme, un être exemplaire hier comme aujourd'hui, et dont chacun devrait s'inspirer en notre époque de communautarisme et de crises d'urticaire identitaires. Alleg était sartrien au sens où il prônait en idées et en actes l'égalité entre les hommes, sans hiérarchie de classe ou d'ethnie.

Membre du Parti communiste algérien, il était évidemment dans le camp de l'Algérie indépendante, opposé au colonialisme et à cette guerre d'Algérie qui ne disait pas son nom. Arrêté au domicile de Maurice Audin (mathématicien du même bord qui succomba aux tortures des paras), Henri Alleg fut torturé, mais résista aux insultes, intimidations et souffrances. Emprisonné ensuite, il rédigea depuis sa cellule, sous le conseil de son avocat, le récit de son passage dans les griffes des paras.

L'éditeur Jérôme Lindon (Minuit) imprima *La Question* en février 1958.

Le récit d'Alleg se vendit très vite à 60 000 exemplaires, malgré la censure du président Coty (le livre fut de suite réédité en Suisse). C'était la première fois que le sujet de la torture connaissait un tel retentissement et provoquait un débat bien au-delà des cercles militants. Le grand public prenait enfin conscience des exactions de l'armée française, des horribles effets du colonialisme et des crimes des parachutistes, unités de sinistre mémoire dont faisait partie Jean-Marie Le Pen.

La Question est un ouvrage de première importance informative et historique, mais aussi un texte de valeur littéraire par la précision de son écriture et le

calme de son ton. On y ressent l'héroïsme humble de celui qui ne cède rien sur ses principes et idées, tout autant que l'ignominie abrutie des tortionnaires. D'un côté, l'homme dans ce qu'il a de plus élevé, de l'autre, la meute des salauds. Laurent Heynemann portera le livre à l'écran en 1977, avec Jacques Denis dans le rôle d'Alleg (rebaptisé Charlegue dans le film).

Rentré en France en 1965 – Alleg était en désaccord avec le FLN qui accaparait le pouvoir et Boumédiène, chef de l'Etat algérien, interdira *Alger républicain*, le journal d'Alleg –, il continuera d'écrire articles et ouvrages. En 2000, il signait l'appel des Douze "pour la reconnaissance de la torture par l'Etat français" aux côtés notamment de Josette Audin (veuve de Maurice), Germaine Tillion, Pierre Vidal-Naquet, Gisèle Halimi ou Madeleine Rebérioux.

La Question s'ouvre par la phrase : "En attaquant les Français corrompus, c'est la France que je défends." On confirme. Les paras sont le déshonneur éternel de la France, les Henri Alleg son honneur tout aussi durable. **Serge Kaganski**

**en 1965, en
désaccord
avec le FLN,
il rentre
en France**

“un révélateur des transformations contemporaines de l'économie”

Vous ne maîtrisez pas votre temps. Vous ne décidez pas de faire une pause, elle est imposée par votre hiérarchie. Vous ne pouvez pas vous lever pour vous dégourdir les jambes : les clients ne comprendraient pas et, de plus, vous êtes sans cesse exposé au regard des autres. Vous n'êtes jamais invisible, jamais tranquille. Vous êtes sans arrêt soumis aux injonctions des clients, de l'encadrement. Vous n'avez pas d'espace propre : contrairement à d'autres métiers, une caissière n'a pas sa propre machine. Impossible de personnaliser son espace de travail puisque vous changez souvent deux fois d'endroit dans la journée. Ce sont des éléments de pénibilité non négligeables.

Vous expliquez dans votre livre que la direction du groupe qui vous a embauchée a décidé de faire tourner un nombre inchangé d'hypermarchés avec 9,3% de salariés en moins. Comment a-t-elle pu imposer cette hausse du rythme de travail ?

Ce groupe est passé des mains des familles fondatrices à celles d'actionnaires financiers. Ils n'ont pas eu recours à des innovations techniques, ils ont forcé les gens à augmenter leur productivité horaire. Dans ce cadre, la direction n'hésite pas à demander aux gens de travailler plus vite. En caisse centrale, un palmarès des caissières est affiché chaque semaine : vous voyez le nombre d'articles/horaires que vous avez fait. Enfin, la réduction du nombre de salariés oblige à travailler

plus vite. Quand la file s'allonge à votre caisse, vous n'avez pas d'autre choix. La situation l'exige.

Comment la paix sociale est-elle créée et maintenue ?

Politiquement et scientifiquement, on se demande pourquoi les salariés consentent à de tels efforts. Mais plutôt que de se demander pourquoi ils ne se révoltaient pas, j'ai cherché à interroger les dispositifs qui empêchent cette action contestataire. Il y a des dispositifs qui rendent impossible la contestation, notamment au niveau du recrutement d'une population docile et moins diplômée. C'est étonnant de voir que dans un secteur dans lequel on a surtout besoin de gens les soirs et les week-ends, on recrute principalement des mères de famille dont le métier de caissière représente souvent la seule chance d'avoir une relative sécurité financière.

Vous pensez que la grande distribution recrute prioritairement des sous-diplômés ?

Je ne pense pas que ce soit aussi machiavélique que ça, c'est simplement l'un des rares secteurs où votre situation familiale et votre cursus scolaire n'importent pas. Le recrutement se fonde sur deux uniques critères : la disponibilité et la discipline. Le manque d'expérience n'est jamais considéré comme un problème. Il y a d'autres dispositifs qui expliquent la faible contestation, comme le fait de donner des horaires variant constamment ou

d'empêcher les employées de parler entre elles en caisse. Ainsi, les caissières se connaissent souvent peu, elles sont isolées, ce qui évite la montée d'une colère collective.

Comment s'organise le management ?

Les conditions de travail sont définies par un système de faveurs. La grande distribution est l'un des rares secteurs où une part importante des conditions de travail ne sont pas définies collectivement, mais entre le supérieur hiérarchique et l'individu. Les vacances, les pauses supplémentaires, les postes disponibles en dehors de la caisse (à l'accueil ou pour la vente de sapins durant les périodes de fêtes) s'obtiennent en se faisant bien voir de sa hiérarchie.

Ce management risque-t-il de se détériorer encore plus ?

C'est possible, car je pense que le management est de plus en plus contraint par les logiques économiques des actionnaires. Le pdg est devenu le salarié du conseil d'administration, il peut être révoqué à tout moment. La financiarisation de l'actionariat rend de plus en plus difficile le fait d'isoler des responsables. En tant que telle, la grande distribution n'est que le reflet du monde économique actuel.

recueilli par David Doucet

Encaisser ! – Enquête en immersion dans la grande distribution
de Marlène Benquet
(La Découverte),
320 pages, 20 €



REIMS • 20 AU 28 SEPTEMBRE

ELEKTRICITY

MUSIQUES DU TEMPS PRÉSENT

ONZIÈME ÉDITION

2 MANY DJ'S
SIMIAN MOBILE DISCO
CHILLY GONZALES
BREKBOT
YUKSEK
JUVENILES
RONE
DJ FALCON
CONNAN MOCKASIN
IS TROPICAL
TRISTESSE CONTEMPORAINE
SONIC BOOM
RYU
ÉLIANE RADIGUE
par Thomas Lehn & Lionel Marchetti
JEF BARBARA
GET A ROOM
PANTEROS 666
MONSIEUR MONSIEUR
THE WOLF UNDER THE MOON
LES BELLES ENDORMIES
KADAMBINI
DYSKOGRAF

WWW.ELEKTRICITYFESTIVAL.FR

une production
la Cartonnerie & Césaré





Sophie Baudier/Le Parisien/MaxPPP

“pourquoi ne se révoltent-ils pas ?”

Des lignes de caisses d'un hypermarché au siège social d'une entreprise française de grande distribution, la sociologue Marlène Benquet a enquêté pendant trois ans. Pour analyser, **en immersion**, les réalités du monde du travail.

Pourquoi avoir décidé de travailler sur le secteur de la grande distribution ?

Marlène Benquet –

Dans mes recherches, j'ai toujours souhaité analyser les transformations du travail et du capitalisme. J'ai donc cherché un secteur qui soit révélateur des transformations contemporaines de l'économie. J'ai choisi le secteur tertiaire puis, au sein de celui-ci, la grande distribution car elle est très représentative des trois grandes évolutions de l'économie depuis la fin des années 70. A savoir un mouvement de féminisation – de plus en plus de femmes travaillent –, un de précarisation – la norme du CDI s'est raréfiée – et un autre de

tertiarisation – on travaille de plus en plus dans le tertiaire et de moins en moins dans le secondaire. Enfin, c'est un secteur où la question de la participation des salariés se pose avec d'autant plus d'acuité qu'il est, par définition, impossible de délocaliser l'activité. C'est un secteur qui est très consommateur de main-d'œuvre. La grande distribution représente plus de 600 000 salariés et Carrefour demeure le premier employeur privé en France.

Pourquoi avoir choisi l'immersion en vous faisant embaucher en tant qu'hôtesse de caisse ?

La plupart des enquêtes sociologiques sont statistiques. Elles sont utiles pour avoir un diagnostic général pour un secteur d'emploi mais elles ne nous permettent jamais

de saisir de l'intérieur les raisons d'agir d'un individu. Pourquoi ils se comportent de telle manière ? Pourquoi ils ne se révoltent pas ? Le seul moyen pour cela, c'est "l'observation participante" permettant de comprendre les raisons comportementales des différents niveaux hiérarchiques.

J'ai donc été embauchée comme caissière, puis j'ai fait un stage au sein de la fédération syndicale et j'ai terminé mon enquête au sein du service des ressources humaines.

Quelle analyse faites-vous de la condition de travail au terme de ces trois ans ?

Il faut distinguer les conditions d'emploi des conditions de travail. Du point de vue de l'emploi, les caissières sont au smic horaire, la précarité est donc d'abord économique.

Ensuite, il y a une précarité temporaire parce que les horaires des caissières varient tout le temps, ce qui complique l'organisation de leur vie extraprofessionnelle. Enfin, la dernière précarité est projectionnelle. C'est l'un des rares métiers où le temps que vous passez au sein de l'entreprise n'augmente pas vos chances d'avoir un meilleur emploi dans l'avenir. C'est un peu une expérience blanche. Le fait d'avoir été caissière dix ans n'est pas quelque chose que vous pourrez valoriser ensuite. Ça vous permet juste de manger.

Qu'est-ce qui reste le plus pénible ?

Le fait que les tâches sont conditionnées par l'extérieur, à savoir le flux des clients et celui des produits. C'est proche du travail à la chaîne.



Sophie Bordin/Le Pécen/Max Pp

sommaire

les inRockuptibles

IV

actu

IV

entretien

Marlene Benquet, sociologue, s'est immergée trois ans dans une entreprise de grande distribution

VI

hommage

Henri Alleg (1921-2013), conscience politique et auteur de *La Question*

VIII

nouvelle tête

Loïc Merle

X

à la loupe

artyficielle Lady Gaga

cinémas

XII

Trilogie

de Bill Douglas

XIV

sorties

La Chair de ma chair, Les Salauds, Lone Ranger, Jour de fête, La Baie des Anges, Wolverine 2...

XXVI

tendance

retour sur *Frances Ha* de Noah Baumbach

XXVIII

jeux vidéo

entretien avec le fondateur du studio Level-5 + les minijeu du projet Guild

musiques

XXX

Fuck Buttons

quatre ans après le vacarme de *Tarat Sport*, place à l'introspection

XXXII

festivals

le Fusion Festival, immense rave féérique pétrie d'idéaux libertaires, au nord de Berlin

XXXIII

chroniques

Majical Cloudz, Editors, Luke Haines, Cousin Marnie, Raffertie, Scott Matthew, Ventre, Salvia Plath...

XLIII

concerts

agenda

scènes

XLIV

Festival d'Avignon

compte rendu de la 67^e édition

XLVI

best-of

le meilleur des dernières semaines

XLVIII

print the legend

32 août 1997 : rencontre avec Elvis



XII



XXVIII



XXX

Alex de Mora



XLIV

Magda Huacal

irrévérence by

les **inRockslab**

Paulette Wright

Une voix à faire frissonner les anges, un patchwork d'influences aussi larges que les idées de cet esprit sans limites. Son folk moderne et poétique est confondant de beauté. Seule ou en groupe, Paulette Wright n'est pas une promesse mais une certitude.

Quelle est votre équation d'influences ?

Mon père anglais est peintre, sculpteur et plasticien. Il a notamment collaboré avec Pink Floyd et les Rolling Stones dans les années 80, assisté de ma mère. Leurs dessins, toiles, performances ainsi que leurs visions de la vie m'ont fortement marquée. Comme les rencontres artistiques, peu importe le domaine, ou les rencontres personnelles.

Etre artiste, est-ce faire de la résistance ?

C'est défendre un certain mode de vie. C'est assumer un état d'instabilité et de fragilité. C'est être en recherche permanente. Résister

à un état passif. Etre un artiste, je crois que c'est être en mouvement.

Par provocation, jusqu'où iriez-vous sur scène ?

Je ne pense pas créer une musique vouée à la provocation. Je ne veux pas être agressive envers le public. Si je peux en revanche provoquer des sensations fortes, tant mieux.

Quelles chansons pour vaincre la routine ?

En ce moment, l'album *Both Ways Open Jaws (Extended)* de The Do, avec les sessions live enregistrées dans les studios de Pigalle : un vrai régal, surtout le titre *Wicked and*



LAOÛTE design graphique

the Blind. L'album *Magic Chairs* d'Etterklang, le titre *Modern Drift*. Et le classique *Don't Worry Be Happy* de Bobby McFerrin.

retrouvez l'actualité de Paulette Wright sur Lesinrockslab.com/paulettewright

MONKEY SHOULDER

C'EST D'ABORD

UNE BOUTEILLE ICONIQUE

AVEC SES 3 SINGES

ACCROCHÉS À L'ÉPAULE.

C'EST AUSSI UN WHISKY

ROND ET GÉNÉREUX

QUE LES BARMEN ONT

D'AILLEURS RAPIDEMENT

ADOPTÉ ET DÉCLINÉ DANS

LES MEILLEURES RECETTES

DE COCKTAILS.

MONKEY MAMIE TAYLOR

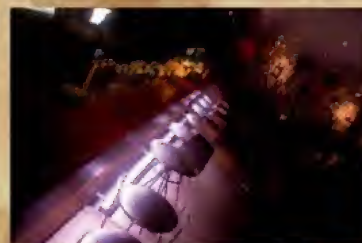
CITRON VERT ET
GINGER BEER COMPOSENT
CE MIX INVENTÉ EN 1899
À ROCHESTER, NY.

MÉLANGEZ
3 CL DE MONKEY SHOULDER
1 CL DE JUS DE CITRON VERT
8 CL DE GINGER BEER
DANS UN VERRE.

AJOUTEZ LA GLACE
ET MÉLANGEZ.



SODA BAR (Lyon 1^{re})



LE SODA BAR VOUS PROPOSE
UNE CARTE ORIGINALE POUR
UNE DÉGUSTATION SUR SA
TERRASSE OU DANS SA SALLE
À L'ÉCLAIRAGE FEUTRÉ.

VOUS POURREZ Y DÉGUSTER
DES COCKTAILS INÉDITS À BASE
DE MONKEY SHOULDER

SODA BAR
7, RUE DE LA MARTINIÈRE
69001 LYON

REJOIGNEZ-NOUS
SUR FACEBOOK



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération



Heineken[®]
open your world^{*}



Heineken

TOUJOURS
FRAÎCHE
QUAND IL FAIT
CHAUD^{**}



^{*} Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier. ^{**} Pour être fraîche, Heineken doit être servie à 3°C.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.